

Remerciements

Je remercie en premier lieu notre promoteur Sadi Kaci, ainsi que toute les personnes qui nous ont aidé à la réalisation de ce travail.

Zedjiga

Je remercie également mon promoteur, ma binôme, ainsi que toutes les personnes qui nous ont aidé à la réalisation de ce mémoire.

Djouher

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à toute ma famille, mes proches et amis. A ma mère, mes frères sans oublier les amis qui sont toujours présents et que je remercie d'exister.

Zedjiga

Je dédie ce travail à mon mari, ma mère, mes frères et mes soeurs, mon père qui nous a quitté, ainsi que tous mes amis qui m'ont été d'une grande aide.

Djouher

Sommaire

Introduction générale.....pp.6-7
Chapitre premier : Eléments théoriques et méthodologiques.....9
Chapitre second : Analyse traductologique.....25
Chapitre troisième : Essai de traduction.....38
Conclusion générale.....73
Bibliographie.....74
Annexes.....76

Introduction générale

Introduction générale

L'existence d'interprètes, à des fins utilitaires notamment politiques et commerciales, est attestée depuis -2423/-2263 avec les princes d'éléphantine en Egypte. C'est le cas aussi en Mésopotamie où, vers -2350/-2300, l'akkadien et le sumérien cohabitent, formant un empire bilingue où la traduction est nécessaire. Puis vinrent la traduction des livres religieux (Torah et Bible), pour qu'enfin la traduction s'étende à la philosophie et la littérature, ainsi qu'à d'autres domaines. Ainsi, nous pouvons dire que la traduction n'est pas un domaine nouveau.

Problématique

Partant du postulat selon lequel un travail de traduction n'est pas chose aisée puisqu'il exige des connaissances linguistiques, encyclopédiques mais aussi culturelles, cette tâche est d'autant plus difficile puisqu'il s'agit d'une œuvre philosophique et qui plus est de l'époque romaine où le contexte était tout autre.

Ainsi, la question que l'on peut se poser est celle-là : la traduction d'une œuvre philosophique vers le kabyle est-elle possible ? si tel est le cas : quelle est la meilleure théorie qui puisse permettre une traduction fidèle ? ou encore, existe-t-il des procédés de traduction universels qui la permettent ? - si oui, est-ce qu'on les trouve tous ? et pour finir, dans le lexique utilisé, qui domine entre archaïsmes, néologismes et emprunts ?

Hypothèses

Dans le cadre de notre problématique, et par souci d'équivalence parfaite entre la langue source et la langue d'arrivée, on pose les hypothèses suivantes :

- Que la traduction est chose aisée, c'est-à-dire que nous disposons de la liberté de créer et de modifier le texte quand cela s'avère nécessaire sans toucher au sens.
- Que comme dans la traduction littéraire, il existe une théorie qui permette une traduction philosophique.
- Qu'il existe plusieurs procédés de traduction qui peuvent être utilisés, mais pas tous.
- Et enfin, que notre traduction se fera dans un kabyle courant où les emprunts et les archaïsmes se mêlent, avec quelques néologismes quand le contexte l'exigera et certains xénismes, cela pour que le texte soit compris par le plus grand nombre.

Motivation et choix du sujet

L'idée de traduction comme projet de fin d'étude nous est venue grâce à l'œuvre de Marc-Aurèle *Pensées pour moi-même*. Lisant et aimant la philosophie, en particulier stoïcienne, s'ajoutant à ça le fait de n'avoir rencontré jusqu'à présent aucune traduction d'une œuvre philosophique, l'idée n'a fait que s'accroître dans notre esprit. Un texte si simple, mais à la fois si compliqué ; ce texte retrace une vie, celle de Marc Aurèle, des notes écrites ici et là, à travers toutes les étapes de la vie de cet empereur romain.

Objectifs

Notre travail s'inscrivant dans le cadre de la traduction d'une œuvre philosophique vers le kabyle, l'objectif premier est celui d'ouvrir une brèche, celle de la traduction philosophique qui est inexistante dans la traduction vers le kabyle, celle-ci étant essentiellement réservée à la littérature.

Organisation du travail

Pour clôturer cette introduction, il est nécessaire de présenter comment notre travail est organisé.

Le premier chapitre s'occupera, en premier lieu, d'expliquer qu'est-ce que la traduction et quel est son objectif, puis de la théorie interprétative comme théorie adoptée dans la traduction de notre corpus, ensuite, on essaiera de donner un bref état des lieux de la traduction amazighe plus particulièrement kabyle, pour finir, nous ferons une présentation de notre corpus.

Le second chapitre sera une analyse traductologique de notre corpus où nous étalerons les différents procédés de traduction utilisés, ainsi que le lexique utilisé entre néologismes, emprunts, xénismes et archaïsmes.

Le dernier chapitre fera place à notre essai de traduction des cinq premiers chapitres de l'œuvre de Marc-Aurèle *Pensées pour moi-même*.

Chapitre I :

Eléments théoriques et méthodologiques

I. Qu'est-ce que traduire ?

Tous les praticiens et théoriciens de la traduction s'accordent à dire qu'une définition exacte et pertinente de la traduction est pour le moins difficile. Le verbe traduire, selon Le Petit Robert, vient du latin *traducere* qui signifie faire passer (1520), mais c'est Littré qui mettra en évidence le sens étymologique latin du verbe, puisque dans ce dictionnaire traduire veut dire faire passer un ouvrage d'une langue à une autre (1527). En 1695, le terme retraduire apparaît et il signifiât en premier lieu traduire un texte qui est lui-même une traduction (ce qui est l'objet de notre mémoire). Et par la suite au XXème, apparaît le terme retraduction, mais là, il aura le sens d'une nouvelle traduction d'un auteur.

Ainsi Jean-René LADMIRAL en 1994, analysera les deux sens de la traduction, le premier étant la pratique traduisante et la seconde le résultat final de cette pratique. Etant donné qu'une définition correcte de la traduction paraît ardue, Eco dira que la traduction « *c'est dire presque la même chose dans une autre langue* ».

Pour Georges MOUNIN, « *la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification puis quant au style.* »¹

Edmond CARY définit la traduction comme étant :

*« Une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée »*²

Pour LADMIRAL :

« La traduction est un cas particulier de convergence linguistique ; au sens le plus large, elle désigne toute forme de « médiation inter-linguistique », permettant de transmettre

¹ DURDUREANU Ioana Irina, « Traduction et typologie des textes, pour une définition de la traduction 'correcte' », p. 12.

² Ibid

l'information entre locuteurs de langues différentes. La traduction fait passer un message d'une langue de départ ou langue-source dans une langue d'arrivée ou langue-cible. »³

Si l'on synthétise la plupart des définitions qui entreprennent de saisir ce qui fait la nature de la traduction, on viendra à un énoncé de base du type : la traduction produit un texte cible sémantiquement, stylistiquement, poétiquement, rythmiquement, culturellement, pragmatiquement équivalent au texte-source. L'acte de traduire est un acte créateur, dans le sens que le traducteur est amené à créer un nouveau texte, rédigé en langue d'arrivée.

Aujourd'hui, la traduction est plus que nécessaire dans un monde qui est de plus en plus moderne et globalisé par des contacts entre communautés parlant des langues différentes. En conséquence, il n'est guère de peuplade si reculée qui soit totalement isolée et puisse se passer d'un recours à la traduction. L'objectif de la traduction en général c'est de permettre au lecteur de découvrir ou de lire les textes écrits dans une autre langue (étrangère) qu'il ne maîtrise pas.

II. Le processus de traduction selon la théorie interprétative

Dans notre processus de traduction, nous nous sommes basés sur la théorie interprétative qui, selon LEDERER Marianne :

« La théorie interprétative (...) a établi que le processus consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis. Ce constat, initialement fait sur la traduction orale, ou interprétation de conférences, s'applique aussi à la traduction écrite. »⁴

Selon cette approche, l'acte de traduire se résume en trois phases que sont :

1. La compréhension du texte original :

Avant d'entamer un travail de traduction, il faut comprendre le texte original. Il ne suffit pas de comprendre tous les mots contenus dans le texte, mais de comprendre le sens véhiculé par les éléments linguistiques utilisés.

³ DURDUREANU Ioana Irina, *Op. Cit.* p. 12.

⁴ LEDERER M., *la traduction aujourd'hui, le modèle interprétatif*, Hachettes, Paris, 2004, p. 11.

« Fondamentalement, pour le traducteur, un texte est fait des connaissances linguistiques et extralinguistiques qui se greffent sur les caractères d'imprimerie. Le texte étant l'objet et la raison d'être de la traduction au sens courant du terme et au sens où j'en parle ici, il faut dès le départ faire le partage entre les langues, sa mise en phrase et le texte ; car si l'on peut traduire à chacun de ces niveaux, l'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes »⁵

2. La déverbalisation :

Cette phase consiste à saisir l'image référentielle à laquelle le texte renvoie, c'est-à-dire qu'on doit reconstituer, grâce aux éléments linguistiques utilisés, le réel exprimé dans l'original (l'objectif de premier texte). Comme un texte est composé non seulement d'éléments linguistiques, mais encore d'éléments extra-linguistiques, le traducteur doit tenir compte du contexte situationnel, au sens large du culturels et civilisationnels. Comme nous le savons, les paroles sont variables dans une conversation. En parlant, les mots sont émis mais ne sont pas retenus de même forme. En se rappelant ce qu'un locuteur prononce, l'interlocuteur oublie la plupart des mots. La déverbalisation est un processus cognitif qui contient les mots sous forme non verbale après les avoir reçus sous forme verbale. Il est tout à fait différent de la mémoire de l'ordinateur où sont obligatoirement formalisés toutes les données, ni de la mémoire verbale qui peut retenir par coeur tous les mots. En déverbalisant un énoncé, les mots peuvent être oubliés pourvu que l'idée, dite le vouloir dire de l'auteur, est retenue.⁶

3. La réexpression des idées et sentiments connus dans le texte :

C'est une étape très importante de la traduction. Cette procédure exige du traducteur beaucoup de compétences. Tout d'abord, il doit avoir une suffisance de connaissances dans la langue étrangère pour mieux comprendre le texte. Plus qu'un lecteur, il est tout à la fois lecteur et interprète qui doit s'équiper de connaissances linguistiques et extralinguistiques dans son bagage cognitif. Et les données, après avoir été reçues, doivent être reformulées de façon systématique. Puis il doit maîtriser sa langue maternelle. Il doit posséder une compétence de rédiger dans sa langue maternelle pour faire comprendre aux lecteurs et leur faire ressentir l'émotion du texte. Dans cette phase, le traducteur repère des tournures ou groupe de mots tirées

⁵ LEDERER M. *op. cit.* p. 13.

⁶ HAMMI Habib, *Procédés linguistiques et problèmes de traduction dans l'œuvre 'Jours de Kabylie-Ussan di Tmurt'*, Mémoire de Magister, Moussa Imarazene (dir.), 2015, p. 37.

du texte qui sont stockées en mémoire. Il ne s'appuie pas sur les mots pour restituer le texte mais sur les idées.⁷

« Une fois le sens saisi, la restitution se fait en fonction des idées et non en fonction des mots. »⁸

Ces trois procédés sont repris par Mathieu GUIDERE dans son ouvrage intitulé 'Manuel de traduction, français- arabe / arabe- français' comme suit :

- **L'analyse** : lecture attentive et relevée des traits spécifiques au texte.
- **La transposition** : traduction de sens sans se focaliser sur le style.
- **La rédaction** : reformulation des phrases pour améliorer le style.

Cette méthode s'appelle : *la méthode analytique*.

4. L'application de M. OUSSALEM de cette théorie sur la traduction vers tamazight :

M. OUSSALEM s'est inspiré, lui aussi, de l'ouvrage de LEDERER M. Il a appliqué la théorie interprétative sur la traduction vers tamazight. Donc il est utile de reprendre cette démarche telle qu'elle est abordée par M. OUSSALEM, car elle peut nous servir :

4.1.La compréhension et la verbalisation :

L'objectif du travail de la traduction est de retrouver la réalité qui se trouve derrière un mot, une phrase, c'est-à-dire retrouver le sens au-delà des mots et des phrases. A partir de là, le travail de la traduction exige deux étapes : la compréhension du texte dans la langue source, ensuite sa réexpression en langue cible.

1.1.La compréhension du texte source :

La compréhension d'un texte exige une lecture très attentive, voire même plusieurs lectures afin de prendre connaissance de ses éléments constitutifs et de leurs sens profonds.

Mais, qu'appelle-t-on « lire un texte » ?

Lire un texte, c'est prendre connaissance de ce que nous apprend un texte. Comprendre un texte, c'est le recevoir. Cela demande attention et réflexion. Il s'agit donc de l'analyse.

⁷ Ibid.

⁸ LEDERER M. *op. cit.* p. 43.

Et l'analyse pourquoi ?

L'analyse d'un texte a pour but d'en distinguer les différents éléments et de dégager les relations entre ces éléments. L'analyse peut être matérialisée par un plan schéma qui révèle visuellement l'organisation du texte et l'importance relative des idées. Une lecture approfondie en est évidemment le préalable.

C'est pour cela que la connaissance du texte et de sa composante linguistique s'impose.

Pour comprendre un texte, trois exigences doivent être satisfaites :

1.1.1. La compréhension de la composante linguistique :

Une bonne connaissance de la langue source est absolument nécessaire : règles syntaxiques, lexique, sémantique. Le bilinguisme parfait est très rare ; il faut donc éviter un excès d'assurance et ne pas hésiter à consulter un manuel ou un dictionnaire pour vérifier le sens d'un mot ou une construction syntaxique. Bien entendu cela suppose que le traducteur dispose d'un temps raisonnable, et qu'il ne travaille pas sous pression.

En pratique, la compréhension nécessite que le texte soit lu plusieurs fois.

1.1.2. La compréhension de l'implicite :

Les énoncés peuvent comprendre des présupposés et des sous-entendus, c'est-à-dire des informations que l'interlocuteur (ou le lecteur) est sensé connaître et qu'il est inutile de dire explicitement.

Les présupposés et les sous-entendus doivent être d'abord compris pour ensuite choisir une manière de les traiter. En général, les présupposés sont compris avec la langue et ne nécessitent pas d'explication. Les sous-entendus, par contre, peuvent nécessiter d'être explicités dans la traduction, lorsque cela permet de mieux rendre le sens du texte source.

1.1.3. Les connaissances préalables :

La compréhension d'un texte en vue de sa traduction exige du traducteur des connaissances sur le thème dont traite l'auteur, pour pouvoir rendre ce que l'auteur veut faire comprendre à ce qu'il dit. Ces connaissances sont en particulier nécessaires pour que le traducteur saisisse les intentions de l'auteur, à comprendre tout le contexte dans lequel il écrit.

Il est nécessaire pour le traducteur d'avoir une certaine familiarité avec le thème dont traite le texte source.

1.2.La verbalisation en langue cible :

Cette première étape de compréhension du texte source permet sa verbalisation qui consiste à « retenir ce qui est compris, tandis que disparaissent les mots », à retenir le sens au-delà de la langue source des mots. C'est ce sens retenu qui à la base de la reverbération, qui consiste à ré exprimer le sens en langue cible. Il faut d'abord choisir une unité de traduction et ensuite une méthode de traduction.

1.2.1. Le choix d'une unité de traduction :

En général, un texte est composé de plusieurs séquences qui sont reliées par un certain ordre. Le texte progresse suivant cet ordre. Chaque séquence est une unité de sens, c'est-à-dire qu'elle présente une cohérence et remplit une fonction dans l'ordre et la progression du texte.

Une unité de sens peut être :

- Une phrase qui par exemple annonce le thème du texte ou sert d'articulation entre deux unités de sens ;
- Un paragraphe, constituant une séquence dans la progression du texte ;
- Plusieurs paragraphes développant le même thème.

Une unité de sens n'a pas de longueur linguistique déterminée.

Une unité de sens doit être traduite globalement, c'est-à-dire, comme nous le verrons, par équivalence. A chaque unité de sens dans le texte source, le traducteur établit une équivalence dans la langue cible.

1.2.2. Le choix d'une méthode de traduction :

Lorsque l'identification des unités de sens, dans le texte source, est bien faite, le choix de la méthode de traduction s'en trouve facilité :

- **La traduction par équivalence :**

Le sens saisi lors de la phrase de compréhension, par unité de sens, est exprimé dans la langue cible, sans qu'il y'ait nécessairement correspondance entre l'ordre des mots d'une langue à l'autre, ni même correspondance entre les mots.

Le traducteur exprime le sens comme s'il était le producteur du texte. Pour cela, il doit appréhender l'unité de sens globalement ; il ne traite pas chaque mot après l'autre (...).

Une méthode pratique, pour se libérer des mots du texte source, pour se concentrer sur son sens, pourrait être de reverbaler en langue cible, sans regarder le texte source, cela suppose, bien entendu, une lecture très attentive du texte source, avant de passer à la rédaction.

- **La traduction par correspondance :**

Certaines composantes du texte source sont traduites par correspondance : le traducteur les exprime en langue cible par des mots ou des parties de phrases correspondantes. Certains mots sont choisis par le traducteur, pour des raisons de fidélité au texte source ; c'est le cas pour les textes juridiques : contrats, actes, lois et règlements. De la même façon, les textes politiques comprennent, souvent des mots qui ont été choisis soigneusement pour exprimer précisément la pensée de l'auteur. Les termes techniques, aussi, doivent être traduits par correspondance : ils ont un sens précis et désignent la même réalité (le même référent) dans les deux langues. Dans le cas de la traduction vers tamazight, il sera souvent nécessaire de créer les termes techniques ; plusieurs méthodes peuvent être mises en œuvre pour cette création : emprunt (par exemple : tamacint n tarda) ; extension de sens (ex : aseggan=frein) ; création à partir de racines existant en tamazight. Les glossaires terminologiques sont des instruments indispensables à la traduction.

Equivalences ou correspondances ?

« La différence entre équivalences et correspondances. Les premières s'établissent entre textes, les secondes entre les éléments linguistiques, mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques.

L'équivalence est une correspondance inédite. Elle est le mode de traduction général, n'excluant pas pourtant les correspondances que justifie l'existence d'éléments qui correspondent en toutes circonstances : évocation hors contexte ou emploi dans un texte.

La traduction pour être réussie, doit viser à établir une équivalence globale entre le texte original et le texte traduit, les correspondances répondent à des besoins ponctuels alors que leur application systématique ne permettrait d'obtenir cette équivalence ».

Enfin certains textes littéraires, journalistiques ou techniques comprennent des énumérations, qui doivent être traduites par correspondance, parce qu'elles sont choisies par l'auteur pour produire un effet de sens : explicitation, renforcement...

Cependant, il faut éviter un risque : que le choix des mots ou parties de phrase à traduire par correspondance ne dérive en traduction mot à mot. Cela signifie que le choix des mots à traduire par correspondance soit effectué soigneusement.

Qu'est-ce que le procédé synecdoquien ?

Il faut, en particulier, éviter de traduire mot à mot :

- **Les métonymies** : (désigner un référent par le nom d'un autre référent avec lequel il est en relation ; le grand prix de Monaco désigne une course cycliste).
- **Les métaphores** : rencontre au sommet désigne une rencontre importante ou une rencontre entre les plus hautes autorités de deux pays par exemple.
- **Les synecdoques** (désigne le tout par une partie de ce tout) : dans les informations internationales, par exemple, un pays est désigné par sa capitale ; la tribune peut, en français désigner le parlement. Des langues différentes utilisent des synecdoques différentes.

1.2.3. Une démarche pratique pour la traduction :

Une démarche pratique peut être proposée en quatre étapes :

- La première étape est consacrée à une lecture très attentive du texte source ; plusieurs lectures peuvent être nécessaires. En tout cas, il faut éviter une traduction immédiate, en même temps que l'on prend connaissance du texte écrit. La traduction d'énoncés oraux pose des problèmes particuliers et nécessite une expérience et des compétences avérées.
- La deuxième étape consiste à repérer les unités de sens. Cela consiste à identifier l'idée principale du texte et la manière dont elle est développée. Cette identification peut se faire par le repérage des mots clés, des différentes parties de texte et de leur articulation. Lors de cette étape, le traducteur choisit les mots ou les parties de phrases qu'il doit traduire par correspondance.
- La troisième étape est consacrée à la réexpression du sens du texte en langue cible. Pour éviter le simple transcodage elle peut s'effectuer sans revenir au texte source ; le traducteur ré exprime le sens à partir de ce qu'il en retenu après lecture attentive. Il doit mobiliser les ressources de la langue cible. Pour rendre le sens du texte au plus près, sans chercher à reproduire l'ordre des mots du texte source. Cela suppose une bonne maîtrise de la langue permettant de trouver des équivalences.

- La dernière étape est consacrée à la relecture du texte produit pour vérifier qu'il est compréhensible et que la sens du texte source a été intégralement rendu. Il veillera aussi à vérifier si la version en langue cible n'est pas marquée par les structures de la langue de départ. »⁹

III. Etats des lieux et critique de la traduction dans l'écriture amazighe (kabyle)

1. Ce qui est traduit de la littérature étrangère vers le berbère (kabyle) :

En dépit de son importance et de son apport pour l'épanouissement de la langue, la traduction d'autres langues vers le kabyle dans le domaine littéraire est encore limitée comparativement à la traduction du kabyle vers les langues étrangères. De plus, ces travaux sont tellement rares dans ce domaine que « même les auteurs de culture et de langue maternelles berbères qui ont écrit en français et en arabe ne sont pas encore traduits en tamazight (...) »

Néanmoins, plusieurs traductions et adaptations ont débuté à partir des années 1850 avec les travaux sociologiques faits notamment par HANNOTEAU, plusieurs textes extraits des fables DE LA FONTAINE et de LOKMAN y sont traduits par Ahmed BEN ALI. En théâtre, Mohand Ouyahia est incontestablement le père spirituel des récits littéraires en adaptant un nombre important de pièces théâtrales, pour déboucher enfin vers des traductions des romans en 1970-1980. Ajoutons l'ouvrage complet des poèmes et chansons traduits du français vers tamazight-kabyle par Ameziane KEZZAR . Un livre contenant des textes ironiques et humoristiques du chanteur français, Georges BRASSENS et le livre de Gibran *The Prophet* traduit de l'anglais en plusieurs versions kabyles.

2. La traduction de l'arabe vers le berbère (kabyle) :

« Le degré d'infidélité peut (...) varier considérablement. Il n'est pas impossible de le réduire au maximum en traduisant un texte dans une langue originale par la structure, le contexte social, la civilisation. » C'est le cas des deux communautés arabe et berbère en Algérie où il existe « une forte pénétration culturelle et linguistique entre la langue berbère et la langue arabe », c'est-à-dire une forte interculturalité, mais la traduction de l'arabe vers le kabyle est rare, pour ne pas dire inexistante même si dans plusieurs régions d'Algérie, l'arabe s'est même substitué au berbère.

⁹ OUSSALEM, M.O., « Eléments d'introduction à la traduction en tamazight ». *Stage de formation en langue Amazighe au profit des journalistes de la chaîne II*, Alger, Mars, 2007, pp. 19-25

Cependant, il existe des traductions de l'arabe vers le kabyle mais elles sont confinées au domaine religieux du fait que « La communauté de religion, semble avoir intégré les deux peuples (berbère et kabyle) dans la même aire civilisationnelle. »

Les traductions des textes religieux ont connu un essor à partir du 13^{ème} siècle notamment dans d'autres parlers berbères tels que la Tamesna où une version du Coran, d'après Ibn-Hawqal, est traduite, du moins adaptée par Salih Ibn Tarif, la pièce de Bourda ou Manteau du Prophète, déclamée à l'occasion des veillées funèbres. Ces traductions sont complètement orales.

Dans le domaine littéraire, il fallait attendre le début des années 1940 pour que naissent des traductions de chants patriotiques et révolutionnaires faites par des militants kabyles nationalistes. Idir AIT AMRANE a ouvert la voie en adoptant le célèbre chant révolutionnaire *Min Djibalina*. Nous rappelons ici que ces traductions / adaptations sont apparues dans des conditions extrêmement difficiles, notamment pendant la Révolution algérienne où plusieurs textes sont produits dans les maquis.

Malheureusement, ce mouvement s'est éteint au lendemain de l'indépendance en raison de l'incidence de la politique d'arabisation sur la langue et la culture berbères mais aussi sur l'identité des militants berbères (kabyle). Ces derniers, en particulier ceux qui sont influencés par la culture française, ont eu recours à la langue française qui était la seule langue de travail qu'ils possèdent pour contrecarrer l'offensive arabisante des années 70-80. Ce qui explique, en effet, l'absence de traduction de l'arabe vers le berbère.

Néanmoins, et depuis que la dimension berbère est introduite dans le patrimoine national, notamment après la nationalisation de la langue et la création du HCA, une volonté est apparue pour investir ce domaine. Mais cette dernière n'est en réalité que des velléités ; « L'activité de traduction de l'arabe vers le berbère est très récente et le nombre d'ouvrages traduits est d'environ trois à quatre. ». Ces traductions sont essentiellement l'œuvre des berbères qui maîtrisent plus au moins la langue arabe. Parmi ces traductions, nous citons : Ayerbaz n tayri de Nazir QUEBBANI, poèmes traduits par MAHI Nora, Remmana de Tahar OUETTAR, roman traduit par Al-Jahidya, Nnbi de GIBRAN traduit par Farid ABBACHE.

3. Qui traduit et de quelle langue ?

- Les traductions de langues étrangères vers le kabyle sont l'œuvre de militants de la langue kabyle qui ont traduit notamment du français comme l'a bien explicité Amar Mezdad : « Il s'agit d'amateurs, d'autodidactes militants de la langue tamazight toujours

sincères et activistes mais au savoir souvent lacunaire car non professionnels. Ces traducteurs sont généralement issus des filières scientifiques et techniques (mathématiques, technologie, médecine, économie). Les littéraires ne sont pas concernés par ce domaine, du moins jusqu'à une date très récente ». Ici, nous distinguons également deux tendances de traducteurs selon la façon dont les traductions sont effectuées : les sourcistes et les ciblistes.

- Les traducteurs sourcistes dans la littérature berbère ne sont pas nombreux du fait que la traduction des genres littéraires requiert non seulement la maîtrise de 02 langues mais aussi l'art de création en stylistique. En revanche, ces traductions sont prolifiques dans le domaine religieux.
- Les traducteurs ciblistes occupent une place importante. Ce constat est largement partagé par CHEMAKH S. qui note : « *Un bon nombre de traducteurs vers le berbère sont des ciblistes. Et certaines critiques vont qualifier les œuvres traduites de création !* ». En effet, ces travaux sont dominés par des adaptations notamment celles de Mohand Ouyahia. Il s'agit pour les traductions d'autres langues autre que le français de militants, d'écrivains ou poètes influencés par les expériences révolutionnaires et patriotiques étrangères du 20ème siècle. Mais c'est par la langue française que ces traducteurs ont réussi dans leurs travaux car il s'agit de retraductions. Cette catégorie de traducteurs est qualifiée vue que la majorité d'entre eux sont des linguistes et des hommes de lettre qui maîtrisent parfaitement le Kabyle et le français (le 1er noyau de militants traducteurs des années 70) ainsi que le domaine littéraire (les traducteurs issus de la mouvance culturelle berbère des années 80 et 90).

4. Pourquoi traduire vers le berbère ?

A propos de la traduction littéraire de langues étrangères vers le berbère (kabyle), CHAKER S. indique dans ce sens que la création littéraire en Kabylie est « *Le reflet direct du degré de conscience identitaire et d'engagement dans la défense de la langue et de la culture berbère* ». En raison du déni identitaire et du mépris de la langue et de la culture berbères, des traductions vers le kabyle ont débuté dans les années 40 et ont connu un bel essor durant les années 70-80 dans le but de montrer la capacité de cette langue à véhiculer l'universalité mais aussi et surtout le souci permanent qui a animé ces traducteurs-militants pour la quête identitaire. Parmi ces œuvres, les traductions des fables DE LA FONTAINE J., des chants révolutionnaires, etc.

Les adaptations vers le kabyle sont effectuées dans l'objectif de compléter, d'enrichir et de renouveler l'héritage culturel berbère comme l'a bien indiqué MOHYA dans un entretien à la revue Timuzgha « *L'adaptation d'auteurs étrangers nous donne le moyen concret de renouveler notre production, de revivifier et de l'inscrire dans notre propre univers culturel* ».

MOHYA a même excellé dans ces adaptations avec une dizaine de pièces théâtrales, AIT IGHIL. M et MEZDAD. A, eux aussi, ont actuellement plusieurs traduction/ adaptations publiées dans la cyber revue *Ayamun*.

Les poèmes et les chants occupent une place importante dans ces adaptations. Nous citons entre autre les chansons d'AIT MENGUELLET. L, de MATOUB. L, de IMAZIGHEN IMOULA F., etc.

Le développement qualitatif et quantitatif des œuvres universelles traduites en berbère vise aussi à combler le déficit considérable signalé actuellement en matière d'ouvrages pédagogiques par les enseignants et les apprenants de cette langue.

5. Critiques :

A la lumière des traductions évoquées, et en plus aux critiques données par CHEMAKH S., il ressort que d'autres critiques méritent d'être mentionnées :

- Les traductions faites de l'arabe vers le berbère sont très limitées malgré l'existence d'un contact permanent entre les communautés berbères et arabes, et la maîtrise des berbères de l'arabe qui est une langue largement utilisée à l'école et au travail depuis l'indépendance de l'Algérie jusqu'à présent. Ce qui n'est pas le cas pour les Berbères (Kabyles) qui sont formés par l'école française et qui ont énormément traduit vers la langue française.
- La majorité des traductions de langues étrangères vers le berbère ne sont pas soumises à des critiques et des perfections par des spécialistes en traduction et en littérature berbère pour qu'elles soient étudiées dans un cadre épistémologique.
- Une partie importante de ces traductions est constituée d'extraits et de textes incomplets. Ces traductions sont effectuées par acte de militantisme et par souci de servir la langue berbère. Nous considérons également que la non-maîtrise des théories et techniques de la traduction sont autant de raisons qui ont contraint ces traducteurs de traduire uniquement des parties d'œuvres littéraires. Ce qui n'est le cas, par contre, pour les

universitaires et les spécialistes en traduction tels que BOUAMARA K. et OUSSALEM M.O. qui sont aussi des spécialistes dans le domaine littéraire.

- Tout comme la création littéraire, les traductions effectuées vers le kabyle n'ont pas une transcription et une néologie uniformes. CHAKER. S, note que « La question de l'alphabet usuel est loin d'être définitivement résolue ». En effet, il existe des traductions transcrites avec un système graphique ancien (tiffinagh), en arabe et d'autres en latin. Ce dernier même n'est pas commun en raison des différences qui existent çà et là.
- Plusieurs traductions/adaptations réalisées par de nombreux militants sont soit inédites, enregistrées en K7/ en vidéo/en radio ou cessent même de paraître. Elles sont inaccessibles au public, voire même au public spécialisé qui ne peut émettre ni appréciation ni critique à leur égard.
- Les adaptations de MOHYA démontrent la facilité et la dominance de ce créneau sur la traduction vers le berbère. En effet, l'adaptation est la procédure la plus utilisée en langue berbère à cause de sa pauvreté lexicale, ce qui représente par conséquent plusieurs inconvénients démontrant que cette langue n'est pas encore apte à traduire tous les textes littéraires. Le passage de ces adaptations par la langue française est un autre inconvénient qui pourrait perdre la fidélité par des textes littéraires originaux.

Ainsi, en termes de traduction littéraire, que ce soit du kabyle vers d'autres langues ou bien des autres langues vers le kabyle, nous sommes sur la bonne voie. Peut-être serait-il temps de penser à des traductions de textes philosophiques de toutes parts pour ainsi compléter cette belle liste. Et notre essai de traduction des *Pensées* de Marc-Aurèle se veut une ouverture, aussi minime soit-elle.

IV. Présentation du corpus

Ce texte est comme son nom l'indique un ensemble de pensées, d'idées que Marc Aurèle a eu au cours de sa vie à travers ses expériences et sa vie d'empereur bien remplie. Ces *Pensées* détachées, formant douze cahiers plutôt que douze livres, ont dû être écrites à différentes époques de la vie de l'empereur. Les pages les plus émouvantes portent la trace d'un âge déjà mûr et sont contemporaines des années où Marc-Aurèle fut accablé par les charges les plus lourdes. Un de ces cahiers fut composé au pays des Quades ; un autre, à Curnuntum.

« *L'ensemble, écrit M. A. Puech, a été rédigé au jour le jour, sous l'impression directe des événements ou de simples incidents. L'empereur profite d'une heure, ou de quelques*

minutes de loisir, le plus souvent sans doute le matin, ou tout au contraire à la fin de l'une de ses rudes journées, pour s'enfermer, loin des fâcheux, en soliloque avec lui-même ; il médite, et finalement il écrit. »¹⁰

Ainsi, *Les Pensées* de Marc-Aurèle ne constituent pas un apport inédit, un fait nouveau dans la philosophie du portique. C'est par le ton dont elles sont présentées, par la mâle façon dont elles sont exprimées et surtout par l'effet de leur application, que l'empereur a su les rendre originales.¹¹

Le corpus vient du livre de Mario Meunier « *Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, suivi du Manuel d'Epictète* », édité chez Flammarion en 1992.

Dans le dernier chapitre de ce mémoire, nous nous sommes ainsi essayé dans la traduction des cinq premiers cahiers parmi les douze contenus dans cette œuvre.

¹⁰ MARIO Meunier, *Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, suivi du manuel d'Epictète*, Paris, Flammarion, 1992, p. 24.

Chapitre II :

Analyse traductologique du corpus

Dans ce chapitre, nous allons commencer par exposer les différentes techniques de traduction utilisées dans le travail de traduction, en deuxième lieu nous parlerons du rapport lexique et traduction, en dernier lieu, nous exposerons certaines des difficultés rencontrées lors du travail de traduction.

« *Qu'un traducteur expose ses problèmes après avoir effectué une traduction est une démarche réjouissante, intéressante, enrichissante, puisqu'il va de l'expérience à la conscience de l'expérience, à son analyse, à sa mise en forme.* »¹

I. Les techniques et stratégies de traduction

Selon Hélène Chuquet & Michel Pillard¹ l'expression de procédés de traduction est empruntée à la stylistique comparée du français et de l'anglais de J.P. Vinay et J. Darbelnet. Publiée la première fois en France en 1958, qui est comme une étude comparative. Les auteurs de cet ouvrage y rassemblent des analyses et une expérience très précieuse pour répondre aux besoins propres, du fait de son statut juridique bilingue franco-anglais. Comme dans ce pays les textes légaux, juridiques et gouvernementaux du caractère officiel doivent être rédigés dans les deux langues.

Vinay & Darbelnet proposent des règles de traduction qui rassemblent avec celles pratiquées jusqu'alors posées de façon négative « ce qu'il ne faut pas faire », ils mettent en relief la notion d'*unité de traduction*, c'est-à-dire groupes de syntagmes dont la traduction se fait en bloc par ce que formant unités de sens.

Après nous être attelé, dans le premier chapitre, à parler du processus de traduction selon la théorie interprétative ainsi que l'état des lieux de la traduction en tamazight (kabyle), nous allons dans ce second chapitre aborder en premier lieu les sept procédés dont nous disposons afin de mener à bien notre travail de traduction. Ces procédés constituent une typologie particulièrement utile dans l'analyse des textes traduits et dans le commentaire traductologie. Nous basons, donc ici, la partie de « La stylistique comparée du français et de l'anglais » consacrée à la définition des sept procédés, en suite nous allons procéder à des exemples pour chaque procédé dans le passage français-kabyle, voici d'une manière détaillé la définition ainsi quelques exemples de chaque procédé.

¹ BALLARD Michel, 2013, *Histoire de la traduction, repères historiques et culturels*, coll. Traducto, édition De Boeck, Bruxelles, p.7.

1. L'emprunt :

L'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Ce n'est pas un procédé qui demande un débroussaillage, simplement, si le traducteur n'avait pas le terme équivalent dans la langue cible (arrivée), il fait appel aux autres langues pour combler son besoin disant lexical (pour le kabyle, il s'agit dans la quasi-totalité le français et l'arabe), nous allons donner une définition de l'emprunt en tant qu'opération linguistique selon A/Aziz Berkai² : « *C'est un procédé qui consiste en un transfert d'un signe linguistique entier ou d'une partie de ce signe d'une langue dans une autre langue. L'emprunt est un phénomène universel dont aucune langue ne peut se passer, l'anglais qui a emprunté des mots à au moins 130 langues (v. Tournier, 1988 : 148) est un bon exemple d'ouverture des langues* ».

Pensées pour moi-même	Ttexmam i yiman-iw
Jugement	Leḥsab
Ville	Tamdint
Gagne	Rrbeḥ

2. Le calque :

Est le deuxième procédé linguistique de la traduction. Le calque est l'usage des éléments lexicaux existant dans la langue cible, tout en gardant la construction syntaxique de la langue source, autrement dit c'est l'emprunt du signifié sans le signifiant. Vinay. J.P. & Darbelnet. J, définissent le calque ainsi : « *Le calque est un emprunt d'un genre particulier : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la LA, en introduisant un mode expressif nouveau* »³.

Pour Nait Zerrad K., qui définit ce deuxième procédé de traduction ainsi : « *C'est la traduction littérale d'un mot ou d'une expression. C'est un procédé à éviter en général car source de contresens ou de non-sens comme « vachement » qui serait traduit par s tfunast.* »⁴

² Berkai A. A., *La terminologie de linguistique en Tamazight*. Mémoire de Magister. Université de Béjaia. 2001. p. 45.

³ Vinay. J.P. & Darbelnet. J., *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Ed. Didier, 1977, p. 47

⁴ Nait Zerrad. K., *La Langue Amazighe de la Tradition Orale Au Champ de La Production Ecrite (parcours et défis)*. Actes du 2eme Colloque international Organisé les 17 et 18 avril 2013, Professeur Mohamed Djellaoui (dir.), Université de Bouira, 2014, p. 180.

S'en dégage deux types : Le calque sémantique et le calque morphologique ou littéral.

Voici quelques exemples tirés de notre traduction :

Pensées pour moi-même	Ttexmam i yiman-iw
Quand tu devrais vivre trois fois mille ans	Asmi ara tidiređ tlata n tikkal alef n yiseggasen
En moins de dix jours tu paraîtras un dieu à ceux qui maintenant te regardent comme un fauve ou un singe	Ddaw n ĩecra n wussan ad d-tbaned d Ařebbit yer wid k-ittwalin tura d lweħc ney d iddew

3. La traduction littérale :

Ce procédé présente une traduction qui consiste à combiner les éléments linguistiques existants dans la langue source avec une fidélité maximale du traducteur, pour les faire passer à la langue cible (arrivée), négligeant le côté sémantique et l'art de manipulation de la langue avec/pour laquelle il traduit. Ce procédé peut provoquer des lacunes, en particuliers sémantiques, survenus lors du passage d'une langue à une autre. Vinay. J.P. & Darbelnet, écrivent à ce propos : « *La traduction littérale ou mot à mot désigne le passage de la langue source à la langue cible, aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique sans que le traducteur se soucier d'autre chose que des servitudes linguistiques* »⁵.

Quant à Nait Zerrad, il la définit ainsi : « *C'est la traduction mot à mot d'un énoncé en gardant l'ordre des mots. Même remarque que pour le calque : yekkat uzzal traduit par « il frappe le fer » serait une faute... (= il est fort, courageux)* »⁶.

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-is
Tout ce qui vient à la suite est toujours de la famille de ce qui vient avant	Ayen akk d-iteddun yemqarab d wayen d-yellan yakan
Nettqellib tarewla yer lexlawi	On se cherche des retraites à la campagne

⁵ Vinay. J.P. & Darbelnet. J., *stylistique comparée du français et de l'anglais*, Ed. Didier, 1977, p. 48

⁶ Nait Zerrad K., *Op. Cit*, p. 181.

4. La transposition :

Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Selon Hélène Chuquet & Michel Pillard, la transposition est : « *Un procédé qui consiste à remplacer une catégorie grammaticale (traditionnellement appelée partie du discours) par une autre sans changer le sens de l'énoncé* »⁷.

Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une même langue qu'au cas particulier de la traduction. Pour Kamel Nait Zerrad, il considère que la transposition est le seul et véritable procédé dans la traduction vers le berbère, plus particulièrement la traduction littéraire kabyle, il mentionne dans ces lignes : « *Contrairement aux trois précédents, nous avons ici un véritable procédé de traduction. Il s'agit du remplacement d'une catégorie grammaticale par une autre, sans changer le sens de l'énoncé, comme en kabyle même : d amellal (adjectif) = mellul (verbe)* »⁸.

Dans le domaine de la traduction, nous serons appelés à distinguer deux types de transposition :

4.1.La transposition obligatoire :

Ici, le traducteur doit être soumis aux exigences de la langue cible, où il n'aura pas le choix de reproduire un autre élément linguistique correspondant. En kabyle nous trouvons dans plusieurs cas ce genre de transposition.

4.2.La transposition facultative :

Ici, le traducteur possède une certaine liberté de choisir le terme qui correspond à l'origine sans nier la valeur sémantique et stylistique du terme original. Vinay. J.P. et Darbelnet mentionnent : « *La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point de vue de la stylistique. Le traducteur doit, donc, être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s'insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. Nous voyons en effet, que la tournure transposée a, généralement, un caractère plus littéraire* »

⁷ Chuquet. H & Pillard. M., *approche linguistique des problèmes de traduction Anglais-Français*. Ed : Ophrys. 1989. Paris, p. 11.

⁸ Nait Zerrad. K., *Op. Cit*, p. 181

Quelques exemples de transposition :

Pensées pour moi-même	Ttexmam i yiman-iw
Astrologues	Wid yessnen anamek n yigenwan
De tout égoïsme	Ney s ttexmam kan i yiman-ik
Et pour toutes les autres pratiques de la discipline hellénique	D wayen akk xeddmn yigrikiyen

5. La modulation :

La même façon de regarder, d'envisager le monde, propre à chaque pays, à chaque culture, à chaque groupes d'individus. Ce procédé implique un changement de point de vue lorsqu'on passe d'une langue à l'autre (sans changer les sens).

La modulation peut intervenir au niveau du mot, d'expression, ou de l'énoncé entièrement ; elle relève, donc, du lexique et / ou de la grammaire.

Vinay. J.P. & Darbelnet, la définissent comme : « *La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de LA* »⁹. C'est la même définition que Kamel Nait Zerrad a donnée : « *De manière générale, il s'agit d'un changement de point de vue.* »

On en distingue trois types : métonymique, métaphorique et grammaticale.

Quelques exemples :

Pensées pour moi-même	Ttexmam i yiman-iw
La nature de l'utile est d'être contrainte à manifester nécessairement son utilité.	Ayen yellan d nnfee, ilaq ad yessebgen i wacu yenfee.
Tunique	Abernus
Celui qui s'éloigne de la raison sociale	Win i iregglen yef şşwab n taddart

⁹ Vinay. J.P. & Darbelnet. J., *op. cit.*, p. 51.

6. L'équivalence :

Certains auteurs emploient les termes (similarité, analogie, synonymie, invariance, etc.) pour nommer ce mode de traduction. C'est un procédé par lequel on rend compte de la même situation que dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente.

Parmi ceux qui ont tenté de définir les conditions d'existence de l'équivalence on trouve Tomoczi L. Qui avait souligné qu'il ne peut y avoir équivalence que si l'original et la traduction ont :

- La même teneur informative (fonction cognitive) ;
- La même intention communicative (fonction expressive) ;
- Le même effet sur le récepteur.

Quant à Perrin I., ce procédé peut se retrouver dans :

- Exclamation.
- Onomatopée.
- Serment.
- Proverbe.
- Expression figée.
- Collocation.

Quelques exemples du corpus :

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Bisaïeul	Jeddi ameqqran
Riches	Imerkantiyen
O Homme	Annay ay amdan

7. L'adaptation :

C'est un procédé qui tient compte de la différence entre les réalités culturelles de chaque société pour exprimer le même effet.

Pour Kamel Nait Zerrad, il voit que la traduction libre est elle-même l'adaptation, c'est-à-dire que le traducteur donne des images propres à sa culture, et qui sont proches de monde de vie qui l'entoure et les réalités socio-culturelles, dans ce cas l'imitation, les images qu'il désire, les mimiques, les proverbes...Etc. Provoque la subjectivité traductive.

Il écrit à propos :

« En réalité, il ne s'agit pas vraiment d'un procédé de traduction, puisque des facteurs culturels, sociaux, subjectifs, etc. interviennent dans le passage de la langue source à la langue cible. L'adaptation est donc beaucoup plus libre. Il s'agit en général d'une réécriture par imitation et l'adaptation peut être locale ou globale : Le contexte auquel se réfère l'original peut ne pas exister dans la culture cible. Il s'agit donc de ce que l'on pourrait appeler une reterritorialisation ou une naturalisation. L'adaptation de la culture source permet d'assurer la diffusion et le succès auprès du public. »¹⁰

Il est à rappeler que la traduction se rapproche beaucoup plus de la méthode « *sourciste* » et l'adaptation de celle « *cibliste* ». Plus encore, l'adaptation permet l'ajout, la modification ou l'effacement d'informations ; de même que des modifications de contextes, telle la substitution de noms de lieux et de personnes étrangers par ceux de texture nationale de la langue cible.

Vinay. J. P. & Darbelnet. J. notent : « *Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la langue d'arrivée, et doit être créé par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente* »¹¹

Quelques exemples du corpus :

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
De la réputation et du souvenir que laissa mon père : la réserve et la force virile	Seg wacu d-yeğğa baba : dđrafa d tırrugza
L'indépendance et la décision sans équivoque et sans recours aux dés	D aherri, d tuttfa n rray mebla tıyalın yer deffir ney s tseqqar

¹⁰ Nait Zerrad K., *Op. Cit.* P. 183.

¹¹ Vinay. J.P. & Darbelnet. J., *op. cit.* p. 183.

M'être appliqué, dès l'enfance, à composer des dialogues ; avoir opté pour un lit dur et de simples peaux	Seg temzi nnumey d umeslay d wusu aquaran, ilemsiren
---	--

II. Lexique et traduction

Ici, nous allons essayer de voir un trait important dans le travail de traduction qu'est le lexique, où nous allons le répartir sur quatre points : Les néologismes, les emprunts, les xénismes et les archaïsmes.

1. Les néologismes :

La néologie, c'est : « *Tout mot de création récente ou emprunté depuis peu à une autre langue, ou toute acception nouvelle d'un mot déjà ancien* »¹². Elle est considérée aussi comme : « *processus par lequel toute langue enrichit continuellement son lexique afin de répondre aux exigences de l'évolution du monde (mode de vie, sciences, techniques, mentalités)* »¹³.

Les deux définitions ci-dessus et qui marquent la néologie sont : création nouvelle récente, emprunté, raviver un mot ancien et enrichissement de la langue ex : le mot Afeggag, qui est un moyen de tissage dans la société berbère traditionnelle, et qui est adapté pour signifier « radical » dans la linguistique. Et plein d'autres exemples.

On distingue les néologismes de forme et les néologismes de sens.

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Maître	Aselmad
Rhétorique	Tasnukyest
Imagination	Asugen

2. Les xénismes :

En linguistique, un xénisme est un type d'emprunt lexical qui consiste à prendre un terme étranger tel quel, de sorte qu'il est reconnu comme étranger par les usagers de la langue.¹⁴

¹² Dubois J. Giacomo M. et autres, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1989, p. 335.

¹³ Mejrî. S., *Néologie des variétés lexicales, Visages du français, variétés lexicales de l'espace francophone*, AUPÉLF-UREF. John. Libbey.Eurotext, Paris, 1990. p.11.

¹⁴<https://fr.wikipedia.org/wiki/xénisme/linguistique>

Ou bien, c'est l'introduction de mots étrangers dans une langue donnée, sans altération de la graphie, sans les marques de genre et de nombre de la langue-hôte.¹⁵

Dans notre corpus, on ne sait si nous pouvons appeler cela xénismes mais, les exemples sont essentiellement des noms propres pour lesquels nous avons cherché l'équivalent en latin.

Quelques exemples de notre corpus :

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Fronton	Fronto
Diognète	Diognetus
Epictète	Epictetus

3. Les emprunts :

L'emprunt linguistique peut être défini comme étant un transfert d'un signe concerne tous les niveaux de la langue et de façon plus importante le lexique, étant le niveau le moins structuré et partant le plus instable de celle-ci. L'emprunt est un phénomène universel dont aucune langue ne peut se passer.

L'anglais qui a emprunté des mots à au moins 130 langues est un exemple édifiant à cet égard. Et si l'émigration humaine s'établit généralement des pays pauvres ou les moins riches vers des pays plus riches, celle des mots suit exactement le chemin inverse. Ce sont les langues dominées qui reçoivent le plus de « mots immigrés ».

L'anglais est aujourd'hui, du fait de la domination économique et culturelle du monde anglophone, la langue la plus pourvoyeuse d'emprunts.

Une définition claire, mais stricte de l'emprunt est donné par le Dictionnaire de Linguistique édité sous la direction de Jean Dubois : « Il y a emprunt linguistique quand un parler a utilisé et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas. L'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes appelés emprunts. »

L'intégration de l'emprunt se fait de plusieurs façons. L'emprunt, contrairement au calque, implique toujours, au moins au départ, une tentative pour reprendre la forme ou le trait étranger.

¹⁵ <https://www.cnrtl.fr/definition/xénisme>

Quelques exemples du corpus :

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Indulgence	Lefhama
Réconciliation	Lemşalḥa
Piété	Ttuba

4. Les archaïsmes :

Les œuvres qui abordent la notion de l'archaïsme sont rares en particulier dans la langue amazighe soient dans la littérature ou bien dans la linguistique.

Avant de cela nous allons définir l'archaïsme comme un emploi lexical ou grammatical passé de mode, qui n'est plus d'usage depuis longtemps. Pour Berkai A/Aziz : « *La néologie et l'archaïsme sont deux processus inverses dans l'évolution du lexique d'une langue. Alors que le néologisme tente de s'introduire dans la langue pour s'y installer, l'archaïsme, au contraire, tend à s'y soustraire. Mais, puisque tout mot est nécessairement : un néologisme qui a réussi pour reprendre J-C. Boulanger (1989 : 199), donc un archaïsme passe d'abord par le stade néologique avant de s'établir dans la langue, y 'vieillir' et tendre à en sortir* »¹⁶.

Il est difficile de retracer les archaïsmes sans savoir s'il s'agit vraiment des mots très anciens et qui n'ont pas de fonction actuelle, ou bien sont juste des variantes régionales que nous ignorons, donc l'étymologie du mot reste impossible à l'heure actuelle avec l'absence des dictionnaires d'illustration, bien entendu.

Quelques exemples du corpus :

Pensées pour moi-même	Ttexmamat i yiman-iw
Autel	Uëric

III. Difficultés rencontrées lors de la traduction :

¹⁶ BERKAI A., *L'archaïsme en tamazight (kabyle) : analyse et identification*, tiré de : <http://tamazgha.fr/Aqlalas-ou-l-oeuvre-litteraire-qui.html>

Les pensées de Marc Aurèle est un texte qui, a priori, peut paraître facile à traduire vu que ce sont des termes à la portée de tout le monde, en tout cas c'est ce que nous avons pensé au début, mais en approfondissant, l'obstacle premier auquel nous nous sommes confronté est celui de la contextualisation. Prenons un exemple du premier chapitre qui nous a particulièrement marqué :

« *De mon précepteur : n'avoir point pris parti pour les Verts ni les Bleus, pour les Courts ni pour les Longs-boucliers.* », sans une connaissance et un saut dans le contexte de l'époque aux temps des gladiateurs, cela aurait été difficile de savoir que veut dire l'auteur par les Verts et les Bleus, ou encore par les Courts et Longs boucliers, et surtout comment les traduire pour qu'ils soient compris. Voici notre traduction : « *Syur usełmad-iw : ur ddiy d iħcayciyen wala d izegzawen, ur ddiy d isegdalen imezyanen wala imeqqrannen.* ». Evidemment dans les notes faites par Mario Meunier – le traducteur de cette œuvre du grec vers le français – donnera l'explication de ces termes.

La traduction s'est faite en essayant de garder le même style de l'auteur, notamment en gardant la même cadence et progression du traducteur, et surtout le même ton. Mario Meunier ayant réussi à transmettre l'âme de ces *Pensées*, notre mission était donc d'arriver à faire passer cette âme à travers notre traduction. Ainsi, en gardant le même style du traducteur, le risque de ne pas arriver à traduire le sens profond dont parle Umberto Eco était moindre, notamment en essayant de réduire au maximum l'utilisation de néologismes mais juste quand cela s'avérer nécessaire pour que le texte final traduit soit lisible par tous et cela en exprimant avec des termes simples, des mots qui n'avaient pas d'équivalents ou dont l'utilisation n'est pas répandue. Exemple de néologisme est celui donné pour rhétorique dans le premier chapitre (7), ici nous avons utilisé le terme *tasnukyest*. Un exemple où nous n'avons pas utilisé de néologisme est celui des deux termes *Providence* et *providence* dans le second chapitre (3), termes que nous avons traduit, pour le premier par *leħkem n yirebbiten*, et pour le second, par *şşwab n Yirebbiten*, la Providence se définissant comme le sage gouvernement de Dieu, et la providence comme étant sa suprême sagesse (ici, des Dieux, la Rome antique étant polythéiste).

Toujours dans le même esprit, nous avons décidé de laisser ou plutôt de rechercher les équivalents latins de tous les noms propres, villes et cités, pour ne pas trop faire perdre le lecteur, l'usage de ses xénismes est quelque part un retour doux aux origines du texte (quoique Marc Aurèle-étant romain, il rédigea ses pensées en grec), *Diognetus*, *Epictetus*, *Aleksander*, *Fronto*, *Cato*, *Theophrastus*... sont autant d'exemples de ces xénismes. Mais on remarquera aussi que dans certains cas comme cynique, chaldéens ou encore romain, respectivement traduit

par *akinik*, *ikaldiyeen* et *arumani*, nous avons plutôt transposé les termes au schéma du nom en amazigh.

Nous avons également trouvé du mal dans la traduction de certains termes ou expressions ou même un paragraphe entier, l'un d'entre eux est *le principe directeur* que Marc-Aurèle considère comme étant à l'origine de toutes prises de décision, c'est à lui qu'on doit faire appel et c'est lui qui doit nous guider, ainsi le terme *şşwab* nous paraissait le plus à même de convenir. Autre exemple de paragraphe est celui-ci dans le second chapitre (9) :

« *Il faut toujours se souvenir de ceci : quelle est la nature du Tout ? Quelle est la mienne ? Comment celle-ci se comporte-t-elle à l'égard de celle-là ? Quelle partie de quel Tout est-elle ? Noter aussi que nul ne peut t'empêcher de toujours faire et de dire ce qui est conforme à la nature dont tu fais partie.* ». Que nous avons traduit par :

« *Ilaq ad yili deg wallay wayagi : seg wacu i d-tettuxleq Ddunit ? Seg wacu i d-tettuxelqey ? Taxelqit n tagi amek-itt akked txelqit n tayed ? Uyur i tettekka ula d nettat ? Hşu dayen, ur yelli win i izemren ad k-id-yehbes ad txedmeđ ney ad d-tiniđ ayen i iwulmen d txelqit uyur i tettekkađ.* » et ici, c'est bien le terme nature qui nous a posé le plus de problèmes, on a finalement décidé de le traduire par *taxelqit* qui en kabyle est l'origine, d'où chaque matière et chaque être provient, et évidemment le souci posé par ce terme a déteint sur la phrase en entier puisque ce terme est en son centre.

Toujours dans le second chapitre (13), l'expression : « *les profondeurs de la terre* », traduite par : « *lqae n ddunit* ». Ici, on remarquera que nous n'avons pas essayé de trouver une expression équivalente mais seulement traduit clairement, pour cause, quand il dit « *comme on dit* » qui, toujours se remettre en contexte, ne concerne pas notre société actuelle, mais bien l'époque romaine où était utilisée cette expression. La citation complète :

« *Rien de plus misérable que l'homme qui tourne autour de tout, qui scrute, comme on dit, les profondeurs de la terre.* ».

Dans le troisième chapitre (16), nous avons eu du mal à trouver les équivalents de impulsions et principes, que nous avons traduit par la suite par *tuffya n leeqel* et *lsisan*.

« *Corps, âme, intelligence. Au corps, les sensations ; à l'âme, les impulsions ; à l'intelligence, les principes.* » traduit par : « *Tafekka, tarwiht, lehraca. Tafekka tesεa ihulfan ; tarwiht yetteffey-itt leeqel ; ma d tiherci tesεa lsisan.* »

Le quatrième chapitre s'ouvre par le maître intérieur, c'est-à-dire ce qui, en nous, en notre fort intérieur, nous pousse à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose. Nous l'avons tout simplement traduit par *ayen y-ihekmen dixel-nney*.

A travers tous les chapitres, on trouvera à plusieurs fois les termes : le Tout, la nature universelle, l'univers, la nature, le Monde, que nous avons essayé de traduire du mieux qu'on peut, parce que si en français tous ses termes existent, en kabyle ce n'était pas chose aisée que de trouver leurs équivalents, sachant que tous ces termes veulent approximativement dire la même chose. Ainsi nous les avons traduits par des termes simples là aussi comme *Ddunit*, *ddunit merra*, *taxelqit*.

Chapitre III :

Essai de traduction de cinq chapitres de l'œuvre de Marc-Aurèle

« *Pensées pour moi-même* »

Essai de traduction de cinq chapitres de l'œuvre de Marc-Aurèle « *Pensées pour moi-même* »

I

1. Sjur (1) jeddi Verus (2) : lehhu si-s yuy tannumi, rżana.
2. Seg wacu d-yeğġa baba (3) : dđrafa d turrugza.
3. Sjur yemma (4) : ttuba, tafentazit, tennum ur txeddem ayen n dir, tħebbes iman-is yef yir ttexmam. Rnu yer-s : tudert taħerfit, d karuħ n tudert ttidiren yimerkantiyen.
4. Sjur jeddi ameqqran (5) : ur kcimey iyerbazen n baylek, deg uxxam i yi-ittunefk ad yrey yer yiselmaden yelhan, yef waya, zriy ilaq ad řerfey ayen i iwulmen.
5. Sjur uselmad-iw : ur ddiy d iħcayciyen wala d izegzawen, ur ddiy d isegdalen imezyanen wala imeqqranen (6) ; ssber i eeyyu, d leqniea s drus ; lhu-d deg yiman-ik, ur sekcem iman-ik deg tuget n lecyal ; ur qebbel acemmet.
6. Sjur Diognetus (7) : ur d-lehhu deg wayen ur nesei lmeena, ur rennu di ccan deg wayen ħekkun yiderwicen d yiseħħaren deg wayen yeenan řur d uceyyed n wallayen, d wayen icuban aya, ur trebbi deg tjirriwin, ur k-itteffey leeqel yer timmuhbelt am ta. Leħmala n tfelsafit, rnu yur-s iselmaden am Bacchius, syin Tandasis d Marcianos (8) ; seg temzi nnumey d umeslay d wusu aquřan, ilemsiren, d wayen akk xeddmn yigrikiyen.
7. Sjur Rusticus (9) : faqey ilaq-iyi ad sqeedy u ad eassey tħbiea-w, ur eciqey deg wawal yettucebbħen¹, ur uriy idlisen, ur d-nniy lehdur si-s ara syefley, ney ad yurřey iwakken ad d-baney d argaz leali ; ġġiy tasnukyest, tazuri, ur lliy d aħeddad n wawal ; ħermey i yiman-iw tikli s tlabā deg uxxam, ney ad d-sbegney kra n sseaya ; tira n tebratin-iw s shala, am tigad-nni yettaru i yemma seg Sinuesse (10) ; lefhama d lemřalħa i wid y-iđurren mi ara byun ad d-uyalen, ur steqnaey s tiħerci n s ufella ; ur fkiy i wid yessuguten awal kra n lyit syur-i ; sawdey ssney ayen yura Epictetus di temsirin-is i yi-d-yefka seg temkerdit-ines.
8. Sjur Apollonius (11) : d aħerri, d tuttfa n rray mebla tuyalin yer deffir ney s tseqqar ; d řřwab i d lħakem, xas ma i ciř n lweqt ; ur tħbeddil tħbiea-k, ama di cceddat, di lmut n dderya, deg wattanen yettdummun ; walay, deg yiwen n umdan, leħnana d leħrara mlalen ; ur k-itteffey leeqel deg usefhem n kra ; walay amdan i iħesben iman-is yesea tamussni d tieubbejt akken ad yesselmed lsas n tussniwin ; lemdey amek i yi-ilāq ad

¹ La sophistique

- qebley, syur yimeddukkal, ayen d-ittbanen d lemziyya, mebla ma ttwarney s lehhu-nsen, ney ad agiy s leqbaħa.
9. Seg wacu d-wwiy syur Sextus (12) : lħanna ; amek i ileħħu uxxam yellan ddaw leenaya n ubabat ; amek tettili tudert yeddān d ugama ; lħiba mebla afrayen ; aħebber yef yimeddukkal ; asewsee n lxaħer sdat n wid ur nessin, d wid ur nettmeyyiz : aacer n tħbiea n yal amdan, ara yessawħden bab-is yer leqder ameqqran syur medden ; tiffin, s tiħerci, amek i ilaq ad tebħu tudert ; dayen, urġin d-issebgen yef wudem-is zzef ney leeceq, yemlek iman-is yerna yeħħur d leħnana ; acekker-is mebla lħes, ur inuda ad d-iban d bab n tmussni.
 10. Seg wayen d-wwiy syur Aleksander Asnalsi (13) : ur tllummu ney ad tqejjmeħ akken ara tjerħeħ wid i ixeddmen kra n tuccħa ney ayen tt-icuban, maca siweħ s tiħerci bab n tuccħa-nni ad d-yini awal-nni i ilaqen, ama s tririt, s yimeddyaten, ney s lheda yef lsas n usental, maħħi akken d-ittban, ney s kra n yiberdan ur nettban.
 11. Syur Fronto (14) : walaħ aħal yewweħ lebyi, shala d tuffra s wayes i ssawħden yiqehharen ad uyalen d imdanen ur nesei tasa.²
 12. Syur Aleksander Aflatunay (15) : ur stuqquq ney ad taruħ deg tebrat mebla ma teħwaġeħ, awal-agi : « ur seiħ ara lweqt ». S wayagi, ad tettarraħ kan ar deqqal lecyal i k-d-tessutur tmetti, ad d-tettafeħ ssebba s lħers n lecyal.
 13. Syur Catulus (16) : asmeħses i ucetki n yimeddukkal, xas ma mebla ssebba, ereħ ad d-terreħ assayen gar twaculin, asirem, seg wul, ayen yelhan i lecyax-ik, nnan-d akka i xeddmen Domitius d Athenodotus (17) ; leħnana i iħeħħan i tarwa-s.
 14. Syur gma Severus (18) : leħmala n wayen i icebħen, yellan d tidet, i yelhan ; ssney, s yis-s, Thraseas, Helvidius, Cato, Dion, Brutus (19) ; rebbey deg-i tikti n leħkem yebnan yef lħeq d useedel n yizerfan gar yemdanen, ara yefken i yal amdan azref i wawal, n tgelda ara iqadren uqbel kullec tilelli n yimezday. Syur-s dayen, tafentazit ; laman di leħmala n yimeddukkal-is ; ur tħyumu lllum yef wid i t-yuklalen, ur ttaġġa imeddukkal-ik ad as-qqaren : « d acu yebħa d wacu ur yebħi ? », maca ili-k tbaned.
 15. Syur Maximus (20) : ili-k tkesbeħ iman-ik, ur k-ittawi waħu ; nnecreħ i yal tagnit, ulamma deg waħħan ; semlil lħiba d lħanna di tħbiea-k, xdem mebla leetab leqdic i k-d-ittunefken ; laman n medden belli thedred ayen tetteħmimed, tteddmed lecyal s nniya ; ur weħhem, ur tħebbir ; ur tħawal, ur tteħtil, ur berru i tħbel deg waman ney ad

² Ici, nous avons volontairement enlever une partie : « ceux que chez nous, nous appelons patriciens », n'ayant pas trouvé un équivalent au terme *patriciens*. « wid umi nessawal 'les patriciens' », les patriciens étant les descendants des premiers titulaires des magistratures supérieures des débuts de la République romaine.

tettwarnuđ ; ur ttbeqbiq, akken ad tettuyaleđ meycuc ney di ccekk ; xeddem lxir, sewsee lxađer-ik, ad tteklen medden fell-ak ; sebgend-d iman-ik d win i ibedden, mačči d win i sbedden-k. Rnu, ur yelli win i ihussen yettwađer syur-s, ney win ihesben iman-is tiftit ; ar tagara, lemlađa.

16. Syur baba (21) : řřehma, ur yettatařaf řřay arma yezzi-t ačal d abrid deg wallay-is ; ur yettqellib cciea yef wacu d-ittbanen amzun yesea-tt ; lehmala n uxeddim, ur s-ttruzun yifadden ; asemęes i wid i izemren ad d-awin kra ara inefeen medden ; ilaq ala ayen yuklal umdan ara yawi ; yezra lawan i ilaq ad ittef iman-is, lawan ara s-iserređ ; lawan i yilmezyen ad brun d tayri ; yessen ad ixaleđ ; yefka lęeq i yimeddukkal-is ma ur ččin ara yid-s ney ur unagen ara yid-s, yerna i wid ęettmen lecyal-nsen ad sbeeden, mi d-teđer tuyalin, ufan-t-id akken yella ; yesseęsab i kullec, mi ara d-yeđer ad yettef řřay, ur iberru ney ad yesteqnee di lecyal d-yettbanen sehlit ; yessen ad yeđerz imeddukkal-is, imi ur ięeyyu deg-sen, ney ad ten-ięemmel mebla leęqel ; yessaweđ ad iqam iman-is di kullec, ad yili yetthenna ; axemmem d usemsawi si zik ula d tiftetwa mebla zzyada ; ur iqebbel win s-ittseffięen ney t-ittcekkiren ; yetteassa mebla astehzi deg wayen teđerwađ tgelda, yettęader yef umeččiw yerna yesber yef wid t-yettlummun yef waya ; ur yestuuqet laman deg Yirebbiten, ur yettqellib ad yettwassen ney ad yeęęeb i yemdanen, ney ad ddun d řřay-is ; maca d urzin di kullec, yettuęebba, ney ad yettwarnu s lebyi n usnulfu ; yessexdam tiyawsiwin i irennun tizedt i ddunit mebla zzux ney tuffya i ubrid – netta zzher-is ur as-icuh deg-sent -, yessexdam-itent s řřzana ma llant-d sdat-s, ma yabent fell-as, ur ihulfa s lyiba-nsent ; rnu aya : ur yelli wi d-yennan fell-as d bab n yiles³, d tarwięt am tiyađ, meęsuę, maca d argaz yessnen, yemmden, ur neclie deg ucekker, i izemren ad iselđu ama d lecyal-is ama d lecyal n wiyad. Ney aya : iquder wid yettęaraben yef tfelsafit ; ma d wiyad, ur ten-yettlumu ney ad yettwađer seg-sen. Aya dayen : lemxalđa-s temeen, ma d lemlađa-s ur tesei tilas ; yettęader iman-is s lmizan, mačči am win i ięecęen tudert, maca ur yettlusu ayen yettmecęuwulen dayen ur yestehzay deg yiman-is ; dayen, imi yettęader deg yiman-is, ula d yiwen wass ur iduwa, ney yeswa ddwa. Tin yugaren aya : ięebbed iman-is mebla tismen tama n wid yulin di ccan, ama d wid yesean iles, ney yessnen leqwanen d lewayed, d wayen nniden, yesea leęrara akken yal amdan ad as-yettunefk wazal deg wacu yessen ; yettařafar di lewayed n lejdud mebla zzux yis-sent ; d wayagi : ur ięemmel la abeddel deg umekkan la ahdıęer, maca ięemmel ad iqqim deg yiwen umekkan, deg yiwen n cęyel ; mi s-ieedda

³ Sophiste

uqraḥ n uqerru, ad yuḡal ƣer lecyal-is amzun ur drint ; ur yesei tuget n lbaḡnat, maca drus, rnu ur ttdummunt ara, deg wayen yeenan kan leḡkem ; lefhama d leḡsab yerra ama deg uheyyi n tmeyriwin, ney di lebni n lemqamat, ney deg ufraḡ, d wayen i icuban aya, am urgaz yettmuqqulen acu i ilaqen ad t-yexdem, mačči cciēa ara s-d-yawi ayen yexdem ; ur ccucuf deg yir lewqat ; ur tṡhemmil lebni n yixxamen ; ur tyewwin deg wučči, ney s wacu yexdem d yini n ucetṡid, ney acu xeddmn yiqeddacen-is ; yettawi-d talaba-ines, deg Lorium (22), seg lesla-s n wadda, tuget n yicetṡiden yettlusu deg Lanuvium (23) ; deg Tusculum (24), yetṡalab i win d-iceylen d leḡsabat-is, ma ur t-ixuṡṡ wara, llebsa-ines dayem telha. Ur t-walan ula d yiwwas yekres unyir-is, ney icukk, ney yezēef, armi ur yelli wi d-yennan fell-as : « yekkuferra ! » maca lecyal-is merṡa ttwaxemmemen s telqay, s leeqel, mebla acewwel, s umsawi d wamek msedbaēn. Yezmer ad yerr fell-as ayen d-nnan ƣef Socrate, akken yezmer ad yekkes i yiman-is cci, i yezmer ad isetmettee s yis-s mebla ma iḡuss i lexsas ma yettwakkes-as ney ad yeḡḡ iman-is ad t-yernu ma yegget cci-a, am tuget n yemdanen, ad tiliḡ tzemreḡ u tkesbeḡ iman-ik, d urzin di snat n lḡalat, akka i d amdan yesean tarwiḡt turkidit, akken i t-id-yessebgen ula deg waṡṡan i t-yenyan.

17. Syur Yiṡbbiten : seiḡ lejdud leali, imawlan leali, weltma (25), iqeddacen, iqriben d yimeddukkal, tuget deg-sen d leali-ten ; ur stehzey ula d yiwwas deg yiwen deg-sen, xas ma seiḡ ṡṡbiēa ad iyi-sawḡen ad xedmey aya lukan yi-tettunefk tegnit, ad as-iniy d ssebba-w : d lxir i yi-byan Yiṡbbiten imi ur yi-tettunefk ara tegnit i wanect-a ; ur d-tturebbey ara aṡas ƣer tmetṡut n jeddi ; qqimey s ccbaha n temzi-w, ur ḡarey ad d-sbegney turrugza-inu, fkiy akud i yiman-iw deg waya ; lliy ddaw n leenaya n ubabat, i yi-ikksen zzux d temyer, i yi-issawḡen ad fehmey belli zemrey ad idirey deg tgelda mebla ma ḡwaḡeē imeassen, ney ad leḡḡuy s llebsa n umerreḡ, ney s wid ara yi-ttaṡṡafen tafat, d wayen i icuban aya, imi nezmer ad nidir am yemdanen merṡa, mebla ma nban-d neyli ney d imestehziyen mi ara d-yeḡḡer ad neenu lecyal n leḡkem ; seiḡ gma (26) yessaweḡ-iyi, akken s-teḡḡa ṡṡbiēa-s, ad tṡhadarey iman-iw, si tama tayed, yessefraḡ-iyi s lefhama-s d leḡnana-s ; ur d-seiḡ tarwa (27) tukrift ney tadexcimt, ur smeyrey di tmussni n tesnukyest, n tmedyazt, ney kra n tzuṡriwin tiyaḡ ad iyi-itṡfen si lweqt-iw lukan walay ssney-asent ; eegney-asen i lecyux-iw ƣef wakken yezmer yiwwas ad xedmey aya, ayagi s yisiy i byan, mačči s usirem imi mazal-iten mezziyit ; ssney Apollonius, Rusticus, Maximus ; walay akken iwata d waḡal n tikkal amek tga tudert yeddand d dunit, armi, s leenaya n Yiṡbbiten d wayen d-ittekkn seg-sen, ur yelli i yi-iḡbesen ad idirey akken tedda d dunit : ma mazal ur sawḡey s iswi, d ssebba-w, ur semḡasey ara i

uëeggen n Yiřbbiten, ney s temsirin-nsen ; kesbey tafekka-s i yewwin tudert am tagi ; ur nuley la Benedicta, la Theodotus (28), syina, ma ħuzant-iyi-d tawliwin n tayri yer sdat, uyaley, ħliy seg-sent ; ur xdimey kra n zzyada ara yi-d-yawin nndama, mi cuħney Rusticus ; tesædda yemma iseggas-is ineggura tama-w, xas akken temmut mezziyet ; ur sliy deg yimi-w belli ur seiyy idrimen yal tikelt mi byiy ad eiwney albeed yellan di lħers ; ur yliy s yiman-is di lħers am wagi ad iyi-sawden ad delbey lemeawna yer wiyad ; seiyy tameřtut (29) yettayen awal, yeččuren d leħnana, d dđrafa ; ufiy-d s leshala lecyax (30) i warraw-iw, ufiy-d di tirga-w ačal n ddwawi, ladya deg wayen yeenan deg ususef n yidammen, tawazla n leeql, ayagi di Gaete (31), am wakken syur Yiřbbiten i d-yekka ; asmi yi-d-tebda leħmala n tfelsafit, ur d-yliy ger yifassen n kra n wid yesean iles, ur sruħey, dayen, lweqt-iw deg usenqed n kra n yimeskaren ney n usfukkel, ney deg umuqqel n wayen d-ideřrun deg yigenwan.

Ayagi yettalab lemeiwna n Yiřbbiten d lbext.

Yer Quadi⁴, tama n Gran (32).

⁴ Sont un peuple germanique qui envahirent l'Italie du nord en 167 avec les Marcomans. (Larousse.fr)

II

1. Tafrara, h̄ṣu ad d-temmagreḍ aḥessas, lkaree, aqbih, d uḥraymi, d useqqaḍ d win ur nettxalaḍ. Leeyub-agi akk llan-d imi ur ḥṣin ara s wayen yelhan d wayen n dir. Nekk i iwalan belli ayen yelhan yekka-d seg wayen i icebḥen, ayen n dir yekka-d seg wayen i icemten, d wagi i iḍelmen d nekk d imawlan, mačči s yidammen ney seg yiwet n zzeriea, maca s leḥraca, rnu yer-s imi necrek yiwet n temdiqt seg trebbanit. Ur yezmir ad iyi-iḍur ula d yiwen seg-sen, imi ula d yiwen seg-sen ur yi-ttyummu s ccmata-s. ur zmirey ara, dayen, ad feqeeḡ yef win yi-iqerben, ney ad t-kerhey, imi nlul-d iwakken ad neddu (nelḥu) akken d tayuga, am yidarren, ifassen, lecfar, tuymas n ufella d tid n wadda. Tudert-nwen am yexṣimen, ur ilaq ara ad d-tili, maca ma yella lebyeḍ d lkerh gar-awen, ihi aql-ken-id d ixṣimen.

2. Ur lliy d acu-yi ala taksumt s mnefs d ṣṣwab. Xḍu-k i yidlisen ; ur ttruḥu ara deg-sent : ur k-yettunefk ara lḥal. Am urgaz umi d-teqreb lmut, ḥqer taksumt : ala idammen d uyebbar, iyessan imecṭaḥ d yizuraḥ ixfafanen yemcubbaken gar-asen. Senqed dayen d acu-t mnefs : d aḍu yettbeddilen, imi yal tikkelt ad t-id-tessuffyeḍ iwakken ad tcummed wayeḍ. Yeqqim-d wis tlata, ṣṣwab (principe directeur). Xemmem yer waya : wessireḍ ; ur tteemmid ara ad yili d akli, ney am win ur nettmeyyiz, ney ad d-yekk nnig i s-iḍerrun ney ayen ara s-yedrun.

3. Ayen xedmen yiḥbbiten yeččur d ṣṣwab ; ma d tawenza, tcudd yer wayen d-iḍerrun di ṣṣwab-nsen. Kullec yekka-d seg waya. Rnu yer-s, ayen d-iḍerrun merra ilaq ad d-yedru, yerna yenfee i ddunit merra i deg telliḍ ula d kečč. Dayen, i yal tama di ddunit, ahat d lxir i ilaqen iwakken ad tettwaḥrez. Maca, ayen i iḥerzen ddunit d abeddel s wayes tettwaxdem d wamek yezdi waya. Daya i k-ilaqen d lsas. Ma d leḥmala-k i yedlisen, ttu-tt, akken ur tetteḥtated s usḥissef, maca s trusi n yiman d wul yeččuren d tajmilt i Yiḥbbiten.

4. Mmekti-d s wasmi tettarraḍ ar deqqal d waḥal n tikkal i k-yettunefk lḥal syur Yiḥbbiten ad ten-txelseḍ, ur tfurṣeḍ ara tagnit. Ilaq-ak tura ad tezreḍ uyur i tettekkaḍ, seg wansi i d-tekkiḍ, yerna ur k-yettunefk ara waṭas n wakud. Ma ur tfurṣeḍ ara akken ad tawḍeḍ yer talwit, ad ak-iēddi lawan, ad tēddiḍ ula d kečč, urḡin ad d-yuḡal.

5. Yal tikkelt xemmem amek yettxemmim uḡumani, amek yettxemmim urgaz, ad txedmed ayen yellan ger yifassen-ik s yisiy, s leḥmala, d aḥerri, d aḥeqqi, rnu yur-s, eḡḡ iman-ik seg ttexmamat tiyaḍ. Ad teḡḡeḍ iman-ik seg-sent ma txedmed yal ccyeḍ am wakken d

aneggaru ara txedmed di tudert-ik, ur txeddem mebla ttexmam, ney s wayen ara k-isbeeden si sşwab, ney s tehraymit, ney s ttexmam kan i yiman-ik, ney ad tcahned ayen i k-yuran. Twalađ ! drus i ilaqen iwakken ad tidired tudert n lehna, tudert s ukukru n Yiřebbiten, imi Iřebbiten ur suturen acemma i wid i ten-yettwalin.

6. Annađ, annađ, a tarwiht ! ifut-ikem uezzu n yiman-im, mezziyet tudert n yal wa seg-ney, kemm qrib yewwed-d lajel-im, ur teuzzed iman-im imi terriđ sseed-im di terwiħin n wiyad.

7. Ayen i iderrun berra yessedhuy-ik ? Eđđ iman-ik ad tlemdeđ kra n tidet, ur teddu ara, dayen, di lhawa, eđđ-ik seg wanect-a. Yak d imehbal wid i iæyyun seg tudert si tuget n lxedma, ur sein iswi anda ara fken lmeđhud-n sen d ttexmam-n sen meřra.

8. Yuær ad twaliđ amdan d ameybun, ssebba-s imi ur ixemmem ara deg wayen iderrun deg terwiht n wayeđ. Ma d wid ur nħus ara s wayen iderrun deg terwiħin-n sen, ilaq ad muyebnen.

9. Ilaq ad yili deg wallay wayagi : seg wacu i d-tettuxleq ddunit ? seg wacu i d-tettuxelqeđ ? taxelqit(nature) n tagi amek-itt d txelqit n tayed ? uyur i tettekka ula d nettat ? ħşu dayen, ur yelli win i izemren ad k-id-yehbes ad txedmed ney ad d-tiniđ ayen i iwulmen d txelqit uyur i tettekkađ.

10. Am ufelsufay i d-yenna Theophrastus (33) mi yessemtatel tucđiwin, amek ara tent-yessemtatel umdan ara imuqlen amek iwata lħal, belli tucđiwin d-yekkan si ccehwa ugarent tid d-yekkan seg wurfan. Amdan yerfan yettban yeđđā-t sşwab s kra n usħissef d uezal n yiman-is, maca win i tewwi ccehwa, terna-t tizeđ, yettban-d am win umi d-æđbent tucđiwin-is. Am ufelsufay aħeqqani, yerna d lħeq-is imi d-yenna Atyufrast belli win tewwi ccehwa ilaq-as lllum ugar n win wwin wurfan. Akka, yiwen yettcabi amdan yettubeqden, yettuħettmen si teqreħ armi yerfa, ma d wayeđ d netta i yeđđā iman-is tewwi-t ccehwa.

11. Lefeul-ik, lehdur-ik, ttexmam-ik ad ddun akk am umdan ara yemmen si tegnit yer tayed. Lmut, ma llan Yiřebbiten, ulac deg-s tugdi, imi Iřebbiten ur yelli seg-sen lebla. Maca, ma ulac-iten ney ur d-clieen ara deg wayen i iderrun d yimdanen, amek ara yidirey di ddunit anda ulac Iřebbiten d leħkem-n sen ? maca, llan, yerna celeen-d deg wayen i iderrun d yimdanen, mnu yer-s, iwakken ur iseæu ara umdan kra n lemđerrat, fkan-as-d ayen s wayes ara tent-iqabel, ad iqabel akk kra n lemđerra ara d-yasen nnig tigi. Amek ayen ur ndur amdan, yezmer ad idur tudert-is ?

12. Kra yellan yettruḥu, mebla ttiead : ama d tafekka n umdan, ama d ayen d-tegga d asmekti. Akka i tderru ula d yihulfan, ladya wid i y-yesselqaden s tizeṭ, i y-yessagaden mi ara nxemmem yer teqreḥ, ney wid i d-yessebganen deg-ney kra n temyer. Ayagi ur yesei ara isiy, meḥqur, ifuḥ, muɛaf, ur yelli ara yer wid yesean ššwab. D acu-ten ihi wid yettawi rray-nsen d ššut-nsen yer cciea ? d acu-tt lmut ? ma nwala-tt akken iwata, nessebeed akk seg-s ayen i s-d-idewren, ad d-naf belli lmut tettekka di ddunit, ihi win yettkukrun ayen yellan di ddunit, d agrud. Maca lmut mačči kan daya, imi lmut tlaq i ddunit.

Amek i iquerreb umdan Rebbi ? Anwa amur seg-s, d wamek yers umur-agi deg-s ?

13. Ulac win meḥquren am win ittezzin, ittenden i kullec, yessenqaden, akken neqqar, « *lqae n ddunit* (34) », yettqelliben ad iẓer ayen i iderrun deg terwiḥin n wiyad, ur yezri belli ilaq-as kan ad iwali lehraca yellan deg-s yerna ad as-yefk leḥmala i išeḥḥan. Leḥmala-agi ur ilaq ad tili d taqeshant, mebla ccan, ney d tin ara k-yeḡḡen meycuceḍ seg wayen d-yekkan syur Yirebbiten d yimdanen. Ayen d-itekken syur yirebbiten yehwaḡ leqder, imi izad akk yef wiyad ; ma d wayen d-itekken syur yimdanen yehwaḡ leḥmala, imi d imawlan i nella (nemqarab) ; tehwaḡ, dayen, kra n lemyida, imi ur elimen ara s wayen n dir, am win ara y-yagin ad nefreq gar umellal d uberkan.

14. Asmi ara tidireḍ tlata n tikkal alef n yiseggasen ney tlata n tikkal eecralef n yiseggasen, mmekti-d belli yal wa seg-ney tettruḥu-as tudert ara yettidir, yettidir tudert ara s-iruheḥ. Ačal yezzifet tudert i mezziyet. Imir-a yiwen-it i medden merra, izri yiwen-it ula d netta yerna yettban-d yebeed mlih. Ur yezmir, ihi, ad ay-iruh la izri la immal, imi ur yezmir ad ay-yettwakkes ayen ur nesei ! ilaq usmekti n snat n tyawsiwin-agi : yiwet, kullec di ddunit yettemcabi yerna yettuḡal-d akken yella, iwumi-t ma tettuqquleḍ tiyewsiwin yettemcabin teyzi n miyya n yiseggasen ney n mitin ney ugar. Tis snat, win umi yezzifet tudert d win umi mezziyet, ara sen-iruheḥ d yiwen. Ala imir-a i izemren ad ay-yettwakkes, imi daya i nesea, ur yezmir ad ay-iruh wayen ur nesei.

15. Yak kullec ala rray. - Lehdur i s-nnan i ukinik Monimus (35), banen. Iban, dayen, nfee n wayen i d-nnan, ma nesteeref s wayen yelhan deg-s.

16. Tarwiḥt n umdan treggem iman-is mi ara tuḡal am yir lehlak ney d taekemt i ddunit. Win yerfan s kra d-ideḡrun, ihi la igemmu berra i ddunit deg i llantn yal amdan. Tarwiḥt,

dayen, la treggem deg yiman-is mi ara tħulfu s lkerh yef umdan, ney tbedd-d sdat-s iwakken ad k-iđur am win yeččuren d urfan. Tis tlata, d rregma, mi ara tt-rnun tizeđt d lqerħ. Tis rrebea, mi ara teffer, texdem ney ur d-tenni ara tidet. Tis xemsa, mi ara tili wer iswi, txeddem kan lecyal-is, ur s-d-banen amek ara teddun, maca lecyal-nney ilaq ad ilin banen amek ara teddun, yerna ad d-tban tagara-nsen. Tagara n yimdanen n ššwab, d asmeħses i ššwab d wayen d-yekkan syur leħkem yuklalen annuz.

17. Tudert n umdan tettēddi am wađu ; amek yettwaxdem dayen yettbeddil ; iħulfan-is, ur banen ara ; amek tebna tfekka-s, teshel i uhtuti ; tarwiħt-is, d tinifift ; ayen yuran di tenyirt, yuæer i tifiñ ; ccan-is, ala rray. Ayen yellan deg tfekka-s d aman ileħħun ; ayen yellan di tarwiħt-is, tirga d wabbu. Tudert-is d amenny, d tirzin yer tmurt ur yessin ; ayen d-yegran seg ccan-is, ad yettwattu. D acu i izemren ad ay-yawi deg ubrid ? ala tafelsafit. Tafelsafit daya : ad nħader iman-nney amek ara neqqim di ššwab, mebla lemđerra, d wamek ara d-nekk nnig n tizeđt d lqerħ ; ur nxeddem ara lecyal ur nban ara, ney s lekdeb ney s teħraymit ; ur d-ncellee deg wayen xeddmen ney ur xeddmen ara yimdanen. Rnu yer-s, ad neqbel ayen ħ-iđerrun d wayen ħ-ittunefken, am wakken yekka-d seg wansi d-nekka. Tin yer-s, timerġiwt n lmut mebla akukru, ad nwali deg-s am wakken d amfaraq n yiħricen s wayes nettwaxdem.

Deg Carnuntum (36).

III

1. Tudert tettenyuyud cwiṭ cwiṭ, arma ur d-igerri kra deg-s, maca mačči ala i waya umi ara terreḍ leḥsab. Err, dayen, di leḥsab-ik aya : ma yella yesea umdan tudert yezzifen, wissen ma ad teqqim akken leḥraca-s, yerna ma ad t-tqam iwakken ad yefhem timsal ney ad yeseu ṣṣwab s wayes ara yissin lecyal yeenan Iṛebbiten d wid yeenan imdanen. Ma yella yuṭal umdan-agi d agrud, ur iḥebbes la anfas, la učči, la asugen, ney ad yexdem ayen akk icuban aya ; maca tazmert ara k-yeğğen ad tkesbeḍ iman-ik, ad twaliḍ akken iwata ayen k-ilaqen ad txedmeḍ, ad tesneqdeḍ ayen d-ibanen, ad twaliḍ ma mačči d lawan ad temmteḍ, yerna ad tqableḍ timsal merra i icuban tigi s ṣṣwab ilaqen, tazmert-agi ihi, d tagi i yettruḥun d tamezwarut. Ilaq, ihi, uyiwel, mačči kan imi d-teqreb lmut, maca, dayen, imi ḡ-ttruḥun, uqbel ad nemmet, lefhama n temsal d ddhen.

2. Ilaq dayen ad teasseḍ ayagi : ayen d-iḍerṛun nnig n wayen i ilaqen ad d-yedru yesea kra n sser d wayen ara k-ieeğben deg-s. Ayrum, d amedya, mi ara yettewwa yettferkekki di kra n tamiwin, aferkekki-agi d-iḍerṛun nnig lebyi n uxebbaz, yecbeḥ yerna yettcehhi. Akka ula d tibexsisin mi ara wwent, ttfunčurent ; dayen azemmur i d-iyellin seg yisekla, aeeqqa-nni ara iteddun ad yerku, yettmecœueul. Ney tiyedrin yezzin yer wakal, taglimt n twenza n yizem, ney akuffet-nni d-itteffyen seg yimi n yilfan, d waṭas nniḍen, ma neddem-itent-id weḥd-sent, ur cbiḥent ara, maca imi ttekkant yer wayen d-tebna ddunit, ttekkant di ccbaha-s, yerna ttsehḥirent. Dayen, amdan i iḥulfan, i iḥran s wayen i iḍerṛun di ddunit merra, ur d-yettaf ara ayen ur nesēi kra n sser, xas deg wayen i d-iḍerṛun mebla tteamud. Amdan-agi mi ara iwali ixenfyac yeldin n lewḥuc, ney amek i sent-fkan azal yisebbayen d yireqqamen (sculpteurs), ad iḥus s yiwen n lferḥ. Ula di temyart ney deg umyar ad iwali, s wallen n ufelsufay, kra n lehrara d ccbaha n yimir-n ; ula yer yigerdan, sserr i tesa leḥmala. Lfuruḥ am wigi nettemliliten-id yal ass, maca ur ttwaqeblen ara akk yer yimdanen merra, ala win i iœucen agama d wayen d-itekken seg-s.

3. Hippocrates, yesseḥlan ačhal n lehlakat, yehlek ula d netta, yemmut. Ikaldiyeen i d-ibeccren s lmut n wačhal d argaz, ula d nutni yewweḍ-d wass-nsen. Alexander, Pompeius,

Caius Caesar, mi hudden aḥal n taddart, sefsin tiddukkelt n waḥal d amnay d yimsebbel, mmuten ula d nutni. Heraclitus, mi inuda s telqay amek tettenfufud ddunit, daxel teččur d aman ma s ufella tettujeyyer s zzbēl, ula d netta eeddan yidarren-is (37). Awekkiw yewwi Demukritus, ssef wayeḍ n uwekkiw yewwi Socrates (38). Acu ara d-nini ? trekbeḍ taflukt, telhiḍ di lebḥer, tesqeedeḍ-tt ; ṣubb-d seg-s ! ma iwakken ad tkecmeḍ ddunit tayed, ula din llan Yiṛebbiten ; maca ma iwakken ad tuyaled wer ihulfan, ad yekfu seg-k lehzen d tizeḍt, ur tettiliḍ d akli n tfekka-k ur nesei azal am wakken i t-yesea ayen akken i k-yeḡḡan ad tuyaled d akli : yiwet d lehraca d trebbanit, tayed d akal d idammen yemlalen d uyḍir.

4. Ur sruḥu ara ayen k-iqqimen i tudert di ttexmam yef wayen xeddmēn wiyad, ala ma tesseiḍ deg wallaq-ik kra n tekti ara inefeen medden, acku tyulleḍ iman-ik mi testehzayed di ccyl wayed, kečč tettxemmimed acu ixeddem wa ney wa, ney d acu-t yiswi-s, acu d-iqqar, acu yettxemmim, acu yettxettiḍ, d wayen i icuban aya, yettaḡḡa-k tettempluluyed, rnu tessebeadeḍ iman-ik yef wayen k-yemmal ṣṣwab-ik. Xḍu axemmem deg wayen ur nban, ur nessuffuy, ney ugar n waya, ayen ur nesei lmeena d wayen ara k-idurḥen. Ay tannumi di tektiwin ara k-yeḡḡen ma steqsan-k-id : « acu tettxemmimed tura ? » ad tizmireḍ s tidet ad d-terreḍ : « yer waya d waya. » akka, ad nwali ayen akk d-ittekken seg-k yeshel, ḥnin, yuklalen lemquadra n umdan ufhim, yexḍan i tizeḍt, d ccekk d wayen ara k-yeḡḡen ad tsethiḍ seg-s. amdan ur nettcuḥḥu deg yiman-is akken ad yili gar yimezwura, d acrik n Yiṛebbiten, yettef deg win i t-izedyen, laman-agi yetthareb yef umdan si yemmu n tizeḍt, yettarra-t ur yetthussu s teqrēḥ, yessnen lmizan, ur yetthaz ddyel ; yettarra d bab n tirrugza amdan ieuḥden ur yettezzi ad yettwaru s tizeḍt ; yessekcem-it s telqay di lḥeq, yesmagar-as ayen s-yuran s wudem yelhan. Urḡin ad inadi acu d-yenna wa, ney d acu yettxemmim, ney d acu i ixeddem, ala ma dayen i inefeen medden. Ixeddem ala ayen t-ienan, yettxemmim belli tiyawsiwin t-yeenan cuddent yer tid yeeḥan Ddunit ; ixeddem s yisiy timezwura, yettuqennee s lehhu n tid d-yernan, imi lbext n yal wa deg-ney yettekka deg umsawi n ddunit yerna yewwi-d amsawi-agi. Yecfa belli imdanen n ṣṣwab merṛa d iqriben, u lehmalala n yimdanen dayen yellan deg-s, ur yettarra di lehṣab-is ayen d-qqaren medden, maca i wayen d-qqaren wid yettidiren akken tella ddunit. Ma d wid yettidiren akken nniḍen, ismektay-d yal tikelt amek i gan, ama deg yixxamen-nseḥn ama berṛa, deg wass ney deg yid, ney imdanen xtaṛen ad ilin d iqriben-nseḥn. Ur yefki azal i yimdanen-agi, ma qeblen ney ala, imi ur ssinen ad sqeneen ula d iman-nseḥn.

5. Xeddem leçyal s lxater yelhan, ur heçqer ayen i inefeen medden, ney ad k-yexdu ttexmam, ney ad trewwleđ yef uxeddim. Ur ttağğa kra n unadi ad k-iyumm ttexmam-ik. Ur hedder atas, ney ad teskecmed iman-ik deg wařas n leçyal. Akka, Ařebbit yellan deg-k yetřharab yef urgaz, yuklalen annuz, d ařerman, d Ařumani, d aqerřu yettaken i yiman-is ayen ara yexdem, d ařerri yettrağun ad d-taweđ lmut mebla awal ney anagi. Akka i d-tettas lehna, ur yettiřwiğ lemewna n medden ney ad yiřwiğ lehna ad as-d-awin medden. Ili-k tbeddeđ, mačči d win i sbedden.

6. Ma tufiđ di tudert n umdan ayen yugaren lřeq, tidet, leqniea, řřzana, tirrorza, s wawal kan, ttexmam ara k-iqeneen yal tikelt mi ara k-yawi di řřwab, i iqeblen s wayen yuran. Ihi nniy-d, lukan ad tafeđ ayen yugaren ya, ař yer tama-s seg wul yerna stumen yis-s. maca, ma ur k-d-iban wayen yugaren leřraca yuyen deg-k, i iřekkmn deg lexwařer-ik, d wayen d-yetřruřun deg wallay-ik, i d-ijebdden iman-is, akken yenna Socrates (39), seg yiřulfan, yunzen i Yiřebbiten, yetřfen deg yemdanen ; ma twalađ ayen nniđen mebla lmeena, ur s-ttağğa tamekkant dixel-ik, imi ma teğgiđ-t ad k-yesseyfel, ur tettezziđ ad tefkeđ azal i wayen yellan d ayla-k yelha. Lehhu-agi yellan d řřwab, i iwufqen tudert gar medden, ur k-yettunefk ara ad terređ ayen nniđen mgal-is, am ucekker n medden, leřkem, sseaya, neq ad ak-tawi tizeđt di lhawa-s. leřwayeg-agi, xas ad ak-id-banent laqent-ak kra n wakud, ad uyalent ad k-rnunt, ad k-syeflent. Nniy-d ihi, fren ayen twalađ yufrar-d rnu ttef deg-s.- Maca ayen d-yufraren, d ayen ara tehwağeđ. - ayagi ara tehwağeđ, ma icudd yur-k am umdan yesean řřwab, xas seřbiber fell-as ; maca, ma yer lweřc yellan deg-k i icudd, xas ini-t-id, rnu ttef deg wawal-ik ; řader xdem cçyel-agi s letkal.

7. Urgan ad řesbeđ iman-ik tehwağeđ ayen ara k-isyeflen, ara k-isuffyen seg ubrid, ara k-yekksen leřya, ad řusseđ s ddyel yef ulbeeđ, ad tcukkeđ, ad texziđ, ad tefređ, ad tebyuđ ayen yehwağen tawařra. Amdan i ifernen řřwab-is, leřraca-s d wannuz i ilaqen i leřraca-a, ur yesmeweraq, ur yettinzi, ur yuřwağ la iyimi weřd-s la ad as-d-zzin medden. Tilelli yugaren tiyađ : ad yidir mebla anadi ney tarewla yef kra n tyawsa yellan. Ur yerri aybel deg wachal n lweqt ara teqqim terwiřt-is tettel dixel n tfekka-s (yedder). Ma ilaq ad iruh si tura, ad iruř s

lehna, am wakken d kra si lecyal-is ara yexdem s lherma d lmizan. Yerra yiwen n wugur i tudert-is meṛṛa, amek ara yeḡḡ ttexmam-is zeddig.

8. Deg uqerṛu n umdan yettṛfen iman-is, yessizedgen iman-is, ur tettafed ayen yerkan, ney yeččuren d arṣeḍ. ur iwelhem s wayen yuran di tudert-is ur nekfi, am win yetturaren tamezgunt mi ara iruḥ mebla ma yekfa urar-is deg tceqquft. Ur t-tettwalid d akli, yettwaḥuza, ur tt-yettṛif atas si ccedda ney ad yebru maḍi i tṛbel deg waman, ur tettwalid deg-s ayen ara yettuḥasaben ney ayen yefren.

9. Anez-as i tezmert i k-yeḡḡan ad teseuḍ rray. Kullec yettwacudd yur-s, iwakken urḡin ad yili deg-k rray ur neddi d ddunit d ṣṣwab. S yis-s i nezmer ad nefren s leeql, assayen yelhan akked medden d tiyin n wawal i wayen d-suturen Yirebbiten.

10. Xḍu-k ihi meṛṛa i wayen nniḍen, tṛef ala deg wayagi. Maca mmekti-d yal wa deg-ney yettidir kan imir-a, ur nettdummu ; ayen d-yegran ieedda ney ur iban ara. Mezziyet tudert-neeḡ ; mezziyet tmekkant n wakal ideḡ nettidir ; mezziy ula d ccan d-igerrin mbeed lmut ; tettef kan deg umyedfer n yemdanen-agi ara yemmten s leeḍil, mebla ma ssnen iman-nsen, ney zran win yemmuten aḥal uqbel-nsen.

11. Seg wacu d-udrey yakan, ad d-rnuḡ yiwet : sefhem-d dayem taḡawsa yeddawaren deg wallaḡ-ik, akken ad tt-twalid akken iwata, s tidet, d taeryant, s lekmal-is, si yal tama, ad tezreḍ isem-is, ismawen n yiferdisen-is si-s i yettwaxdem d wid deg wanda ara iruḥ. Yettali yiman (âme) s tezmert i ḡ-yettaḡḡan ad nessemgired s tiherci d tidet, yal taḡawsa i d-nemmuger di tudert, ad tt-neḥseb akken ara ḡ-teṣṣaweḍ ad nizmir ad d-nini iwumi telha, d acu-t azal-is yeḡ kullec d wazali-is yeḡ umdan, amezday n taddart yetæeddan, iwumi tudrin meṛṛa tiyaḍ amzun d axxam-is. Ad teḥṣuḍ dayen d acu-tt tyawsa-a, iferdisen s wayes tettwaxdem, aḥal n wakud ara tettef tyawsa-a i yi-d-ittbanen deg wallaḡ-iw, acu yi-ixuṣṣen fell-as, d lehna ahat, ney d tabyest, nniya, rṛzana, tuṛṛfa n yiman, atg. Ha-t-an yeḡ wacu i ilaq ad tizmireḍ ad d-tinid di yal tizi : « aya yekka-d syur Rebbi. – icudd yer wamek mcubbaken lecyal d unejmue-nsen, yer temlilit s-yekkan seg-sen, dayen akka mebla ssebba. - ayagi yekka-d seg ueggal, umezday n taddart, seg umeddakkel ur nessin ayen s-ilaqen. »

maca nekk, zriy, yef waya i s-lehhuy akken d-tenna tejmaet, s lħanna d lħeq. Ttwaliy dayen tiyawsiwin uli ur nefki azal, ula d nutenti ad asent-fkey azal-nsent.

12. Ma txedmed ccyel i yellan sdat-k d ššwab, leħrara d lħanna, mebla ma txelded-as ayen ur nesei azal ; ma tħudred ad teqqim akken lehraca-k ; ma ternid da ur ttrağuy kra, ur testehzayed di kra ; ma iεumm-ak ccyel-agi, ad t-txedmed akken d-yella, rnu ad theddred ala tidet, ad tidired di lehna. Ur yelli win i izemren ad k-id-yehbes.

13. Imejjayen urğin ten-yexdi ayen tteħwiğin i udawi ma yella-d : akken ula d kečč, seu ayen k-ilaqen akken ad teħsud tiyawsiwin yeenan Iřebbiten d tid yeenan imadanen, ad txedmed ula dayen ur nesei azal meqqren, ad tilid tessned amek myedfarent tyawsiwin-agi. ur tettissined ad txedmed ayen yeenan ammdan, arma tcudded-t yer wayen yeenan Iřebbiten.

14. Ur yeffel ara, ur k-yettunefk ara lħal ad d-tėiwded leqraya n wayen n cfawat-ik (40), ney ayen xedmen Yirumaniyen d Yigrikiyen, ney tağuri n yedlisen i teğğid i temyer-ik. Vşeb ihi yer yiswi ; xdu-k i usirem ur nessawađ, ħareb yef yiman-ik ma mazal tħemmed iman-ik.

15. Ur nezri ara ačal n yinumak i sean wawalen-agi : aker, zree, ay, steefu, awali n wacu i ilaqen ad yettwaxdem ; ayagi ur yelli s wallen ara t-nwali, maca s tmuylı tayed.

16. Tafekka, tarwiht, lehraca. Tafekka tesea ihulfan ; tarwiht yetteffey-itt leeqel ; ma d tiħerci tesea lsisan. Iwehhem ula d umejhul deg wayen yettwali, yetteffey leeqel ula d lewhuc, Phalaris d Neron. Ma d win yesean leeqel t-yessawađen ad yexdem ayen yettwali ilaq, yezmer ad yili ur yettamen s Yıřebbiten, d amjah, yetteffer lecyal-is. Ma ayagi akk icrek imdanen d-udrey, ayen d-yegran i urgaz leali d lehmalala d uqabel n tedianin s-d-ıderun d wayen s-yuran s leqniea, ur yessexrab ney ad yeqmed s tuget n teswirat lehraca yellan deg-s, maca ad tt-yegğ di lehna, tunez-as i Rėbbi, ad ihedder ala tidet, ad ixeddem ala di lħeq. Xas ma medden merřa ur ttammen ara belli yettidir tudert-is s nneyya, leħya d lħanna, ur izeeef yef hed, ur iteffey i ubrid ara yeglun yis-s ar tagara, tagara ara yawed d azedgan, di lehna, d aħrur, d tiyin n tannumi s leeqel n wayen i s-yuran.

IV

1. Ayen γ-iħekkmēn s daxeł-nneγ, mi ara yeddu akken ddan leçyal, yettwali inēdruyen s tmuylī t-yettağğān ad ibeddel tbiēa-s γur-sen mebla leētab. Ur iħemmel taγawsa ugar n tayeđ, maca mi ara yefren, yettruħu γer wayen i iwala yufrar ; rnu γer-s, ma yemmuger-d ugur, izmer-as, am times mi ara tizmir i wayen s-nēggir, wamma lamba tettuxneq. Maca ajajih n tmes yečča akk ayen s-nrennu, yerra-t d ayla-s, yerna yettzidi s wayen s-nēgiir.

2. Ur xeddem kra n ccyeł mebla ma txemmemeđ-as, neγ akken i iwulem ad yettwaxdem.

3. Nettqelib tarewla γer lexlawi, γer tama n lebħer, γer yidurar. Tħemmed ula d kečč imekwan-agi anda tettiliđ weħd-k. Maca ayagi d yir rray, imi tzemređ melmi k-yehwa ad treweđ s daxeł-ik. Ulac anda yettaf umdan amekkan deg tella lehna d talwit am yiman-is, ladya ma yesea daxeł-is ayagi ara t-yessawđen γer talwit, s talwit udrey-d amsawi di kullec. Reggel ihi mebla acuħħu, iwakken ad d-tuγaleđ d wayeđ. Maca deg uncad-agi deg i d-tufiđ iman-ik, ilaq-ak dayen ad k-yeğğ ad tuγaleđ γer leçyal-ik mebla terzeg. Ih, d acu k-issawđen ad tħusseđ s terzeg ? Ddyeł n yImdanen ? Hşu belli imdanen n şşwab lulen-d ad meawanan n way-gar-asen, ma yewwi yiwen i wayeđ yettekka γer lħeq, imdanen tteffyen i ubrid nnig lebyi-nsen, wid akk yemzæafen, yemcukken, yemsekrahen, yemđurřen, ha-ten-an zzen, uγalen d iyiyden ! ihi, xas serked iman-ik.

Ney izmer rżaged seg wayen meřra k-d-ttalaben medden ? Smektay-d s ufran-a : d leħkem n Yirebbiten neγ d ibelkimen, dayen d acu n tbut ad ay-yeğğēn ad d-nini Ddunit am taddart.

Yerna-k wayen yeenan tafekka-k ? Err di leħsab-ik belli ttexmam mi d-yuγal γer leeqel-is u ifaq s lğehd-is, ur yettemplili ara d uqlileħ yettilin deg tnefsit ; ar tagara mmekti-d ayen tesliđ yef teqreħ d tizedt.

Ahat d temyer ara d-isteqsın fell-ak ? Wali belli yal taγawsa tettwattu, akud yesseblæ kullec, ur yesei azal zzhir-agi, wali dayen abeddel d uħdiqer n wid yettbanen tteuzzun-k, ddiq deg wanda tessekcam cciea-a. Akal meřra d ulac, u ladya takemmict yettwazedyen ! Seg waya, açal u d anwa-ten yimdanen ara k-icekkren !

I d-yegran ihi ala ad d-temmektid aezal-nni deg ciṭ n tmekkant deg yiman-ik. Maca, uqbel kullec, ur tṭeybbin ara, eḡḡ iman-ik ; ili-k d ilelli, muqqel lecṭal s tiruggza, d aṭerman u d win ara yemnten. Ʋer wawalen akk uyur ara temmalleḡ, rnu sin-agi : amezwaru, tiṭawsiwin ur ttawḡent ara Ʋer terwiḡt, tṭyimant beṛra, ma d ccwal teslalayeḡ-t-id kan deg wallay-is. Wayeḡ, tiṭawsiwin-agi meṛra ara tettwaliḡ ad beddlent u ad kfunṭ. D waḡal n ṭyawsiwin i twalaḡ s wallen-ik beddlent ! Ur iteffey ara seg wallay-ik wayagi. « Ddunit tettbeddil ; tudert tettwabeddal (41). »

4. Ma tejmee-aney leḡraca, allay i ṭ-yeḡḡan ad nili di ṣṣwab, yejmee-aney ula d netta. Ma akka ihi, allay i iḡekmen deg wayen ara nexdem ney ur nxeddem, ad aṭ-yejmee. Ma akka ihi, nettekka Ʋer yiwet n tejmeeṭ. Ma akka ihi, ddunit meṛra d yiwet n taddart ? anta tajmeeṭ Ʋef ara d-nini ttekkkan Ʋur-s medden meṛra ? Seg usawen, seg taddart-agi i ṭ-ijemeen akk, i d-truḡ leḡraca s timmad-is, ṣṣwab d ccree ; ney seg wansa ara kken ? Akka i d-yettwakkes seg wakal wayen akken yellan deg-i d akal, ayen yellan yellexs seg wanda nniḡen dayen, ula dayen d-yettwakksen i ubeḡri seg wanda nniḡen, akken ula d adeg deg i llant lḡamu d tmes i d-yekkan si teewint tayeḡ - imi ulac i d-yusan kan akka seg wulac, akken daḡen ulac d acu yettuyalen Ʋer wulac -, akka ula d leḡraca, yella seg wansi d-tekka.

5. Lmut tcuba talalit, imi dayen ur nfehhem : tessefraq tmezwarut ayen tessemalay tis snat. Mačči daya ara ṭ-icemten, imi lmut tedda-d d umdan , d wamek yettwabna.

6. Ilaq tiṭawsiwin am tigi ad d-ḡrunt akka i yimdanen am wigi. Win ur neqbil ad ḡrunt akka am win yugin i tbexsist ad teseu tament-is. Cfu kan i waya : qrib ad d-tas lmut-nwen ; mi ieedda wakud, iqih, ula d ismawen-nwen ur d-gerrin.

7. Xḡu-k si ccekk, akken ad texḡuḡ iman-ik seg : « ḡurren-iyi ». Xḡu : « ḡurren-iyi ». Lemḡerra truḡ.

8. Ayen ur nessicmit amdan, ur yessicmit ara ula d tudert-is, ney ad t-iḡur la daxel-is la berra.

9. Ayen yellan d nnfee, ilaq ad yessebgen i wacu yenfee.

10. Cfu Ʋef wayen d-iḡerrun belli iḡerru-d di leḡsan. Ad teeḡleḡ aya ma temmuqqleḡ s telqay. Ur d-nniy ara kan : ḡerrun lecṭal akken mseḡfaren, maca dayen akken yella d lḡeq, am

wakken yella win yettmuddun i yal amdan ayen yestaheq. Kimmel di tmuyli-k akken tebdid, ma d ccyel-ik xdem-it s ttexmam belli d amdan yelhan i tellid. Ayagi, sexdam-it akk di lecyal-ik.

11. Ur ttwali ara tiyawsiwin akken i tent-yettwali win k-ijerhen ney akken yebya ad tent-twalid. Maca, wali-tent akken llant.

12. Ilaq-ak dima ad tehsud s snat n tyawsiwin-agi ; yiwet, xeddem kan, di nnfee n medden, ayen k-id-yemmal sswab-ik. Tayed, beddel di ssira-k ma yella-d win d-iqesden deg-k ad k-iseqed ney ad k-ibeddel. Maca ur d-yettili ara ubeddel-agi mebla ssebba, am lheq, ney ad infee medden merra, am tigi i ilaq ad ilint ssebbat n ubeddel-agi, ur tent-ttwali ara deg wayen k-d-ittbanen hlaw ney mucae.

13. Teseid sswab ? \neg seiqt. – acuyer ur t-tessexdamed ara ihi ? Ma ccyel-is, ixeddem-it, acu tebyid ugar n waya ?

14. Teddređ u kečč tettekkađ di Ddunit. Ad tyabed deg wacu akken d-tettwaxedmed, ney ahat, mi tbedded ad tuyaled yer sswab seg i d-nekka.

15. Ačhal d aeeqqa n lğawi i yettudeqqren yef yiwen n ueric ; yiwen yeqli s leejlan, wayed iettel, maca ayagi ur yesei azal.

16. Ddaw n eecra n wussan ad d-tbaned d Ařebbit yer wid k-ittwalin d lwehc ney d iddeu, awi-d kan ad tuyaled yer sswab d lmeequl.

17. Ur xeddem ara lecyal-ik am win ur nettmattat ara. Ayen i ilaqen ad d-yedru, yettezzi-ak. Ihi, imi k-mazal teddređ u mazal-ak tazmert, uyal d amdan leali.

18. Ala rrebeđ ara yilin yer win ur nettmuqqul ayen d-yenna, i yexdem ney iixemmem lğaris ; maca ayen i ixeddem netta, akken ad yili ccyel-is yedda d lheq, yeřfa u yelha. Ur ttmuqqul ara mađi yer terwiđin yerkan ; maca ruđ qbala yer yiswi, ur ttađđa kra seg-s deg ubrid.

19. Win iwumi tettaeđab cciea ara s-id-yegrin, ur iwala belli wid ara yecfun fell-as, ula d nutni ad mmten, syin, win arad-yernun fell-as, ad yemmet dayen, arma tensa cciea, am win yeseedayen asafu wa yer wa, arma yexsi dayen. Xas txemmemeđ belli wid ara yecfun fell-ak ur tmettaten, cfawat-ik ur tmettatent ara dayen. Acu ara d-trebhed deg waya ? ur d-nniy ara ulac kan acu ara d-yerbeđ win yemmuten ; maca, ula d win yeddren, i wacu-as acekker ? ala kan ma yerra-t di lehsab-is. Maca mi ara tettarađ di lehsab-ik aya, aql-ak testehzayed seg wayen k-d-tefka ddunit, imi tebrid-as i sswab.

20. Ayen i icebhen, ay akken tella cebaḥa-s, yecbeḥ s yiman-is, ikeffu i yiman-is, ur yesei acekker deg-s. ayen nettcekkir, ur yettzad di ccmata wala di cebaḥa. Nniy-d aya ula yef tyawsiwin i neḥseb cebhit, tid yellan ney tid yettwaxedmen. Wis ma yehwaḡ wayen i icebhen ayen nniden ? Ala lḥeq, tidet, lḥanna d leḥya. Si tyawsiwin-agi, anta i icebhen axater necker-itt, ney i yettwakellxen axater nerra llumfell-as ? Ad as-iruh wazal i twizet ma yella ur tettucekker ara ? ney, urey, uzer, ajenwi, tajeḡḡigt, aseklū ?

21. Ma d tidet ttidirent tarwiḥin, amek i sent-yezmer weḥd-s ubeḥri si zik n zik ? D wamek yezmer wakal i tfekkiwin meḗra n wid yemmuten si zik n zik dayen ? Am wakken ttbeddilent u fettint tfekkiwin di lqaea mi d-sæddant cwit n wakud, ad ḡḡent adeg i lḡettat tiyaḍ, ara beddilent terwiḥin yeddant deg ubeḥri, mi qqiment cwit n lweqt deg-s, syina ad frurint, ad neddhent, ad uyalent seg wandi d-yekka kullec, s wakka, ḡḡant amekkan i terwiḥin yettqelliben tanezduyt. Ha-t-a wamek nezmer ad nerr yef wayen yeenan tudert n terwiḥin. Ur ilaq ara ad nettu iyersiwen ntett yal ass d wid setten iyersiwen wiyad. Imi aḥal yemmeččen, ruḥen deg tfekkiwin n wid ten-yeččan ? maca, amekkan-nsen yella, imi ttuyalen d idammen, d abeḥri ney d times.

Amek i nezmer, deg waya, ad d-njab tidet ? S usemgired s wacu nett waxdem d wamek nga (42).

22. Ur teddu ara di lhawa ; maca, di lecyal-ik, xtir leḥsan ; u di tmuyliwin-ik, eḡḡ iman-ik ad tfehmed.

23. Ayen i kem-isuæden a Ddunit, isuæed-iyi ula d nekk ! Ur yelli wayen d-ieejlen ney i iæettlen fell-i deg wayen m-d-ittbanen di lweqt-is. Yur-i, ayen d-ttakken lewqat-im d lyella. Kullec yekka-d seg-m, kullec yettidir deg-m, kullec ad n-yuyal yur-m. Yiwen yeqqar-d : « *A taddart tameezuzt n Cecropia* (43) ! » I kemm, ur d-teqqareḍ ara : « *A taddart tameezuzt n Zeus* ! »

24. – « Kker kan i kra n lecyal, id-nnan, ma tebyid ad tidireḍ di lehna (44). » Ahat yif-it ma nenna-d : « Xdem ayen i ilaqen, ayen i k-id-yefreḍ ššwab d wamek i k-t-id-yefreḍ » ? Akka ara d-tawid lehna, s lefeul-ik yelhan d tawaneakra i kra kan n lecyal. Tuget n lefeul-nney d lecyal-nney ur laqen ara, ihi ma nekkes-iten, nettkel ugar n zzhu d lehna. Ad d-naf belli yegra-d kan usmekti s waya : « ahat ayagi d yiwet si tyawisiwin-nni ur nlaq ara ? » Yerna mačči kan ala lefeul ur nlaq, ara temḥuḍ si tudert-ik, ula d tikta. S wakka, lefeul i izemren ad d-tebeæn, ur d-ttilin ara.

25. Ered ad twaliđ ma terbeđ fell-ak tudert n umdan leali, yufan iman-is deg wacu s-yettunefken ad t-yexdem gar yemdanen, yeddán d lħeq di tilli-s, yesean tħbiea yelhan.
26. Twalađ aya ? Wali ula d aya dayen. Ur shissif ara. Ili-k d amsari. Wagi ixeddem di leħram ? Ala iman-is i idurr. Yellan d acu yedran yid-k ? Yelha, ayen k-iderrun merħa, yura-ak si tazwara, ieeda yakan deg uzeħħa. Tudert mezziyet. Stenfes seg wayen d-illan tura, maca akken i ilaq d wakken yella. Issin amek i k-ilaq ad tesgunfud.
27. D ddunit i iqeeden ney d tin yerwin. Yezmer dya ad tili deg-k teqeed, ma terwi Ddunit merħa ; yerna ayagi, mi ara yili yemlal, yeddukkel u yeqeed kullec ?
28. Yir tħbiea, tħbiea n tmettut, d aweħci, d aweħran, d agrud, d amaggad, d amednus, d imseđsi, d bu-uæebbuđ, d aferun.
29. Ma yella ttunehsabey d ayrib i ddunit ma ur zriy ara d acu yellan deg-s, ihi, d ayrib dayen ma ur zriy ara d acu i iderrun deg-s. Win i iregglen yef sħwab n taddart, d lmenfi ; win i iyellqen tiħ-is i leħraca, d aderyal ; ma d win yetteklen kan yef wiyad, ur yettwali deg-s ayen t-inefsen, winna d amattar. Win yettezzin aerur i sħwab, ur neqbil ayen s-yedran, d aħħan i ddunit ; imi, seg wansi d-yekka, id-yekka ula d wayen s-iderrun. Am win iwumi yettwakkes ufus ney uđar, win d-ikksen iman-is seg terwiħin n yemdanen n sħwab, imi tarwiħt d yiwet.
30. Yettidir wagi tudert n ufelsufay, mebla abernus ; wagi nniđen, mebla adlis, ma d wagi dayen, qrib d aeryan. « Ur seiħ ara ayrum, i d-yeqqar, meena ttekley yef sħwab yellan deg-i. » Mačci am nekk yesean tamussni, meena ur tkiley ara fell-as.
31. Ĥemmel u qbel taxeddimt-nni i tlemdeđ. Tudert-ik, kemmel-itt s lettkal deg Yiħebbiten deg wayen k-ienan, ur ttili la d areħħab la d akli i wiyad.
32. Muqqel di tallit n Vespasianus, ad twalid aya : zewġen yemdanen, tħrebbin igerdan, ttadnen, tmettaten, xeddmn legrari, xeddmn timeyriwin, xeddmn ttjara, xeddmn akal, ttcekkiren, ssemyaren iman-nsen, ttcikkin, ttxetħiten, ssaramen lmut n wiyad, yettceetkin yef yimir-a, tħhemmilen, ttacaren icekkaren, ttqelliben leħkem, leħkem ameqqran. I syina akin ! anay tenger tmetti-agi !

Eddi tura yer tallit n Trajanus. Lecyal si-s i d-lehhun am wid ieedan, tenger ula d timetti-a. Sæddi deg yiwen uyerbal tilla tiyad n tmura merħa, wali aħħal d amdan seg i fkan

akk lǧehd-nsen, ylin yef tikelt u ddan d waḍu. Maca, ilaq ad d-temmektid s waḍas wid tessneḍ u ttnayen yef wulac, ur xeddmn ayen i sen-ilaqen kan ney ad setqenēen yis-s.

Meēna dagi, ilaq ad d-nemmekti s wazal d temyer n yal lfeel. Imi akka, ur k-ttruzun ara yifadden ma ur tefkiḍ ara nnig n wayen i ilaqen n lweqt i lecyal timecṭaḥ.

33. Awalen yettwaxdamen s tuget zik, uyalen tura s amawal. Akken nniḍen, ula d ismawen n yemdanen yettwassnen mliḥ zik, gran-d ala d awalen : Camillus, Caeson, Volesus, Leonatus (45) ; syina, Scipio d Cato ; rnu, Augustus ; tagara, Hadrianus d Antoninus. Ayagi akk igerri-d amzun d tamacahut, arma yettwattu dayen. Nniy-d aya yef yemdanen i d-yufraren, wamma wiyad mi tēdda tallit-nsen, dayen ttwattun (46). D acu-tent dya cfawat i lebda ? D ilem. Deg wacu i ilaq ad d-nelhu ? Deg waya kan : ttexmam yeddān d lḥeq, lefeul seg ara sfaydin medden merṛa, lehḍur ur nesseyfal ara, ilaq ad nqabel ayen y-iḍerrun amzun nerǧa-t ad d-yeḍru.

34. Eǧǧ iman-ik s lebyi-k i Clotho, eǧǧ-itt ad tellem deg-k akken tebya.

35. Kullec ifennu, ama d cfawat, ama dayen umi necfa.

36. Ur ḥebbes s ttexmam belli ayen d-ittlalen yekka-d seg ubeddel n kra, ay tannumi s ttexmam belli Ddunit merṛa ur yelli d acu tḥemmel ugar n ubeddel n kra akken ad t-terr d lḥaǧa nniḍen i t-icuban. Kra yellan di ddunit d zerriēa n wayen ara d-yeffyen seg-s, maca kečč tfehmeḍ s zerriēa ala tin netṭeggir yer wakal, ayagi d lqella n tmussni.

37. Ad d-taweḍ lmut-ik, kečč ur tessawdeḍ yer rṛzana d ḍrafa, ney tfaqed belli lehwayeǧ n berra tṭurunt, ney ad tesēuḍ lefhama d lḥanna yer yemdanen, ney ad tayeḍ tannumi deg usexdem n ṣṣwab ala deg lḥeq.

38. Senqed di ṣṣwab-nsen ; senqed imdanen n ṣṣwab, ayen seg i tṭerrifen d wayen ttqelliben.

39. Ur yelli lqerḥ-ik deg wiyad ney deg ubeddel d uxṣar n teglimt-ik. Anda-t ihi ? anda akken d-ihedder lqerḥ deg-k. eǧǧ-it ur d-ihedder, kullec ad yili bxir ! xas ma lǧar i k-iqerben tettwagzem tfekka-s d ticriḥin, terya, tečcur d arsed, temmečč, maca bab-is yejmeē leeql-is, ur yeǧǧi ad d-tehḍer deg-s teqreḥ, lmeēna-s ur iwala deg-s la ayen yelhan la ayen n dir, imi ayagi akken yezmer ad d-yeḍru i umdan yelhan ara d-yeḍru i umdan n dir. Akken ara d-yeḍru i umdan d-yekkan nnig lebyi n ddunit ara d-yeḍru i umdan yeddān yid-s, ayagi ur yeddi d ddunit, ur yelli mgal-is.

40. Ttwali ddunit amzun d yiwen n lxelq yesean yiwet n tfekka d yiwen n rruḥ. Muqqel amek ttuḡalen iḥulfan am wid-is ; amek ileḥḥu kullec s lebyi-s ; amek yettekka kullec di kullec, d wamek yezḍa u yenned kullec.
41. « Ala tarwiht taḍeefant i irefden lmeyyet i tellid », akken d-iqqar Epictetus (47).
42. Ur d-iḍerru ara wayen n dir i wid yettbeddilen, am wakken ur d-iḍerru wayen yelhan i wid d-ikkan seg ubeddel.
43. Akud am wasif d waḍu i iḡehden d-yeglan s yal tayawsa. Akken kan ara d-tban tyawsa, yewwi-tt ; ha-tt-an tayed, yegla dayen yis-s.
44. Ayen akk d-iḍerrun ilaq ad d-yedru am tjeḡḡigt n tefsut d lfakya unebdu ; akka ula d lehlak, lmut, zḗur, tiḥila d wayen akk yessefrahen ney yessewhamen imhawen.
45. Ayen akk d-iteddun yemqarab d wayen d-yellan yakan ; imi, dagi mačči am wakken d amsedbae n yemḍanen yemfaraqen u yal wa d acu yesea, dagi d amsedbae uṣwib. Akka, dayen, i qeudent tyawsiwin d-ittlalen sebganent-d mačči d amsedbae kan i mqedbaeent maca d amqarab yuklalen leqder.
46. Ilaq umekti s ttexmam-agi n Heraclitus (48) : « lmut n wakal d tuḡalin d aman, lmut n waman d tuḡalin d abeḥri, lmut n ubeḥri d tuḡalin d times, ma netti ttexmam-agi isehḥa dayen » Ad nefu dayen « deg urgaz i itettun anda yettawi ubrid (49) ». Deg wayagi dayen (50) « imḍanen, di leḥsab i seān akked ṣṣwab i iḥekmen Ddunit merra, ur msefhamen yal tikkelt yid-s (ṣṣwab), u ttwalin di tedianin s-iḍerrun yal ass am ti dur yessin. » Dayen (51), « ur ilaq la axeddim la lheddra am di targit. », imi netthulfu am wakken nxeddem u nhedder, « ney am warrac n unejjar (52) », s tannumi ney akken ten-nelmed.
47. Lukan yiwen seg yirebbiten ad ak-d-yini : « ad temteḍ azekka ney sel-azekka », ur tettakeḍ ara azal ameqqran ma yella azekka ney sel-azekka, ala ma tellid seg wid yeččan ulawen-nsen, d acu yellan di lweqt-agi ten-iferqen ? yur-k ad tḡeēleḍ, dayen, yella wazal ameqqran ma yella temmutedḍ deg yiseggasen ney azekka.
48. Err deg wallay-ik yal tikelt ačḥal d ttebbat i yemmuten, nutni zeefen ačḥal d abrid yef yimuḍinen ; ačḥal n wid yessnen anamek n yigenwan, mi d-beccren s lmut n wačḥal d amdan ; ačḥal n yifelsafiyen, mi rwan ameslay yef lmut d tudert mebla lmut ; ačḥal n yiqerra, mi nyan ačḥal d amdan ; ačḥal n yiqehharen, mi sxedmen s leqḥeḍ temyer-nsen akken ad xtiren win ara yemmten d win ara yidiren, am wakken ur tmettaten ; ačḥal n temdinin, ylint irkelli : Helice, Pompei, Herculaneum (53), d tiyaḍ ! rnu s anect-a, wid meṣra i twalaḍ mmuten wa

deffir wa. Wagi, yefka lferḍ i wa, i t-yefkan dayen i wayeḍ, akken kan, ayagi di drus n lweqt ! yef waya, ilaq ad nesɛu di lbal belli tiyawsiwɛn yeenan imdanen ur ttdummunt ara, ur seint azal : idelli d aman ; azekka, d leyyal ney d iyiyden. Akka, mi iɛedda lweqt-agi anda i ilaq ad tilid, ad temteḍ di rraḥa, am uɛeqqa n uzemmur, mi yewwa ad d-yeyli s wannuz i wakal t-yewwin d ucekker i ttejra i t-id-yefkan.

49. Cabi azru-nni yef i d-tterḍiqen waman, yezga ibedd, xas akken yellint-d fell-as lemwaji. « d ameybun i lliy imi i yi-d-teḍra tedyant-agi », ala, « d amezhur i lliy imi yi-d-teḍra u nekk ur yi-ikcim leḥzen, ney yerza-yi yimir-a, ney af adagey ayen ara d-yedrun. » ayagi izmer ad d-yedru i medden akk ; maca, medden akk ur tkemmilen ara deg ubrid-nsen ney ad qqimen mebla leḥzen. Ayyer ara ḥesbey tadyant-agi dir-itt, tin nniḍen telha ? ihi ayen yeddand ddunit, yezleg yur-k ? ma teḥrem-ak tedyant-agi ad tilid d aḥeqqi, d afehham, d ukyis, d ahebbar, d anaṣli, d uḍrif, d ilelli, ar tagara ? Mmekti-d dya, s yal tadyant i k-yesseḥzanen, imir-n seɛu ttexmam-a : ur yelli d tezleg, imi s lferḥ ara s-izmirey ?

50. Yetteawan usmekti n wid ittḥfen armi dayen di ddunit, akken ad naweḍ ad neḥqer lmut. Ih, acu i izaden yur-sen yef wid yemmuten uqbel lawan ? ha-ten-an akk tura ttemririyeɛn wissen anda, Cadicianus, Fabius, Julianus, Lepidus (54), d wid akk i ten-icuban, mi ssawḍen aḥal d amdan yer tmeqbert, ula d nutni uyalen ssawḍen-ten wiyad. Ihi, mezziy lfiraq, amek, anda d wukud ara iɛeddi ! Xas ur ttagad. Muqqel yer deffir-k ayen iɛeddan ; yer sdat-k ayen ara d-mazal. Deg teyzi-agi akk, acu n lfiraq yellan gar win iɛacen tlata n wussan d win iɛacen tlata n tikkal leemeɛr n Nestor (55).

51. Ttawi ala abrid wezzilen, d win i yeddand ddunit. Af aya, i ilaq ad txedmeḍ u ad theddreḍ akken tellid. Abrid am wagi, ad k-id-yesserwel seg ucaxi d lekdeb.

V

1. Tafrara, mi ara tiweir fell-ak twanekra, seu deg wallay-ik awal-agi : iwakken ad txedmed lecçal n urgaz i d-ttenkarey. Ad zgiy sxenfrey ma ruhey ad xedmey ayen yef i d-luley, yef wayen d-ylly yer ddunit ? ney, ttwaxedmey kan i tguni d iyimi i lhamu n tduli ?

- Maca akka i yi-d-yeegheb !

- Dya tluled-d iwakken ad tradid iman-ik ? dayen, tettwaxedmed i uxeddim ney i yiyimi ? ur twalađ ara, dya, iseklan, iziwcen, tiwedfin, tissisin, tizizwa xeddmn akk lecçal-n sen u ttekkn yer umswi n ddunit ? kečč, xas akka, ur tebyid ara ad txedmed ayen i iwulmen i umdan ad t-yexdem ? ur tettazaled yef lxedma yeddann d ddunit ?

- Maca ilaq usteefu !

- Ilaq, d tidet. Maca, ddunit terra tilisa i llzem-agi, akken i terra i wučči d tissit. Maca kečč, ur tetteeddid ara tilisa-a, ad d-tekkeđ nnig n wayen i ilaqen ? di lefeul-ik, ur d-yelli waya, maca aql-ak ddaw n wayen umi tzemred. Ihi, ur tehmed ara iman-ik, ay themmed d ttbia-k d-tewwid. Wiyad, i ihemmlen lxedma-n sen, seeyayen iman-n sen deg uxeddim i ilaqen, tettun ula d tarda d wučči. Kečč dya, theqred ttbia-k akken ur yehqir uneqqac nnqec, ucettaħ cdeħ, umečħaħ idrimen, imkebbber yir cciea ? wigad-agi, mi ara byun kra, ur setten ur gganen armi wwden yer lebyi-n sen.ma tettwalid, kečč, lecçal yeeann nnfee n medden merra ur seint ara azal, ney ur uklalent ara ad tetbed fell-aset ?

2. I yeshel udegger d tiġin n yir ttexmam, ad yers imir-n leeqel-ik.

3. Hseb iman-ik d bab n yal awal, n yal lfeel yeddann d ddunit. Ur k-txetter ttbia la yef lehđur n wiyad la yef wayen ara d-yekken seg lehđur-n sen. Maca, ma yelha lfeel d wawal, ur hetteb ara iman-ik ur as-tezmired ara. Wiyad sean sswab-n sen i ten-yeenan u sean lxaťer-n sen. Ma d kečč, ur ttarra aybel i waya ; ddu d ubrid-ik, ssemħas kan i yiman-ik d wayen i k-d-tenna ddunit, tetteeddum deg yiwen ubrid.

4. Ddiy akken tedda ddunit armi yliy ufiy lehna, suffuyey-d seg nnefs-nni i ttcummuy yal ass, yliy yef wakal-nni seg i d-yewwi baba zerrica-s, yemma idammen-is, tin yi-suttuden ayefki-s, seg wansa, yal ass, d-ttawiy uči d tissit, i yi-ttawin di tikli, seg i d-ttawiy ačal d tayawsa.

5. Ulayyer nettæġġeb di ddhen-inek. Yirbeḥ. Maca, tḥerced di tḥawsiwin tiyaḍ, anda ur tezmireḍ ara ad d-tiniḍ : « ur sent-ssiney ara. » issin-asant ihi, imi deg-k kan i icudd ad tent-issineḍ : d bu-tidet, bu lhiba, i izemren ad æddint fell-as, yettaṭṭafen iman-is, yesrusun leslah, yesteqnieen, yesæan lḥanna, d ilelli, uḍrif, d aweeran, d ufhim. Ur tḥussed ara, tura, amek tessiḍ tazmert ad yili wayagi d ayla-k ? maca, tæmedeḍ teqqimeḍ ddaw n wanect-a. testewtiwed, tettcuḥḥud, tettḥezzibeḍ, tettarraḍ-tt-id yef tfekka-k, tettqellibeḍ ad d-tæġbeḍ i wiyad, am umhaw, tettaġġad rruḥ-ik i rrdih-agi akk, ma d lexsaḥ n tezmert i k-igan akka ? ala, a ssieqa ! aḥal aya tili segmi i teġġid leeyub-agi, imir-n ad tizmireḍ ad d-tafeḍ ssebba i tazayt-agi inek d tuær kan n lefhama. Maca, ilaq ad tebuḍ iman-ik, ney ad tḥeqqreḍ iman-ik yef tazayt-a, wala ad ak-d-yeæġeb lḥal.

6. Wagi, mi i iḥettem albeed i nnfee-is, iheyya iman-is ad as-yefk lxir-agi. Wagi nniḍen, ur yezmir ad yexdem aya, maca iḥseb win akken i iḥettem am win s-ikkxen, ur yezra d acu yexdem. Ma d wagi, dayen ur yezri, d acu yexdem ; maca icuba tara yewwin adil, ur netṭalab tigert mi d-tefka rrezq-is, am uæudiw yuzlen, aydi d-iḥeyyden, tizizwit d-ifkan tament. Amdan-agi, mi iḥettem i walbeed, ur iqelleb ara ad yestenfee, maca ad iæddi ar lxir wayeḍ, am tara, mi d-yewweḍ lawan, ad d-tefk dayen adil.

- Ihi ilaq ad nili seg wid i ixeddmen, mebla ma rran-d s lewhi ?

- Ih.

- Maca ilaq ad d-nerr s lewhi, imi amdan yettqelliben nnfee n medden merra ilaq-as ad ifaq, u ad yebyu, s lqedra n Zeus, ad iḥas s waya win i iḥettem.

- Ayen la d-teqqareḍ d tidet, maca ur tefhimeḍ ara acu byiy ad ak-in-iniy. Yef aya, ad k-ḥesbey seg wid yef i k-d-heddrey yakan, imi ula d nutni, ttwakellxen s waya. Maca, ma tebyid ad tfehmed ayen d-nniy, ur tagad ad tyeḥfed si kra n lḥasanat.

7. Tazallit n yiṭanyiten : « serreḥ-d i ugeffur, serreḥ-d i ugeffur, a Zeus umein ! yef tmizar d luḍat n yiṭanyiten ! » zḗal akka s ḍrafa d lekrama ney fiḥel tazallit.

8. Akken neqqar : « Asclepios yumer wa ad yali æudiw, ad yucaḥ s waman isemmaḍen, ad yelḥu ḥafi » ; akken nezmer ad d-nini : « Ddunit tumer i wa ad yehlek, ad iruḥ kra si tfekka-k, ad k-ixaḥ kra si leġwareh-ik, ney ayen icuban aya ». seg umezwaru, « yumer »

yebya ad d-yini : Asclepios yefka-as ddwa i wa am wakken d sşehha-s ; deg wis sin : ayen i iderrun i yal wa yettunefk-as-t-id amzun yedda d lbext-is. Am wakken i s-neqqar ayen y-iderrun yusa-aneγ-d akken ilaq ; ibennayen, akken nniđen, qqaren-d yef wuzru i ineğren i ikeččmen deg lhiđ d tizumag, msernan ; akka ula d ddunit, tafekka-agi tamaqqrant, tædda merɾa tiyađ, akka ula d lbext, tamentilt-a tameqqrant, tædda merɾa tiyađ. Ayen ara d-qqareγ dagi, ula d ungif ifhem-it, imi qqaren-d : « lbext yewwi-as-d aya. » ihi ayagi wwin-as-t-id, ayagi yerra fell-as.ad nesterħeb ihi s wayen y-iderrun am wakken nesterħib s wayen q-ittamer Asclepios. Ddeqs n tyawsiwin s wayes y-ittamer rzagit ; maca nesterħib yis-sent s Lehrara, nettammeε deg-sent tazmert. Muqqel afakki d lxedma n wayen d-ibanen ilha i dunnit am wakken tettmuqquleđ tazmert-ik. Sterħib dayen, s Lehrara, ayen k-iderrun, xas ma yuεer fell-ak, seu di lbal-ik txeddmed i tezmert n ddunit, i tikli i işehhan, i lferħ n Zeus. Ur d-iderru ara wayagi i umdan-agi a lukan ayen s-d-idran ur d-yewwi kra i ddunit, u ddunit, akken tga, ur tettak ayen ur nwulem i læbd i t-ssehlay.

Ilaq-ak ihi ad themmleđ ayen k-iderrun i snat ssebbat. Yiwet, imi ayagi yettwaxdem-ak i kečč, iwulem-ak, u yeđra-k fidra-k, seg usawen, si zik. Tayeđ, imi ayen d-iderrun d yal wa seg-ney yettekkea deg ubrid i işehhan, akken i iwulem, s lqedra n Zeus ! d ukemmel ula n win yettfen ddunit merɾa. Ddunit, ihi, ad d-taf iman-is tettwagezzer, lukan ad as-tekkseđ kra seg yeħricen yeddukklen deg-s. Maca, tebđiđ tadukli-a, s lğehd, mi ara d-tekkeđ nnig n wayen k-iderrun, ahat tneqqeđ-tt.

9. Ur εeyyu, ur berru i t̄bel deg waman, ur ttanez, ma ur tessawdeđ ara ad txedmed akken i iwulem. Maca, mi ara ad ak-agin, uyal-d u steqneε, ma txeddmed s tiruggza. Hemmel ayen uyur tettezziđ, ur d-ttuyal ara ar tfelsafit am wakken ara d-tuɣaleđ yer ccix-ik, maca am wigid am wid qerrħent wallen tezzin yer uneccaf d tmellalt (56) ; am umuđin wayeđ, s tejbirt, am win nniđen, s ubeħnuq ilexsen. Ma txeddmed akka, ur d-tettafeđ ara ssebba i sşwab-ik, yerna ad tafed yur-s lehna. Mmekti-d dayen belli tafelsafit tebya kan ayen tebya ddunit, ma d kečč telliđ tebyiđ ayen akken ur neddi d ddunit.si snat-agi n tyawsiwin, d anta yessawdeđ ar urtiħi ?

- Anay mačči s lbenna n rraħa i nettwaĵebbed, i nεerreq ?

- Maca, muqqel ma ur yelli ara ugar n rraħa deg wul yelhan, tilelli, rrzana, lħanna, ttuba ? Ma d sşwab, acu yellan nnig-s, ma tefkiđ azal i lehna d-yettekken deg wayen akk txeddmed seg tezmert-agi n tħerci d tussna ?

10. Si yiwet n tama, lecyal a-ten-an di yiwen n tɛllam armi ula d ifelsafiyen u seg meqqranen, ttun belli ur tezmireɗ ad tent-tfehmed. Ula d istuwisyiten ḥesben-ten weerit i ufham. Yezmer ad ibeddel, anwa amdan ur nettbeddil ? Eddi tura ar leḥwayeḡ n yimir-a : imi ur ttdumun ara, banen, zemren ad d-ɣlin deg yifassen n umjaḥ, n tmenɛult, n uqetṭæ ! Eddi tura ar ṭṭbayee n yerfiqen-ik : ula d win yelhan akk deg-sen, yuɛer-ak ad as-tawiɗ, nezmer ad d-nini bessif yettawi ula i yiman-is !

Di tɛllam am wagi,

11. I wacu ara sexdamey tarwiḥt-iw akka d umatu ? di yal taswaet ad steqsiy iman-iw yef waya, akked waya : « d acu yellan lawan-agi deg-s, ayen umi neqqar ṣṣwab, n wiyan-tt tarwiḥt-agi yellan deg-i tura ? ahat d tin n ugrud, n yilemzi, n umagad, n uqehhar, n uqerru n wulli, n yizem ? »

12. Amek tessaweɗ leqbaḥa ad twali ayen yelhan, ad tfaqeɗ s wayagi. Ma iwala umdan kra n tyawsiwin lhant, am ṣṣwab, rɣzana, turrugza, mi tent-yefhem akka, ur yettezzi ad yessel afyir-agi (57) : « ay yexdem... » ad d-tban d lekdeb. Maca ma iwala yelha ayen ttwalin medden ilha, yezmer ad as-yessel u ad yeqbel awal-agi yeṣṣeṣayen. Ula d medden akka i ttwalin ayagi. Deg umezwaru, afyir-agi ad t-yessewhem u ad t-yagi, maca lukan d sseaya d leɣzaq ara s-iɛemnen tudert anda ara yetteummu di lxir ney d bab n ccan, imir-n ad neqbel ayagi d tidet. Kimmel ihi steqsay iman-ik ma ilaq ad nefk azal ney ad nwali lhant tyawsiwin-agi, ara yawin bab-nsent yer temyer « arma ur izzer anda ara yewsex ! »

13. Ttwaxedmey s rɣruh d teksomt, di snat ur ttruhunt deg wulac, ney kkant-d seg wulac. Akka, yal aḥric seg-i ad yettwabdu, s ubeddel, deg ddunit, akka kan ara ikimmel i lebda. Syina, seg ubeddel-agi ara d-qqimey, akka ula d imawlan-iw seg uḥric wayeɗ n lebda. Ur yelli wacu yi-yugin ad heddrey akka, xas ma ddunit tettbeddil, tettwaḥkam deg wawalen seg tallit yer tayed.

14. Ṣṣwab d lmeɛqul d wayen si-s d-gellun, ma yesɛa-ten umdan, ur yehwaḡ ayen nniden, wissen amek i d-beddun, leḥḥunt abrid abrid arma d iswi i asen-ittunefken. Yef waya lefeul icuban wigi semman-asen « lefeul i iweqmen », d awal d-yemmalen aqead n ubrid-nsen.

15. Amdan, ur s-ilaq ad isikid lecyal ur t-neeni. Ur yelli d netta i tent-id-icerɛen ; ṭṭbiea n umdan ur tent-tessellḥay ara, yerna ur ttkant deg unekmal n umdan. Tagara n umdan ur telli ihi deg-sent, ney di lehhu. Rnu yer-s, a lukan si lecyal-agi tella tin s-iwulmen, ur tt-ikesseb ur tt-

iħeqqer, ney ad yettħadar iman-is seg-s ; ur yettaklal acekker umdan ara d-yinin ur tent-ħwağey ara, ma d win ara iħermen iman-is seg yiwet seg-sent, ur yelli d amdan yelhan, ma dayen yelhan dya. Deg teswiein am tigi, simma nettakkas lecyal-agi d tid tent-icuban, simma nezmer ad ay-ttwakksent, u simma nettuyal d amdan læali.

16. Akken yella ttexmam-ik ara tili leħraca-k, imi iman yetticbiħ s ttexmam. Cebbeħ-it ihi s ttexmam am wagu : ma nezmer ad nidir anda n kra, ihi dinna i nezmer ad nidir akken iwulem. Ihi, ma nezmer i tudert ger lewzirat, nezmer ad nidir akken i iwulem ger-asen.

- Xemmem, dayen, belli yal lxelq yetbee abrid iwumi d-yettwaxleq, deg-s i tella tagaras, u anda tella tagara, din i yella leslaħ n yal amdan. U leslaħ n umdan yesean sšwab yettili di temeict d wiyad. Si zik i d-yettwabgen belli nezmer ad neic akked wiyad lwaħid. Ur yettban ara, dya, belli imdanen yellan seddaw n ttuxedmen-d i wid yellan nnig-sen, ma d imeqqranen-agi ttemyafen gar-asen. Maca, imdanen imeqqranen ifen-ten wid yettembiwilen, ma d wigi tettembiwilin ifen-ten wid yellan di sšwab.

17. Ma tdebeed lmuħal, aql-ak am uderwic. Ih, anay leibad n dir d lmuħal ad qqimen ur xeddmn ayen n dir.

18. Ayen merħa i iderrun i umdan izmer ad as-yešber. Mi ara d-đerrunt tedianin i wayeđ, ahat ur tent-yessin ara, ney s zyada n lefhama, ad yessaweđ ad yertiħ, ad yemlek leeql-is. Yessewham lħal mi ara ara yettwarnu sšwab s leğhel d læum !

19. Tiyaŵsiwin, s timmad-nsent, ur ttħazant ara řruħ ; ur seant ara abrid yur-s ; ur zmirent ad tt-beddlent wala ad tt-senquqqlent. Tettbeddil kan iman-is, tessenquqqul kan iman-is, ma d tidyanin s-iderrun, yur-s, tettwali-tent s wazal i sent-tefka.

20. Si tama, amdan d lxelq i ħ-iqerben s waħas : ilaq ad nexdem ayen yelhan i wiyad u ad asen-nawi. Maca, llan wid d-ittiyimin deg ubrid-iw di lecyal-iw, wigad-nni amzun ulac-iten yur-i, am yitij, ađu ney izem. Wigi xas ad sxeberben kra si lecyal-iw, maca ur sexraben tħbia-w ney abrid d-wwiy, axaħer zemrey ad ferney ger lecyal-iw, u ad tt-ttiy fell-asen. Tiħerci, iwakken ad taweđ lebyi-s, tessetti u tetteeddi nni n yal eugur deg ubrid-is. Ayen akken iħebsen lecyal yuyal d ccyel, u ayen akken d-iħebsen abrid yuyal d abrid.

21. Qader ayen yesean lqedra di ddunit, yesfayday-d si kullec u yettřayi yef kullec. Akka ara tqadređ ula dayen yesean lqedra deg-k, ayagi yiwen-it d wayenni, axaħer seg wayagi ara d-tawiđ kullec, d ayagi i yesselħayen tudert-ik.

22. Ayen ur nesseeyay taddart, ur yesseeyay ula d win yettidirin deg-s. tikkal-nni anda tğeeleđ teeyid, seu ttexmam-agi : ma ur teeyi ara taddart, ula d nekk ur eyiy ara. Maca, ma teeya taddart, ur ilaq ara ad tzeefed yef win tt-iseeyan, maca ad as-tiniđ anda yeyfel.
23. Ttmeyyiz amek tteeddin u ttruhun yemdanen d yinedruyen s leeđlan. Ayen ten- iemren am wassif yettazzalen ; lqedrat ttwabeddalent, akken ula d talwiwin. d kra kan ur nettbeddil, ha-t-an, iqreb-d lbir n yidelli d uzekka, anda iyelli kullec. Amek ur idderwic win yettcixin, yettimyuren di tnifift-agi, ad yetttheyyer, ad yettcetki, am wakken di lawan-agi yezmer kra ara t-icewwlen ?
24. Mmekti-d s txelqit, uyur tettekkađ ; mmekti-d ula s wakud s lekmal-is, anda k- yettunefk kra seg-s ; s lmektub, deg wayeg tellid d aħric amezyan mađi !
25. Idurr-ik welbeed ? d ccyel-is. Dayen i deg-s, i d ccyel-is. Ma d nekk, akka lawan-a, seiyy ayen i yi-d-tefka ddunit, xeddmey ayen i yi-d-tettalab ad t-xedmey.
26. Err sşwab, i k-yesselhayen, di tterf, deg wayen iderrun i teksumt-ik ; ur yessekcam iman-is deg waya, maca ad yissin acu ara yexdem u ad yefreq ihulfan-agi i tfekka merra. Maca mi ara ttenfufuden yihulfan-agi, ama di ttexmam ama di tfekka, ur ilaq ara ssber yef waya, imi dayen yellan, ur ttağga dayen sşwab-ik ad ak-d-yini belli ayagi dayen yelhan ney dayen n diri.
27. Tudert d Yiřbbiten.
- Yettidir d Yiřbbiten, win yesaan leqniea deg wayen s-iderrun ama yelha ama dir-it, hlaw yer wayen tebya tiherci, yellan deg-s, i s-ittunefken syur Zeus d lhakem u d imwelleh. Tiherci-a, d ta i d sşwab n yal amdan.
28. Tzeefed yef win yettfulun am ueetrus ? Tzeefed yef win umi yettfulu yimi-s ? Acu tebyid ad yexdem ? akka i d aqemmuc-is, akka i d tiyerdin-is, i win igan akka, ilaq ad d-ffiyent seg-s lfuhat-agi.
- Meena qqaren, laebd isea sşwab, u yezmer s lehraca-s ad yessawed ad yefhem deg wacu i ixuř.
 - D tiririt i iwulmen ! akka ihi, ula d kecc teseid sşwab. Ihi s wacu i tkeşbed n sşwab sker-d ayen yekseb n sşwab ; awi-t ad yefhem ; eeggen-as. Ma yesla-as, ad t-tessehlud. Ulayyer zzeef.

29. Tudert i tessaramed ad tt-tidired asmi ara temmteq, tzemred ad tt-tidired dagi. Ma ur k-ittunefk ara lhal, ffey seg ddunit ihi, maca mebla leetab. « *D abbu... dya ruhey* (58) ! » ayyer ara txedmed ugur i waya ? Imi ur yelli ad iyi-srewlen sya, ad idirey d ilelli, hed ur yi-ittagi ad xedmey ayen byiy. Maca, byiy ayen tebya ddunit seg lxelq-is yesean sşwab., d ufhim.

30. Lehraca n Ddunit d tufhimt. Akka dya, texleq-d wid ara yettilin ddaw n leenaya n wiyad, ma d wigi yellan s ufella tejmee-iten n way-gar-asen. Muqqel akken i tesseqeed kullec, tessematel yal wa s wazal-is. Tesdukkel wid iafzen ad idiren akken deg lehna.

31. Amek i sen-txeddmed i Yirebbiten, i yimawlan-ik, i watmaten-ik, tamettut-ik, arraw-ik, lecyax-ik, lhukam-ik, imeddukkal-ik, iqriben-ik, ixeddamen-ik, ar ass-a ? ma tettfed deg wawal-a di tikli-k yid-sen, ar ass-a d wussan : « ur xeddem ayen ara idurren, ur t-id-qqar (59) » ?

Mmekti-d, dayen, seg wacu d-teddad ; d wacu tseeddad ; taqsidt n tudert-ik tura tekfa, ccyel-ik yettwaxdem ; açal n yimediyaten i d-tefkid ; açal n lferh d lqerh i tseeddad ; açal i k-yettunefken n ccan, teğğid-t ; açal d lkareε umi tsebred !

32. Ayen i tcewwilent yir tirwiħinn tid yelhan, yessnen ?

- D acu i d tarwiħt yelhan, yessnen ? d tin yessnen tazwara d tagara, d sşwab yettenfufuden di Ddunit merra, i yesselhayen kullec si zik n zik, si tallit yer tayed.

33. Ur tettteṭṭiled ara ad tuyaled ala iyiyden, iysan, d isem, ney ula d isem ulac ; isem d sşut kan, d tuyalin n sşut. Tiyawsiwin umi yefka wazal di ddunit, ala ilem, rekku, mebla lmeena, d idan yettemkaracen, d igerdan yettmesčawen, tettaḍsan, u yettrun imir-n.

Ma d lebyi n wayen ilhan, lehya, awal yeddand lħeq, ur d-grin ara, ruħen « yer Olympus, mebeid yef wakal umi hrawit yiberdan (60) ».

D acu k-ijebden ihi akken ad teqqimed dagi, imi ayen yellan d sşwab yettbeddil, d aḍu, ma ihulfan ddreylen, ttwakellaxen, ma d nnefs s timmad-is d ifuran n yidammen, ma ccan, yer leibad am wigi, ur yesei lmeena ?

Acu d-yegran ad yettwaxdem ? Ad terğud s rraħa, ima ad tensed, ney ad tettwabedded amekkan. Sya ar imir-n, acu i ilaqen ad yettwaxdem ? Ala aebbed d uqader n Yirebbiten, lxedma n lxir i yemdanen, ad asen-tawid, ur tæyyud deg-sen. Rnu, ad d-temmektid belli ayen d-iqerben taksumt-ik d nnefs-ik yeeyan, ur yelli d ayla-k, ur k-yegguni.

34. Mazal tzemređ ad tesqeedeđ tudert-ik, s tiyin n ubrid n lewqam, s ttexmam d lxedma deg lewqama. Wali sin yiberdan mlalen i Rruħ n Rebbi, d umdan d lxelq merřa yesean řřwab : urġin ad k-icekkeb welbeeđ, bnu lebyi-k d leřlaħ-ik s lxedma n lecyal yeddan d lħeq.

35. Ma ayagi ur yelli d ddyel ney s wacu d-igellu, ur iđurř medden ayęer ad iyi-yeddu lħal ? s wacu nezmer ad nđurř medden ?

36. Ur ttaġġa ara iman-ik merřa i usugen, maca ħareb yef yemdanen yuklalen s wayes i tzemređ ; ma twalađ eyan di lecyal n yal ass, ur s-qqar ara dayen n dir, imi tannumi-a tella deg-ney. Maca, am umyar yettmettaten, yetřalaben alelluc n unelmad-is, netta yettfař belli d alelluc kan ; ula d kečč, xdem akka (61) ...

- Annay ay amdan ! tettud yeeni d acu-t ?
- Ih ; maca medden ufan nnefeg deg waya !
- D ssebba dya akken ad tiliđ d ungif ? zik ay amekkan anda i yi-walan, lliy nnecraħey.
- Maca amdan yennecraħen, d win yebyan lehhu i yiman-is, yemmalen yer lehhu, i ixedmen ayen yelhan.

Les notes du corpus

I

1. Deg udlis-a, yessers-d Marcus Aurelius ayen i s-ttalsen lejdud-is, imawlan-is, imeddukkal-is, iselmaden-is, yettwali deg wayen i as-d-ğğan abrid ara yawi.
2. Annius Verus, deg uxxam deg wanda d-yettuṛebba Marcus Aurelius. Yellan d lḥakem n Roma, yettali di ccan anda yuṛal gar yimḍebbren imeqqranen, Verus, segmi yemmut mmi-s, d netta i irebba mmi-s n mmi-s.
3. P. Annius Verus, i yemmuten d ilemzi.
4. Domitia Lucilia, yelli-s n Celvisius Tullus, yellan d imḍebber yef snat n tikkal.
5. Dagi, mebla ccek, d jeddi-s n yemma-s n Marcus Aurelius, Catilius Severus, d lḥakem u d imḍebber n Roma snat n tikkal.
6. Ur nessin ara isem n uselmad-agi. Iḥcayciyen d yizegzawen, isegdalen imezṛanen d yimeqqranen, imezwura d initen, ma d wiyad d leslah n yi.
7. Yella diotogene d asebbay u d afelsafi ameqqran.
8. Ur nezri kra yef Bacchius d Tandasis. Izmer lḥal d Marcianus i d Volisius Maecianus, i yeslemden taydemt i Marcus Aurelius.
9. Junius Rusticus, d afelsafi n Stoa u d amcawer uqrib n Marcus Aurelius.
10. D tamdint n Kampanya.
11. Apollonios, n Calchedon ney n Chalcis, d afelsafi n Stoa.
12. Sextus n Cheronee, d afelsafi n Stoa, d ayyaw n Plutarchus.
13. Alexander n Seleucia, d afelsafi n Stoa, d asnalsi, yura awennit yef yisefra n Homerus, yesselmed tagriket i Marcus Aurelius.
14. Cornelius Fronton, d aselmad n Marcus Aurelius yettwassnen u yettwaḥemmlen ugar yef wiyad.
15. Yef wakken d-yenna Philostartus, Alexander-agi yezmer yella d ameiwen n Marcus Aurelius.

16. Cina Catulus, d afelsafi n Stoa, ur yettwassen ara.
17. Ur yettwassen ara Domitius. Yella Athenodotus d aselmad n Fronton.
18. Catilius Severus, seg wid itebéen awal n Aristoteles. Mmi-s yuy Fadilla, yelli-s tis snat n Marcus Aurelius. Dagi awal n gma yessebgan-d tadukli, ney ahat d mmi-s eemmi-s, seg tarwa n Catilius Severus.
19. D ifelsafiyen n Stoa mucaæen.
20. Claudius Maximus, d afelsafi n Stoa. Yerra Marcus Aurelius d imdebber, syina yuyal yettwakellef s lecyal n Pannonia n ufella, syina d imdebber di Tefriqt.
21. Dagi yuder-d win i t-id-irebban mačči baba-s n šseḥ, d eemmi-s ney xali-s n tmettut-is, agellid Antoninus.
22. Lorium, deg ubrid Aurelia, d taddart tamectuḥt gar Tyrrenia d Latium. Yesæa Antoninus axxam di leyla dinna, anda yettidir atas d wanda yemmut di 161.
23. Lanuvium, d tamdint n Latium, deg unzul n Roma.
24. Tusculum, d tamdint n Latium, qrib n Frascati.
25. Annia Cornificia.
26. Lucius Verus, d gma-s n Marcus Aurelius, ur yewwi ara yal ass abrid iwulmen.
27. Yesæa-d Marcus Aurelius d Faustine tlata n warrac : Verus d Antoninus i yemmuten d imezyanen, d Commodus i yuyalen d agellid seg i yemmut baba-s. Yesæa-d dayen tlata ney rebea n tullas : Lucilla, Fadilla, Cornificia.
28. Ur nessin d anwi d Benedicta d Theodotus.
29. Faustine tilemzit.
30. Seg lecyux i yefka Marcus Aurelius i Commodus : Onesicrates, Aristius Capella, Ateius Sanctius.
31. Caietana, d tamdint yef rrif n Latium.
32. Ufan amekkan les Quades ar tama umalu n Gran, ttasen-d seg tama tazelmaḍt n Danube. Yella din Marcus Aurelius d læsker-is. Ttekkkan les Quades ar ijirmaniyen.

II

33. Theophrastus, bab n *T̄̄bīeat*, yella d anelmad n Aristoteles syina yuḡal deg umekkan-is seg i yemmut.
34. D awal n Pindarus, i d-yuder Plato, Theaetetus 173 B.
35. D anelmad n Diogenes d Cratesis, Monimos afelsafi asiniki yedda di rray d wid ur numin s tussna.
36. D tamdint di Pannonia anda yeseedda Marcus Aurelius aṭas n lweqt mi iruḡ ar din mgal n les Quades d les Marcomans.

III

37. Haraclitus yes̄ean l̄eella, yuḡ awal i t̄̄ebbat-ines, yessay i yiman-is zzbel syina yeqqim i yiṭij. Ğeelen s l̄hamu-nni n zzbel ara ruḡen waman-nni yellan deg-s d ifuran, meena daya i t-yenyan.
38. yef wacu d-yenna Diogenes Laertius, d tewser i yenyan Democritus. Yemmut Sukrates s s̄senf wayeḡ n uwekkiw, yef akken i t-id-sfeḡḡen.
39. Cf. Plato, Timaeus, 61 D.
40. Yura Marcus Aurelius taḡkayt n tudert-is, meena yeereq udlis-agi.

IV

41. T̄̄texmam n Democritus. Cf. DEMOCRITUS, deg Diels, iqcm. 115.
42. Semgaraden ifelsafiyen n Stoa gar sebba seg i d-tekka t̄̄yawsa d sebba n wamek t̄̄ga t̄̄yawsa. Yiwet t̄̄xeddem akken ad ḡelbey ; t̄̄ayeḡ t̄̄essebgan-d seiḡ s̄s̄sifa n umdan.
43. Seg umedyaz ur nettwassen ara. Izmer d Aristophanes.
44. T̄̄texmam n Democritus. Cf. DEMOCRITUS, deg Diels, iqcm. 3.
45. T̄̄ḡuder Camilla Roma seg yimezday n Gallia, iban Caeson d Caeson Fabius, aqerru n telt miyya Fabii, i yettwanyan di l̄girra mgal Veii. Leonatus, neḡ ahat Dentatus, yerna Pyrrhus. Volerus d aqerru n Sabinus.

46. Cf. HOMERUS, I, 242.
47. Cf. EPICTETUS, Iqecman, 26, Schenkl.
48. Cf. HERACLITUS, deg Diels, iqcm. 76.
49. Cf. HERACLITUS, deg Diels, iqcm. 71.
50. Cf. HERACLITUS, deg Diels, iqcm. 72.
51. Cf. HERACLITUS, deg Diels, iqcm. 73.
52. Cf. HERACLITUS, deg Diels, iqcm. 74.
53. Helix n Achaia, i sbeleen waman, di 373 meqbel talalit n Eisa. Yessenger Vesuvius Pompeii d Herculanium di 79 mbeed talalit n Eisa.
54. Ddeqs n wakud i yettef Lepidus atriumbir lehkem ameqqran. Ur ttwaæqalen ara Cadicianus, Fabius d Julianus, imi atas n medden i yesean ismawen-agi.
55. Amdan-agi n Generia ieacen leemer n tlata n yirgazen, d Nestor. Cf. HOMERUS, Iliade, I, 262.

V

56. Yef usexdem n umelli n tmellalt deg waţţanen n wallen, cf. PLINIUS, Naturalis Historia, XXIX, 3.
57. Imeen-d yiwen n wafir n Menandrus : « amen-iyi, açal n tiyawsiwin yesean azal tesqid, armi teččur ula d bitelma. » Cf. MENANDRUS, seg Kock, iqcm. 530.
58. D inzi.
59. Cf. HOMERUS, Odyssea, IV, 690, ney XI, 15.
60. Cf. HESIODUS, Opera et Dies, afir wis 197, tizrigin Mazon.
61. Adris-agi iban ifsed, yerna yesea lmeena ur tt-nefhim ara.

Conclusion générale

Conclusion

Pour clore notre mémoire, nous pouvons dire que malgré certaines difficultés trouvées lors de la traduction, nous avons globalement apporté des éléments de réponses aux questions posées dans la problématique :

En premier lieu, nous avons constaté que le travail de traduction était généralement facile (sauf dans quelques cas cités ci-dessus), puisque nous nous sommes basés à utiliser un kabyle courant avec l'utilisation d'emprunts, à l'arabe et au français notamment, de quelques archaïsmes, le moins de néologismes possible pour ne pas faire perdre le lecteur, et dans le même intérêt de garder le lecteur concentré, certains xénismes, essentiellement pour les noms propres.

En second lieu, l'approche interprétative de traduction était la meilleure théorie à adopter puisqu'elle permet d'avoir une certaine liberté dans le travail de traduction, pour cause sont objectif premier est la traduction du sens. En parallèle, nous pouvons constater en faisant une analyse traductologique, plusieurs techniques de traduction ont été utilisées, comme l'emprunt, le calque, la traduction littérale, mais aussi la transposition, la modulation ainsi que l'équivalence et l'adaptation.

Globalement, nous avons constaté qu'un travail de traduction requière des connaissances extralinguistiques qu'il ne faut pas négliger puisqu'elles jouent un rôle important dans la compréhension du texte traduit, ajouté à cela les connaissances linguistiques sont tout aussi importantes.

Nous pouvons aussi noter que la rencontre de deux langues suppose la rencontre de deux cultures, et dans notre traduction le creusé est plus profond puisqu'il s'agit de la traduction du français vers le kabyle d'une traduction du grec vers le français, il s'agit donc d'une traduction de seconde main donc d'une double culture, nous espérons avoir réussi à transmettre le sens.

Il est bien évident que notre essai de traduction est loin d'être parfait et qu'il est ouvert aux critiques qui sont nécessaires puisqu'elles nous seront utiles à sa correction mais aussi dans nos futures traductions que nous souhaitons inscrire dans la variété et la diversité.

Pour conclure, nous espérons que notre traduction n'est que le début d'une longue série dans ce domaine, et que la traduction d'œuvres philosophiques en tout genre vers le kabyle fera l'apparition et qu'elle prendra place parmi toutes les œuvres traduites du ou vers le kabyle.

Bibliographie

1. BALLARD Michel, *Histoire de la traduction, repères historiques et culturels*, coll. Traducto, édition De Boeck, Bruxelles, 2013.
2. BERKAI A. A., *La terminologie de linguistique en Tamazight*, Mémoire de Magister. Université de Béjaia. 2001.
3. CHUQUET. H et PILLARD. M., *approche linguistique des problèmes de traduction Anglais-Français*. Ed : Ophrys. 1989. Paris.
4. Cours de Master 1 linguistique amazighe en traductologie, dispensés par l'enseignant Sadi Kaci.
5. DUBOIS J. GIACOMO M. et autres, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1989.
6. DURDUREANU Ioana Irina, « *Traduction et typologie des textes, pour une définition de la traduction 'correcte'* ». Disponible sur : <https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/9808.pdf>
7. GEORGES Muriel, *Traduction de The Bird's Nest de Shirley Jackson*, Master 2 traduction, Martine Chard-Hutchinson (dir.). Disponible sur : <http://dune.univ-angers.fr/fichiers/20115079/20132MALLC965/fichier/965F.pdf>
8. GUIDERE Mathieu, *Méthodologie de la recherche, guide du jeune chercheur en lettres, langues, sciences humaines et sociales*, Ellipses édition, Paris, 2004.
9. HADDADOU Mohand Akli, *Dictionnaire de Tamaziyt, parlers de Kabylie, kabyle-français/français-kabyle*, BERTI Editions, Alger, 2014.
10. HAMMI Habib, *Procédés linguistiques et problèmes de traduction dans l'œuvre 'Jours de Kabylie-Ussan di Tmurt'*, Mémoire de Magister, Moussa Imarazene (dir.), 2015.
11. LEDERER M., *la traduction aujourd'hui, le modèle interprétatif*, Hachettes, Paris, 2004.
12. MARIO Meunier, *Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, suivi du manuel d'Epictète*, Paris, Flammarion, 1992.
13. MEJRI. S., *Néologie des variétés lexicales, Visages du français, variétés lexicales de l'espace francophone*, AUPELF-UREF. John. Libbey.Eurotext, Paris, 1990.
14. NAIT-ZERRAD. K., *La Langue Amazighe de la Tradition Orale Au Champ de La Production Ecrite (parcours et défis)*. Actes du 2eme Colloque international Organisé les 17 et 18 avril 2013, Professeur Mohamed Djellaoui (dir.), Université de Bouira, 2014.
15. VINAY. J.P. & DARBELNET. J., *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Ed. Didier, 1977.

Annexes

Corpus

I

1. De (1) mon grand-père Vérus (2) : la bonté coutumière, le calme inaltérable.
2. De la réputation et du souvenir que laissa mon père (3) : la réserve et la force virile.
3. De ma mère (4) : la piété, la libéralité, l'habitude de s'abstenir non seulement de mal faire, mais de s'arrêter encore sur une pensée mauvaise. De plus : la simplicité du régime de vie, et l'aversion pour le train d'existence que mènent les riches.
4. De mon bisaïeul (5) : n'avoir point fréquenté les écoles publiques ; avoir, à domicile, bénéficié de bons maîtres, et avoir compris qu'il faut, pour de telles fins, largement dépenser.
5. De mon précepteur : n'avoir point pris parti pour les Verts ni les Bleus, pour les Courts ni pour les Longs-Boucliers (6) ; supporter la fatigue et se contenter de peu ; faire soi-même sa besogne, et ne pas s'ingérer dans une foule d'affaires ; mal accueillir la calomnie.
6. De Diognète (7) : réprouver les futilités ; ne point ajouter foi à ce que racontent les charlatans et les magiciens sur les incantations, la conjuration des esprits et autres contes semblables ; ne pas nourrir des cailles ni s'engouer pour des folies de ce genre ; avoir pris goût à la philosophie, et avoir eu pour maîtres d'abord Bacchius, puis Tandasis et Marcianos (8) ; m'être appliqué, dès l'enfance, à composer des dialogues ; avoir opté pour un lit dur et de simples peaux, et pour toutes les autres pratiques de la discipline hellénique .
7. De Rusticus (9) : avoir pris conscience que j'avais besoin de redresser et de surveiller mon caractère ; avoir évité de se passionner pour la sophistique, de rédiger des traités, de déclamer de piteux discours exhortatifs, et de frapper les imaginations pour se montrer un homme actif et bienfaisant ; m'être détaché de la rhétorique, de la poétique et de l'art de parler avec trop d'élégance ; m'être interdit de me promener en toge à la maison, et d'étaler quelque autre faste ; écrire mes lettres avec simplicité, comme était celle qu'il écrivit lui-même de Sinuesse (10) à ma mère ; envers ceux qui nous ont irrités et offensés, être disposé à l'indulgence et à la réconciliation, aussitôt qu'ils veulent revenir ; lire avec attention, et ne pas se contenter d'une intelligence globale ; ne pas accorder aux bavards un prompt assentiment ; avoir pu connaître les écrits conservant les leçons d'Épictète, écrits qu'il me communiqua de sa bibliothèque.

8. D'Apollonius (11) : l'indépendance et la décision sans équivoque et sans recours aux dés ; ne se guider sur rien autre, même pour peu de temps, que sur la raison ; rester toujours le même, dans les vives souffrances, la perte d'un enfant, les longues maladies ; avoir vu clairement, sur un vivant modèle, que le même homme peut être très énergique en même temps que doux ; ne se pas s'impatienter au cours de ses explications ; avoir vu un homme qui visiblement estimait comme le moindre de ses mérites, l'expérience et l'habileté à transmettre les principes des sciences ; avoir appris comment il faut recevoir de nos amis ce qui passe pour être des services, sans se laisser diminuer par ces bons offices, sans grossièrement les refuser .
9. De Sextus (12) : la bienveillance ; l'exemple de ce qu'est une maison soumise aux volontés du père ; l'intelligence de ce que c'est que vivre conformément à la nature ; la gravité sans affectation ; la sollicitude attentive pour les amis ; la patience envers les ignorants et envers ceux qui décident sans avoir réfléchi ; l'art de s'accommoder à toutes espèces de gens, de telle sorte que son commerce était plus agréable que toute flatterie, et qu'il leur imposait, par la même occasion, le plus profond respect ; l'habileté à découvrir avec intelligence et méthode et à classer les préceptes nécessaires à la vie ; et ceci, qu'il ne montra jamais l'apparence de la colère ni d'aucune autre passion, mais qu'il était à la fois le moins passionné et le plus tendre des hommes ; l'art de savoir sans bruit adresser des louanges, de connaître beaucoup sans chercher à briller .
10. D'Alexandre le grammairien (13) : s'abstenir de blâmer ; ne pas critiquer d'une façon blessante ceux qui ont commis un barbarisme, un solécisme, ou quelque autre faute choquante, mais amener adroitement le seul terme qu'il fallait proférer, sous couvert de réponse, de témoignage à l'appui, ou de commun débat sur le fond même du sujet, et non sur la forme, ou par quelque autre moyen d'avertissement occasionnel et discret.
11. De Fronton* : avoir observé à quel degré d'envie, de souplesse et de dissimulation les tyrans en arrivent, et que, pour la plupart, ceux que chez nous nous appelons patriciens sont, en quelque manière, des hommes sans cœur.
12. D'Alexandre le Platonicien (15) : ne pas, souvent et sans nécessité, dire à quelqu'un ou mander par lettre : « Je n'ai pas le temps. » Et, par ce moyen, constamment ajourner les obligations que commandent les relations sociales, en prétextant l'urgence des affaires,
13. De Catulus (16) : ne jamais être indifférent aux plaintes d'un ami, même s'il arrive que ce soit sans raison qu'il se plaigne, mais essayer même de rétablir nos relations familières ; souhaiter du fond du cœur du bien à ses maîtres, ainsi que faisaient, comme

- on le rapporte, Domitius et Athénodote (17) ; avoir pour ses enfants une véritable affection.
14. De mon frère Sévère (18) : l'amour du beau, du vrai, du bien ; avoir connu, grâce à lui, Thraséas, Helvidius, Caton, Dion, Brutus (19) ; avoir conçu l'idée d'un état juridique fondé sur l'égalité des droits, donnant à tous un droit égal à la parole, et d'une royauté qui respecterait avant tout la liberté des sujets. Et de lui aussi : l'estime constante et soutenue pour la philosophie ; la bienfaisance, la libéralité assidue ; la confiance et la foi en l'amitié de ses amis ; ne pas déguiser ses reproches envers ceux qui se trouvaient les avoir mérités, et ne pas laisser ses amis se demander : « Que veut-il, ou que ne veut-il pas ? » mais être d'une évidence nette.
15. De Maximus (20) : être maître de soi et ne pas se laisser entraîner par rien ; la bonne humeur en toutes circonstances, même dans les maladies ; l'heureux mélange, dans le caractère, de douceur et de gravité ; l'accomplissement sans difficulté de toutes les tâches qui se présentaient ; la conviction où tous étaient qu'il parlait comme il pensait et qu'il agissait sans intention de mal faire ; ne point s'étonner ni se frapper ; ne jamais se hâter, ni tarder, ni se montrer irrésolu ou accablé ; ne pas rire à gorge déployée, pour redevenir irritable ou défiant ; être bienfaisant, magnanime et loyal ; donner l'idée d'un caractère droit plutôt que redressé. Et ceci encore : que personne n'a jamais pu se croire méprisé par lui, ni osé se prendre pour meilleur que lui ; la bonne grâce, enfin.
16. De mon père (21) : la mansuétude, et l'inébranlable attachement aux décisions mûrement réfléchies ; l'indifférence pour la vaine gloire que donne ce qui passe pour être des honneurs ; l'amour du travail et la persévérance ; prêter l'oreille à ceux qui peuvent apporter quelque conseil utile à la communauté ; inexorablement attribuer à chacun selon son mérite ; l'art de savoir quand il faut se raidir, quand se relâcher ; le moment où il faut mettre un terme aux amours pour les adolescents ; la sociabilité ; la faculté laissée à ses amis de ne pas toujours manger à sa table et de ne point partir obligatoirement en voyage avec lui, mais être retrouvé toujours le même par ceux qui avaient dû, pour certaines affaires, s'en éloigner ; le soin scrupuleux de tout peser dans les délibérations, de persister et de ne jamais abandonner une enquête, en se montrant satisfait des apparences faciles ; l'art de conserver ses amis, de ne jamais s'en dégoûter ni de s'en rendre éperdument épris ; la capacité de se suffire en tout par soi-même et d'être serein ; prévoir de loin et régler d'avance les plus petits détails sans outrance tragique ; réprimer les acclamations et toute flatterie à son adresse ; veiller sans cesse aux nécessités de l'Empire, ménager les ressources et supporter ceux qui le blâmaient

d'une telle conduite ; envers les Dieux, point de superstition ; envers les hommes, nulle recherche de popularité, ni désir de plaire ou de gagner la faveur de la foule ; mais, modéré en tout, résolu, jamais mal élevé ni possédé par le besoin d'innover ; user à la fois, sans morgue et sans détour, des biens qui donnent de l'agrément à l'existence - et la Fortune les lui avait en abondance offerts - de sorte qu'il en usait sans orgueil comme sans détour, s'il les trouvait à sa portée, et qu'il n'en sentait pas le besoin, s'ils lui manquaient . Et ceci : que personne n'a pu dire qu'il fût un sophiste, une âme triviale, un désœuvré, mais au contraire que c'était un homme mûr, accompli, inaccessible à la flatterie et susceptible de diriger et ses propres affaires et celles des autres. Et encore : respecter les Vrais servants de la philosophie ; et, quant aux autres, ne point les offenser ni se laisser leurrer par eux. Et ceci : son commerce agréable et sa bonne grâce infastidieuse ; le soin mesuré qu'il prenait de son corps, non pas en homme amoureux de la vie, mais sans coquetterie comme sans négligence : aussi, grâce au soin qu'il eut de sa propre personne, presque jamais il ne fit appel à la médecine, aux remèdes et aux topiques. Et surtout : son art de s'effacer sans jalousie devant ceux qui s'étaient acquis quelque supériorité, comme, par exemple, dans la facilité de l'élocution, la connaissance des lois, des coutumes ou de toute autre matière, et son empressement à faire que chacun, selon sa spéciale capacité, soit honoré ; suivre en tout les traditions ancestrales sans afficher la prétention de garder les traditions des aïeux. Et ceci : ne pas aimer à se déplacer ni à s'agiter, mais se plaire à rester dans les mêmes lieux et dans les mêmes occupations ; après de violents accès de maux de tête, revenir aussitôt, avec un nouvel entrain et une pleine vigueur, à ses travaux coutumiers ; se souvenir qu'il n'eut pas beaucoup de secrets, mais fort peu et de très peu fréquents, et seulement à propos des intérêts de l'État ; sa sagacité et sa mesure dans la célébration des fêtes, dans la construction des édifices, les distributions et autres choses analogues, tel un homme qui ne regarde qu'à ce qu'il doit faire et non pas à la gloire que lui vaudra ce qu'il fait ; ne pas se baigner en temps inopportun ; ne pas aimer à construire des maisons ; ne pas se tracasser au sujet du manger, ni à propos du tissu ou de la couleur de ses vêtements, ni pour la tournure de ses serviteurs ; il tirait sa toge, de Lorium (22), de sa ferme d'en bas, et la plupart des vêtements qu'il portait en Lanuvium (23) ; à Tusculum (24), il demandait à son intendant ce qu'il lui fallait, et toute sa mise était à l'avenant . Personne ne le vit jamais dur, ni soupçonneux, ni emporté, de sorte que jamais on ne put- dire de lui : « Il en sue » Mais toutes ses actions étaient distinctement réfléchies, comme à loisir, sans trouble, avec ordre, vigueur et accord dans leur suite. On pourrait lui appliquer ce

qu'on rapporte de Socrate, qu'il était aussi capable de se priver que de jouir de ces biens, dont la plupart des hommes ne peuvent être privés sans amoindrissement ni en jouir sans s'y abandonner. Être fort et maître de soi, modéré dans les deux cas, sont d'un homme ayant une âme équilibrée et inébranlable, comme il le montra dans la maladie dont il mourut.

17. Des Dieux : avoir eu de bons aïeux, de bons générateurs, une bonne sœur (25), de bons parents, de bons serviteurs, des proches et des amis presque tous bons ; ne m'être jamais laissé entraîner à aucune négligence vis-à-vis d'aucun d'eux, bien que j'eusse un caractère qui m'aurait permis, si l'occasion s'en était offerte, de m'en rendre coupable : c'est un bienfait des Dieux, s'il ne s'est trouvé aucun concours de circonstances qui aurait dû me confondre; n'avoir pas été élevé trop longtemps chez la concubine de mon grand-père ; avoir conservé la fleur de ma jeunesse, et ne pas avoir prématurément fait acte de virilité, mais en avoir même retardé le moment ; avoir été sous les ordres d'un prince, d'un père qui devait m'enlever tout orgueil et m'amener à comprendre qu'il est possible de vivre à la cour sans avoir besoin de gardes du corps, de vêtements de parade, de lampadaires, de statues, de choses analogues et d'un luxe semblable, mais qu'il est possible de se réduire presque au train de vie d'un simple particulier, sans déchoir pour cela ou se montrer plus négligent, lorsqu'il s'agit de s'acquitter en chef de ses devoirs d'État ; avoir obtenu un frère (26) tel qu'il pouvait, par son caractère, m'inciter à me rendre vigilant sur moi-même et qui, en même temps, me rendit heureux par sa déférence et par son affection ; n'avoir pas eu des enfants (27) disgraciés, ni contrefaits ; n'avoir point fait de trop grands progrès en rhétorique, en poétique et en d'autres arts qui m'eussent peut-être retenu, si j'avais senti que j'y faisais de bons progrès ; avoir prévenu mes maîtres, en les établissant dans la dignité qu'ils me semblaient désirer, et ne m'être point remis à l'espoir, puisqu'ils étaient encore jeunes, que je pourrais plus tard réaliser ce dessein ; avoir connu Apollonius, Rusticus, Maximus ; m'être représenté clairement et maintes fois ce que c'est qu'une vie conforme à la nature, de sorte que, dans la mesure où cela dépend des Dieux, des communications, des secours et des inspirations qui nous viennent d'eux, rien ne m'a, depuis longtemps, empêché de vivre conformément à la nature : si je suis encore éloigné du but, c'est par ma faute, et parce que je ne tiens pas compte des avertissements des Dieux et, pour ainsi dire, de leurs leçons ; avoir eu un corps assez résistant pour aussi longtemps supporter une pareille vie ; n'avoir touché ni à *Benedicta*, ni à *Theodotus* (28), et, plus tard, si j'ai été atteint par les passions amoureuses, m'en être guéri ; dans mon ressentiment contre *Rusticus*,

n'avoir commis aucun excès dont j'aurais eu à me repentir ; que ma mère, qui devait mourir jeune, ait pu toutefois passer auprès de moi ses dernières années ; toutes les fois que j'ai voulu secourir un homme dans la gêne ou dans quelque autre besoin, ne m'être jamais entendu répondre que je n'avais plus d'argent pour me le permettre ; n'être pas personnellement tombé dans une pareille nécessité, de façon à devoir réclamer l'aide d'autrui ; avoir eu une femme (29) comme la mienne, si obéissante, si tendre, si simple ; avoir facilement trouvé d'excellents maîtres (30) pour mes enfants ; avoir obtenu en songe la révélation de divers remèdes, et en particulier contre les crachements de sang et les vertiges, et cela, à Gaète (31), comme par oracle ; lorsque j'eus pris goût à la philosophie, n'être pas tombé sur quelque sophiste, et ne point m'être attardé à l'analyse des auteurs ou des syllogismes, ni à observer les phénomènes célestes. Tout ceci exige le secours des Dieux et de la Fortune.

Chez les Quades, au bord du Gran (32).

II

1. Dès l'aurore, dis-toi par avance : « Je rencontrerai un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un insociable. Tous ces défauts sont arrivés à ces hommes par leur ignorance des biens et des maux. Pour moi, ayant jugé que la nature du bien est le beau, que celle du mal est le laid, et que la nature du coupable lui-même est d'être mon parent, non par la communauté du sang ou d'une même semence, mais par celle de l'intelligence et d'une même parcelle de la divinité, je ne puis éprouver du dommage de la part d'aucun d'eux, car aucun d'eux ne peut me couvrir de laideur. Je ne puis pas non plus m'irriter contre un parent, ni le prendre en haine, car nous sommes nés pour coopérer, comme les pieds, les mains, les paupières, les deux rangées de dents, celle d'en haut et celle d'en bas. Se comporter en adversaires les uns des autres est donc contre nature, et c'est agir en adversaire que de témoigner de l'animosité et de l'aversion. »

2. Tout ce que je suis, c'est une chair, avec un souffle et un principe directeur. Renonce aux livres ; ne te laisse pas absorber : ce ne t'est point permis. Mais, comme un homme déjà en passe de mourir, méprise la chair : sang et poussière, petits os, tissu léger de nerfs et entrelacement de veines et d'artères. Examine aussi ce qu'est le souffle : du vent qui n'est pas toujours le même car à tout moment tu le rends pour en avaler d'autre. Il te reste, en troisième lieu, le principe directeur. Pense à ceci : tu es vieux ; ne permets plus qu'il soit esclave, qu'il soit encore comme tiré par les fils d'une égoïste impulsion, ni qu'il s'aigrisse contre son sort actuel, ou bien qu'il appréhende celui qui doit Venir.

3. Les œuvres des Dieux sont pleines de providence ; celles de la Fortune ne se font pas sans la nature ou sans être filées et tissées avec les événements que dirige la Providence. Tout découle de là. De plus, tout ce qui arrive est nécessaire et utile au monde universel, dont tu fais partie. Aussi, pour toute partie de la nature, le bien est-il ce que comporte la nature universelle et ce qui est propre à sa conservation. Or, ce qui conserve le monde, ce sont les transformations des éléments, aussi bien que celles de leurs combinaisons. Que cela te suffise et te serve de principes. Quant à ta soif de livres, rejette-la, afin de ne pas mourir en murmurant, mais véritablement apaisé et le cœur plein de gratitude envers les Dieux.

4. Rappelle-toi depuis combien de temps tu remets à plus tard et combien de fois, ayant reçu des Dieux des occasions de t'acquitter, tu ne les as pas mises à profit. Mais il faut enfin, dès maintenant, que tu sentes de quel monde tu fais partie, et de quel être, régisseur du monde,

tu es une émanation, et qu'un temps limité te circonscrit. Si tu n'en profites pas, pour accéder à la sérénité, ce moment passera ; tu passeras aussi, et jamais plus il ne reviendra.

5. A tout moment, songe avec gravité, en Romain et en mâle, à faire ce que tu as en mains, avec une stricte et simple dignité, avec amour, indépendance et justice, et à donner congé à toutes les autres pensées. Tu le leur donneras, si tu accomplis chaque action comme étant la dernière de ta vie, la tenant à l'écart de toute irréflexion, de toute aversion passionnée qui t'arracherait à l'empire de la raison, de toute feinte, de tout égoïsme et de tout ressentiment à l'égard du destin. Tu vois combien sont peu nombreux les préceptes dont il faut se rendre maître pour pouvoir vivre d'une vie paisible et passée dans la crainte des Dieux, car les Dieux ne réclameront rien de plus à qui les observe.

6. Injurie-toi, injurie-toi, mon âme. Tu n'auras plus l'occasion de t'honorer toi-même. Brève, en effet, est la vie pour chacun. La tienne est presque achevée, et tu n'as pas de respect pour toi-même, car tu mets ton bonheur dans les âmes des autres.

7. Les accidents du dehors te distraient-ils ? Donne-toi le loisir d'apprendre quelque bonne vérité, et cesse de te laisser emporter par le tourbillon. Évite aussi désormais cet autre égarement. Insensés, en effet, sont ceux qui, à force d'agir, sont fatigués par la vie, et n'ont pas un but où diriger tout leur élan et, tout à la fois, leur pensée tout entière.

8. Il n'est pas facile de voir un homme malheureux pour n'avoir point arrêté sa pensée sur ce qui passe dans l'âme d'un autre. Quant à ceux qui ne se rendent pas compte des mouvements de leur âme propre, c'est une nécessité qu'ils soient malheureux.

9. Il faut toujours se souvenir de ceci : quelle est la nature du Tout ? Quelle est la mienne ? Comment celle-ci se comporte-t-elle à l'égard de celle-là ? Quelle partie de quel Tout est-elle ? Noter aussi que nul ne peut t'empêcher de toujours faire et de dire ce qui est conforme à la nature dont tu fais partie.

10. C'est en philosophe que Théophraste (33) affirme, dans sa comparaison des fautes, comme le ferait un homme qui les comparerait en se référant au sens commun, que les fautes commises par concupiscence sont plus graves que celles qui le sont par colère. L'homme en colère, en effet, paraît s'écarter de la raison avec quelque douleur et avec un certain resserrement sur soi-même. Mais celui qui pêche par concupiscence, vaincu par la volupté, se montre en quelque sorte plus relâché et plus charmé dans ses fautes. A bon droit donc et en vrai philosophe, Théophraste a dit que celui qui faute avec plaisir mérite un plus grand blâme que celui qui pêche

avec douleur. En somme, l'un ressemble plutôt à un homme offensé et forcé, par douleur, à se mettre en colère ; l'autre s'est jeté de lui-même dans l'injustice, se portant à faire ce à quoi l'incite la concupiscence.

11. Tout faire, tout dire et tout penser, en homme qui peut sortir à l'instant de la vie. Quitter les hommes, s'il y a des Dieux, n'a rien de redoutable, car ceux-ci ne sauraient te vouer au malheur. Mais, s'il n'y en a pas, ou s'ils n'ont aucun soin des choses humaines, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans Dieux et vide de Providence ? Mais ils existent et ils ont soin des choses humaines, et, pour que l'homme ne tombe pas dans les maux qui sont des maux véritables, ils lui en ont donné tous les moyens. S'il était quelque mal en dehors de ces maux, les Dieux y auraient également pourvu, afin que tout homme fût maître d'éviter d'y tomber. Mais, comment ce qui ne rend pas l'homme pire pourrait-il rendre pire la vie de l'homme ? Ce n'est point pour l'avoir ignoré ni pour en avoir eu connaissance sans pouvoir le prévenir ou le corriger, que la nature universelle aurait laissé passer ce mal ; elle ne se serait pas, par impuissance ou par incapacité, trompée au point de faire échoir indistinctement aux bons et aux méchants une part égale de biens et de maux ? Or, la mort et la vie, la gloire et l'obscurité, la douleur et le plaisir, la richesse et la pauvreté, toutes ces choses échoient également aux bons et aux méchants, sans être par elles-mêmes ni belles ni laides. Elles ne sont donc ni des biens ni des maux.

12. Comme tout s'évanouit promptement : les corps eux-mêmes dans le monde, et leur souvenir dans la durée. Tels sont tous les objets sensibles, et particulièrement ceux qui nous amorcent par l'appât du plaisir, qui nous effraient par l'idée de la douleur, ou bien qui nous font jeter des cris d'orgueil. Que tout cela est vil, méprisable, abject, putride et mort, aux yeux de la raison qui peut s'en rendre compte. Que sont donc ceux dont l'opinion et la voix donnent la célébrité ? Qu'est-ce que mourir ? Si l'on envisage la mort en elle-même, et si, divisant sa notion, on en écarte les fantômes dont elle s'est revêtue, il ne restera plus autre chose à penser, sinon qu'elle est une action naturelle. Or celui qui redoute une action naturelle est un enfant. La mort pourtant n'est pas uniquement une action naturelle, mais c'est encore une œuvre utile à la nature. Comment l'homme touche-t-il à Dieu ? Par quelle partie de lui-même, et comment surtout cette partie de l'homme s'y trouve-t-elle disposée ?

13. Rien de plus misérable que l'homme qui tourne autour de tout, qui scrute, comme on dit, « *les profondeurs de la terre* (34) », qui cherche à deviner ce qui se passe dans les âmes d'autrui, et qui ne sent pas qu'il lui suffit d'être en face du seul génie qui réside en lui, et de l'honorer d'un culte sincère. Ce culte consiste à le conserver pur de passion, d'inconsidération et de mauvaise

humeur contre ce qui nous vient des Dieux et des hommes. Ce qui vient des Dieux, en effet, est respectable en raison de leur excellence ; ce qui vient des hommes est digne d'amour, en vertu de notre parenté commune ; digne aussi parfois d'une sorte de pitié, en raison de leur ignorance des biens et des maux, aveuglement non moindre que celui qui nous prive de distinguer le blanc d'avec le noir.

14. Quand tu devrais vivre trois fois mille ans, et même autant de fois dix mille ans, souviens-toi pourtant que nul ne perd une vie autre que celle qu'il vit, et qu'il ne vit pas une vie autre que celle qu'il perd. Par-là, la vie la plus longue revient à la vie la plus courte. Le temps présent, en effet, étant le même pour tous, le temps passé est donc aussi le même, et ce temps disparu apparaît ainsi infiniment réduit. On ne saurait perdre, en effet, ni le passé, ni l'avenir, car comment ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas ? Il faut toujours se souvenir de ces deux choses : l'une que tout, de toute éternité, est d'identique aspect et revient en de semblables cercles, et qu'il n'importe pas qu'on fixe les yeux sur les mêmes objets durant cent ans, deux cents ans, ou durant l'infini du cours de la durée. L'autre, que celui qui a le plus longtemps vécu et que celui qui mourra le plus tôt, font la même perte. C'est du seul présent, en effet, que l'on peut être privé, puisque c'est le seul présent qu'on a et qu'on ne peut perdre ce qu'on n'a point.

15. Que tout est opinion. - Évidentes sont les paroles adressées au cynique Monimos (35). Évidente aussi est l'utilité de ce qu'on y avance, si l'on admet, dans la limite du vrai, tout ce qu'il y a là d'agréable.

16. L'âme de l'homme se fait surtout injure, lorsqu'elle devient, autant qu'il dépend d'elle, une tumeur et comme un abcès du monde. S'irriter en effet contre quelque événement que ce soit, est se développer en dehors de la nature, en qui sont contenues, en tant que parties, les natures de chacun de tout le reste des êtres. L'âme se fait ensuite injure, lorsqu'elle conçoit pour un homme de l'aversion ou que, pour lui nuire, contre lui elle se dresse, telles que les âmes des hommes en colère. Troisièmement, elle se fait injure, lorsqu'elle est vaincue par le plaisir ou par la douleur. Quatrièmement, lorsqu'elle dissimule, agit ou parle sans franchise et contrairement à la vérité. Cinquièmement, lorsqu'elle ne dirige son activité et son initiative vers aucun but, mais s'applique à n'importe quoi, au hasard et sans suite, alors que nos moindres actions devraient être ordonnées par rapport à une fin. Or, la fin des êtres raisonnables, c'est d'obéir à la raison et à la loi du plus vénérable des États et des Gouvernements.

17. Le temps de la vie de l'homme, un instant ; sa substance, fluente ; ses sensations, indistinctes ; l'assemblage de tout son corps, une facile décomposition ; son âme, un tourbillon

; son destin, difficilement conjecturable ; sa renommée, une vague opinion. Pour le dire en un mot, tout ce qui est de son corps est eau courante ; tout ce qui est de son âme, songe et fumée. Sa vie est une guerre, un séjour sur une terre étrangère ; sa renommée posthume, un oubli. Qu'est-ce donc qui peut nous guider ? Une seule et unique chose : la philosophie. Et la philosophie consiste en ceci : à veiller à ce que le génie qui est en nous reste sans outrage et sans dommage, et soit au-dessus des plaisirs et des peines ; à ce qu'il ne fasse rien au hasard, ni par mensonge ni par faux-semblant ; à ce qu'il ne s'attache point à ce que les autres font ou ne font pas. Et, en outre, à accepter ce qui arrive et ce qui lui est dévolu, comme venant de là même d'où lui-même est venu. Et surtout, à attendre la mort avec une âme sereine sans y voir autre chose que la dissolution des éléments dont est composé chaque être vivant. Si donc pour ces éléments eux-mêmes, il n'y a rien de redoutable à ce que chacun se transforme continuellement en un autre, pourquoi craindrait-on la transformation de leur ensemble et sa dissolution ? C'est selon la nature ; et rien n'est mal de ce qui se fait selon la nature.

A Carnuntum (36).

III

1. Il ne faut pas seulement considérer que la vie chaque jour se consume et que la part qui reste diminue d'autant. Mais il faut encore considérer ceci : à supposer qu'un homme vive longtemps, il demeure incertain si son intelligence restera pareille et suffira dans la suite à comprendre les questions et à se livrer à cette spéculation qui tend à la connaissance des choses divines et humaines. Si cet homme, en effet, vient à tomber en enfance, il ne cessera ni de respirer, ni de se nourrir, ni de se former des images, ni de se porter à des impulsions, ni d'accomplir toutes les autres opérations du même ordre ; mais la faculté de disposer de soi, de discerner avec exactitude tous nos devoirs, d'analyser les apparences, d'examiner même s'il n'est point déjà temps de sortir de la vie, et de juger de toutes les autres considérations de ce genre qui nécessitent une raison parfaitement bien exercée, cette faculté, dis-je, s'éteint la première. Il faut donc se hâter, non seulement parce qu'à tout moment nous nous rapprochons de la mort, mais encore parce que nous perdons, avant de mourir, la compréhension des questions et le pouvoir d'y prêter attention.

2. Il faut encore prendre garde à ceci : les accidents mêmes qui s'ajoutent aux productions naturelles ont quelque chose de gracieux et de séduisant. Le pain, par exemple, en cuisant par endroits se fendille et ces fentes ainsi formées et qui se produisent en quelque façon à l'encontre de l'art du boulanger, ont un certain agrément et excitent particulièrement l'appétit. De même, les figues, lorsqu'elles sont tout à fait mûres, s'entrouvrent ; et, dans les olives qui tombent des arbres, le fruit qui va pourrir prend un éclat particulier. Et les épis qui penchent vers la terre, la peau du front du lion, l'écume qui s'échappe de la gueule des sangliers, et beaucoup d'autres choses, si on les envisage isolément, sont loin d'être belles, et pourtant, par le fait qu'elles accompagnent les œuvres de la nature, elles contribuent à les embellir et deviennent attrayantes. Aussi, un homme qui aurait le sentiment et l'intelligence profonde de tout ce qui se passe dans le Tout, ne trouverait pour ainsi dire presque rien, même en ce qui arrive par voie de conséquence, qui ne comporte un certain charme particulier. Cet homme ne prendra pas moins de plaisir à voir dans leur réalité les gueules béantes des fauves qu'à considérer toutes les imitations qu'en présentent les peintres et les sculpteurs. Même chez une vieille femme et chez un vieillard, il pourra, avec ses yeux de philosophe, apercevoir une certaine vigueur, une beauté tempestive, tout comme aussi, chez les enfants, le charme attirant de l'amour. De pareilles joies fréquemment se rencontrent, mais elles n'entraînent pas l'assentiment de tous, si ce n'est de celui qui s'est véritablement familiarisé avec la nature et ses productions.

3. Hippocrate, après avoir guéri bien des maladies, tomba malade lui-même et mourut. Les Chaldéens, qui avaient prédit la mort d'un grand nombre d'hommes, ont été à leur tour saisis par le destin. Alexandre, Pompée, Caius César, après avoir tant de fois détruit de fond en comble des villes entières et taillé en pièces en bataille rangée de nombreuses myriades de cavaliers et de fantassins, finirent eux aussi par sortir de la vie. Héraclite, après d'aussi savantes recherches sur l'embrassement du monde, l'intérieur rempli d'eau et le corps enduit de bouse, trépassa (37). La vermine fit mourir Démocrite, et une autre sorte de vermine, Socrate (38). Qu'est-ce à dire ? Tu t'es embarqué, tu as navigué, tu as accosté : débarque ! Si c'est pour entrer dans une autre vie, là non plus rien n'est vide de Dieux ; mais si c'est pour tomber dans l'insensibilité, tu cesseras d'avoir à supporter les peines et les plaisirs, d'être asservi à une enveloppe d'autant plus vile qu'est noble la partie de ton être qui est en servitude : l'une est intelligence et divinité ; l'autre, terre et sang mêlée de boue.

4. N'use point la part de vie qui te reste à te faire des idées sur ce que font les autres, à moins que tu ne vises à quelque intérêt pour la communauté. Car tu te privas ainsi d'une autre tâche, celle, veux-j e dire, que tu négliges en cherchant à te faire une idée de ce que fait tel ou tel, du but qu'il se propose, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense, de ce qu'il combine et de toutes les autres préoccupations de ce genre, qui t'étourdissent et t'écartent de l'attention que tu dois à ton principe directeur. Il faut donc éviter d'embrasser, dans l'enchaînement de tes idées, ce qui est aventureux et vain, et beaucoup plus encore ce qui est superflu et pernicieux. Il faut t'habituer à n'avoir que les seules idées à propos desquelles, si on te demandait soudain : « A quoi penses-tu maintenant ? » tu puisses incontinent répondre avec franchise : « A ceci et à cela. » De cette façon, on pourrait voir aussitôt et avec évidence, que tout en toi est simple, bienveillant, digne d'un être sociable, indifférent aux idées de volupté ou, pour tout dire en un mot, de jouissances, insensible encore à la haine, à l'envie, à la défiance et à toute autre passion dont tu rougirais, s'il fallait avouer que ton esprit la possède. Car un tel homme, qui ne néglige aucun effort pour se placer dès maintenant au rang des meilleurs, est comme un prêtre et un serviteur des Dieux, attaché, aussi au service de Celui qui a établi sa demeure en lui, et ce culte préserve l'homme de la souillure des voluptés, le rend invulnérable à toutes les douleurs, inaccessible à toute démesure, insensible à toute méchanceté ; il en fait l'athlète du plus noble combat, de celui qui s'engage pour ne point se laisser abattre par aucune passion ; il l'immerge à fond dans la justice, et lui fait accueillir, de par toute son âme, les événements et tous les lots de son destin . Et jamais, hormis une nécessité impérieuse et d'intérêt commun, il ne cherche à se faire une idée de ce qu'un autre dit, fait ou pense. Il applique son activité aux seules choses qui le concernent,

et il pense sans cesse que les choses qui sont de son particulier, sont filées avec celles qui constituent le Tout ; il s'acquitte honorablement des premières, et il est convaincu que les secondes sont bonnes, car le destin qui est attribué à chacun, est impliqué dans l'ordre universel et implique cet ordre. Il se souvient aussi que tous les êtres raisonnables sont parents et qu'aimer tous les hommes est conforme à la nature de l'homme, qu'il ne faut pas tenir compte de l'opinion de la foule, mais de ceux-là seuls qui vivent conformément à la nature. Quant à ceux qui vivent autrement, il se souvient constamment de ce qu'ils sont, chez eux et hors de chez eux, le jour durant comme durant la nuit, et de quels gens ils font leur entourage. Il ne fait donc aucun cas de l'approbation de tels hommes qui ne savent pas eux-mêmes se contenter par eux-mêmes.

5. Agis sans mauvais gré, sans mépris de l'intérêt commun, sans irréflexion, sans tirer par côté. Qu'aucune recherche ne pare ta pensée. Parle peu, et ne t'ingère point dans de multiples affaires. En outre, que le Dieu qui est en toi protège un être mâle, vénérable, un citoyen, un Romain, un chef qui s'assigne à lui-même son poste, tel un homme enfin qui attendrait, sans lien qui le retienne, le signal pour sortir de la vie, n'ayant besoin ni de serment ni de personne pour témoin. C'est ainsi qu'on acquiert la sérénité, l'art de se passer de l'assistance d'autrui, l'art de se passer de la tranquillité que les autres procurent. Il faut donc être droit, et non pas redressé.

6. Si tu trouves dans la vie humaine un bien qui vaille mieux que la justice, la vérité, la tempérance, le courage et, en un mot, qu'une pensée qui se contente d'elle-même, toutes les fois qu'elle te donne d'agir conformément à la droite raison, et qui se montre satisfaite de son destin dans tout ce que le sort, sans qu'elle ait pu choisir, lui assigne en partage ; si, dis-je, tu vois un bien supérieur, tourne-toi vers lui de toute ton âme et jouis de ce suprême bien que tu découvres. Mais si rien ne t'apparaît meilleur que le Génie qui en toi a établi sa demeure, qui soumet à son autorité les instincts personnels, qui contrôle les représentations de l'esprit, qui s'est arraché, comme le dit Socrate (39), aux incitations des sens, qui se soumet aux Dieux et aux hommes s'attache ; si tu trouves tout le reste plus petit et plus vil, ne laisse place en toi à aucune autre chose, car une fois que tu te serais laissé incliner et détourner par elle, tu ne pourrais plus sans relâche honorer plus que tout ce bien qui t'est propre et qui est tien . A ce bien de la raison et de la vie sociale, il ne t'est pas permis d'opposer quoi que ce soit d'une autre nature, tel que les louanges de la multitude, le pouvoir, la richesse et la jouissance des voluptés. Toutes ces choses, même si elles semblent pour quelque temps convenir à notre nature, prévalent soudain et la font dévier. Pour toi donc, dis-je, choisis simplement et librement ce que tu vois de meilleur et persiste en ce choix. - Mais le meilleur, c'est l'utile. - S'il s'agit de l'utile se rapportant à toi comme à un être raisonnable, veille à sa garde ; mais s'il ne se rapporte qu'à ton être animal,

déclare-le et, sans orgueil, maintiens ton jugement ; tâche seulement de mener cette enquête en toute sûreté.

7. N'estime jamais comme utile à toi-même ce qui t'obligera un jour à transgresser ta foi, à quitter la pudeur, à concevoir de la haine pour quelqu'un, à suspecter, à maudire, à dissimuler, à désirer ce qui a besoin de murs et de tentures. L'homme qui, avant tout, a opté pour sa raison, son Génie et le culte dû à la dignité de ce Génie, ne joue pas la tragédie, ne gémit pas et n'a besoin ni d'isolement ni d'affluence. Suprême liberté : il vivra sans rechercher ni fuir quoi que ce soit. Que son âme reste durant un plus ou moins long intervalle de temps enveloppée dans son corps, il ne s'en fait, de quelque façon que ce soit, aucun souci. S'il fallait, en effet, dès maintenant qu'il s'en aille, il partirait aussi dégagé que pour tout autre de ces besognes susceptibles d'être remplies avec décence et mesure. Le seul souci qu'il a durant sa vie entière, est de garder sa pensée de toute façon d'être qui serait impropre à un être raisonnable et sociable.

8. Dans la pensée de l'homme qui s'est réprimé, qui s'est purifié, tu ne saurais trouver rien de purulent, rien de souillé, rien de suppurant sous la croûte. Le destin ne surprend pas sa vie inachevée, comme on le dirait d'un tragédien qui s'en irait avant d'avoir achevé son rôle et terminé la pièce. Tu n'y verrais non plus rien de servile, rien d'affecté, rien de trop attaché ou de trop détaché, rien de justiciable, ni de dissimulé.

9. Vénère la faculté de te faire une opinion. Tout dépend d'elle, pour qu'il n'existe jamais, en ton principe directeur, une opinion qui ne soit pas conforme à la nature et à la constitution d'un être raisonnable. Par elle nous sont promis l'art de ne point se décider promptement, les bons rapports avec les hommes et l'obéissance aux ordres des Dieux.

10. Rejette donc tout le reste et ne t'attache qu'à ces quelques préceptes. Mais souviens-toi aussi que chacun ne vit que le moment présent, et que ce moment ne dure qu'un instant ; le reste, il a été vécu ou est dans l'incertain. Petit est donc le temps que chacun vit ; petit est le coin de terre où il le vit, et petite aussi, même la plus durable, est la gloire posthume ; elle ne tient qu'à la succession de ces petits hommes qui mourront très vite, sans se connaître eux-mêmes, bien loin de connaître celui qui mourut longtemps avant eux.

11. Aux préceptes dont j'ai déjà parlé, qu'un, autre encore soit ajouté : se faire toujours une définition et une description de l'objet dont l'image se présente à l'esprit, afin de le voir distinctement, tel qu'il est en sa propre essence, à nu, tout entier à travers tous ses aspects, et de se dire en soi-même le nom particulier qu'il a, et les noms des éléments dont il est composé et dans lesquels il se résoudra. Rien, en effet, n'est à ce point capable d'élever l'âme, comme de

pouvoir discerner, avec méthode et vérité, chacun des objets rencontrés dans la vie, de toujours les considérer de telle façon qu'on puisse examiner en même temps quelle utilité tel objet fournit et à quel univers, quelle valeur il a par rapport à l'ensemble, et quelle valeur aussi par rapport à l'homme, ce citoyen de la plus éminente cité, dont les autres cités sont comme les maisons. Il faut aussi se demander quel est cet objet, de quels éléments il est composé, combien de temps doit naturellement durer cet objet qui occasionne présentement en moi cette représentation, de quelle vertu ai-je besoin par rapport à lui, de douceur, par exemple, de courage, de bonne foi, de simplicité, de maîtrise de soi, etc. Voilà pourquoi il faut pouvoir se dire en toute occurrence : « Ceci vient de Dieu. - Cela tient au groupement et au fil enroulé des événements, à la rencontre occasionnée par leur suite, et au hasard aussi. – Ceci vient d'un concitoyen, d'un parent, d'un compagnon qui toutefois ignore ce qui est pour lui conforme à la nature. » Mais moi, je ne l'ignore point, et c'est pour cela que je le traite, selon la loi naturelle de la société, avec bienveillance et justice. Néanmoins, je vise en même temps, dans les choses indifférentes, à leur attribuer leur valeur relative.

12. Si tu remplis la tâche présente en obéissant à la droite raison, avec empressement, énergie, bienveillance et sans y mêler aucune affaire accessoire ; si tu veilles à ce que soit toujours conservé pur ton Génie intérieur, comme s'il te fallait le restituer à l'instant ; si tu rattaches cette obligation au précepte de ne rien attendre et de ne rien éluder ; si tu te contentes, en ta tâche présente, d'agir conformément à la nature, et, en ce que tu dis et ce que tu fais entendre, de parler selon l'héroïque vérité, tu vivras heureux . Et il n'y a personne qui puisse t'en empêcher.

13. Comme les médecins ont toujours sous la main les instruments et les fers nécessaires à donner des soins dans les cas urgents : de même, aie toujours prêts les principes requis pour la connaissance des choses divines et humaines et pour tout accomplir, même l'action la plus insignifiante, en homme qui se souvient de l'enchaînement réciproque de ces deux sortes de choses. Car tu ne saurais bien faire aucune chose humaine, sans la rapporter en même temps aux choses divines, et inversement.

14. Ne t'écarte plus. Tu n'es pas en situation de relire tes Mémoires (40), ni les gestes antiques des Romains et des Grecs, ni les extraits d'ouvrages que tu réservais pour ta vieillesse. Hâte-toi donc au but ; renonce aux vains espoirs et porte-toi secours, si tu as, tant que c'est possible encore, quelque souci de toi-même.

15. On ne sait pas combien d'acceptions ont ces mots : voler, semer, acheter, rester en repos, voir ce qu'il faut faire ; cela ne s'acquiert point avec les yeux, mais par le moyen d'une certaine autre vue.

16. Corps, âme, intelligence. Au corps, les sensations ; à l'âme, les impulsions ; à l'intelligence, les principes. Être impressionné par une représentation appartient même aux brutes ; être mu comme par des fils par les impulsions appartient aux fauves, aux efféminés, à Phalaris et à Néron. Mais avoir l'intelligence pour se guider vers ce qui paraît être de notre devoir, appartient même à ceux qui nient les Dieux, délaissent leur patrie et agissent lorsqu'ils ont clos les portes. Si donc tout le reste est commun aux êtres que j'ai dits, ce qui reste en propre à l'homme de bien est d'aimer et d'accueillir avec satisfaction les accidents fortuits et les événements filés en même temps que son destin, de ne jamais embrouiller ni abasourdir par une foule d'images le Génie intérieur qui réside au fond de sa poitrine, mais de le conserver dans la sérénité, régulièrement soumis à Dieu, sans proférer une parole contraire à la vérité, sans jamais rien faire à l'encontre de la justice . Et, même si tous les hommes se refusent à croire qu'il vit avec simplicité, réserve et débonnairété, il ne s'irrite contre personne, et il ne dévie pas de la route qui mène au terme de la vie, terme qu'il faut atteindre en étant pur, calme, dégagé, et en s'accommodant sans violence à sa destinée.

IV

1. Le maître intérieur, quand il se conforme à la nature, envisage les événements de telle sorte, qu'il puisse toujours, selon la possibilité qu'il en a, modifier sans peine son attitude envers eux. Il n'a de préférence pour aucune matière déterminée, mais il se porte, après choix, vers ce qu'il croit le meilleur ; et, s'il rencontre un obstacle, il s'en fait une matière, comme le feu lorsqu'il se rend maître des choses qu'on y jette, alors qu'une petite lampe en serait étouffée. Mais un feu ardent a vite fait de s'approprier ce qu'on y ajoute ; il le consume et, de par ce qu'on y jette, il s'élève plus haut.

2. N'accomplis aucun acte au hasard, ni autrement que ne le requiert la règle qui assure la perfection de l'art.

3. On se cherche des retraites à la campagne, sur les plages, dans les montagnes. Et toi-même, tu as coutume de désirer ardemment ces lieux d'isolement. Mais tout cela est de la plus vulgaire opinion, puisque tu peux, à l'heure que tu veux, te retirer en toi-même. Nulle part, en effet, l'homme ne trouve de plus tranquille et de plus calme retraite que dans son âme, surtout s'il possède, en son for intérieur, ces notions sur lesquelles il suffit de se pencher pour acquérir aussitôt une quiétude absolue, et par quiétude, je n'entends rien autre qu'un ordre parfait. Accorde-toi donc sans cesse cette retraite, et renouvelle-toi. Mais qu'il s'y trouve aussi de ces maximes concises et fondamentales qui, dès que tu les auras rencontrées, suffiront à te renfermer en toute son âme et à te renvoyer, exempt d'amertume, aux occupations vers lesquelles tu retournes. Contre quoi, en effet, as-tu de l'amertume ? Contre la méchanceté des hommes ? Reporte-toi à ce jugement, que les êtres raisonnables sont nés les uns pour les autres, que se supporter est une partie de la justice, que les hommes pèchent involontairement, que tous ceux qui jusqu'ici se sont brouillés, soupçonnés, haïs, percés de coups de lances, sont allongés, réduits en cendres ! Calme-toi donc enfin. Mais peut-être as-tu de l'amertume contre le lot que l'ensemble t'assigne ? Rappelle-toi le dilemme : Ou une Providence ou des atomes, et par quels arguments il a été prouvé que l'univers est comme une cité. Les choses du corps ont-elles alors fait main mise sur toi ? Considère que la pensée ne se mêle point aux agitations douces ou violentes du souffle vital, une fois qu'elle s'est recouverte elle-même et qu'elle a reconnu sa propre force ; et enfin rappelle-toi ce que tu as entendu et admis sur la douleur et sur le plaisir. Mais peut-être sera-ce la gloriole qui te sollicitera ? Jette les yeux sur le très prompt oubli dans lequel tombent toutes choses, sur le gouffre du temps qui, des deux côtés, s'ouvre à l'infini, sur la vanité du retentissement, la versatilité et l'irréflexion de ceux qui paraissent te bénir, l'exiguïté

du lieu où la renommée est circonscrite. La terre entière, en effet, n'est qu'un point, et quelle infime parcelle en est habitée ! Et là, combien d'hommes, et quels hommes, auront à te louer. Il reste donc à te souvenir de la retraite que tu peux trouver dans ce petit champ de ton âme. Et, avant tout, ne te tourmente pas, ne te raidis pas ; mais sois libre et regarde les choses en être viril, en homme, en citoyen, en mortel. Au nombre des plus proches maximes sur lesquelles tu te pencheras, compte ces deux : l'une que les choses n'atteignent point l'âme, mais qu'elles restent confinées au dehors, et que les troubles ne naissent que de la seule opinion qu'elle s'en fait. L'autre, que toutes ces choses que tu vois seront, dans la mesure où elles ne le sont point encore, transformées et ne seront plus. Et de combien de choses les transformations t'ont déjà eu pour témoin ! Songes-y constamment. « Le monde est changement ; la vie, remplacement (41). »

4. Si l'intelligence nous est commune, la raison qui fait de nous des êtres qui raisonnent, nous est commune aussi. Si cela est, la raison, qui commande ce qu'il faut faire ou non, doit être commune. Si cela est, la loi aussi nous est également commune. Si cela est, nous sommes concitoyens. Si cela est, nous participons à une certaine administration commune. Si cela est, le monde entier est comme une cité. Et de quelle autre administration commune pourrait-on dire, en effet, que le genre humain tout entier participe ? C'est de là-haut, de cette cité commune, que nous viennent l'intelligence elle-même, la raison et la loi ; sinon, d'où viendraient-elles ? De même, en effet, que la partie terrestre de mon être a été prélevée sur une certaine terre, la partie humide sur un autre élément, la partie prise à l'air sur une autre source, et la partie constituée par la chaleur et le feu sur une certaine autre source particulière - car rien ne vient de rien, comme rien ne retourne à rien - de même aussi, l'intelligence vient de quelque part.

5. La mort est, comme la naissance, un mystère de la nature : combinaison dans l'une des mêmes éléments qui se séparent dans l'autre. En somme, rien dont on puisse être déshonoré, car mourir n'est pas contraire à la disposition d'un animal raisonnable, ni à la logique de sa constitution.

6. De telles choses, par le fait de tels hommes, doivent naturellement se produire ainsi, par nécessité. Ne pas vouloir que cela soit, c'est vouloir que le figuier soit privé de son suc. Bref, souviens-toi de ceci : dans très peu de temps, toi et lui, vous serez morts ; et, bientôt après, rien, pas même votre nom, ne restera.

7. Supprime la présomption, tu auras supprimé : « On m'a fait tort ». Supprime : « On m'a fait tort », le tort est supprimé.

8. Ce qui ne rend pas l'homme plus mauvais, ne rend pas non plus sa vie plus mauvaise et ne peut lui nuire, ni au dehors, ni au dedans.
9. La nature de l'utile est d'être contrainte à manifester nécessairement son utilité.
10. Souviens-toi que tout ce qui arrive, arrive justement. Tu le remarqueras, si tu observes avec exactitude. Je ne dis pas seulement : arrive selon la suite, mais encore selon la justice, et comme si quelqu'un assignait à chacun selon son mérite. Continue donc d'observer comme tu as commencé, et, ce que tu fais, fais-le avec cette pensée, la pensée d'être un homme de bien, selon l'idée qui constitue proprement l'homme de bien. Ce principe, conserve-le pour toutes tes actions.
11. Ne conçois point les choses telles que les juge celui qui t'offense ou comme il veut que tu les juges. Mais vois-les telles qu'elles sont en réalité.
12. Il faut toujours avoir à ta disposition ces deux préceptes ; l'un, de n'accomplir uniquement que ce que t'inspire, dans l'intérêt des hommes, la raison de ton pouvoir royal et législatif. L'autre, de changer de conduite, s'il se trouve quelqu'un pour redresser et modifier ton opinion. Il faut toutefois que ce changement procède toujours d'un certain motif soutenable, de justice, par exemple, ou d'intérêt général et tels doivent être exclusivement les mobiles qui puissent t'y déterminer, et non point ce qui te paraît glorieux ou agréable.
13. As-tu la raison ? - Je l'ai. - Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas ? Si elle remplit son rôle, en effet, que veux-tu de plus ?
14. Tu as subsisté comme partie du Tout. Tu disparaîtras dans ce qui t'a produit, ou plutôt, tu seras repris, par transformation, dans sa raison génératrice.
15. De nombreux grains d'encens sont jetés sur le même autel ; l'un y est tombé plus tôt, l'autre plus tard, mais c'est sans importance.
16. En moins de dix jours tu paraîtras un dieu à ceux qui maintenant te regardent comme un fauve ou un singe, pourvu que tu reviennes aux principes et au culte de la raison.
17. N'agis point comme si tu devais vivre des milliers d'années. L'inévitable est sur toi suspendu. Tant que tu vis, tant que cela t'est possible, deviens homme de bien.
18. Que de loisirs il gagne celui qui ne regarde pas à ce qu'a dit le voisin, à ce qu'il a fait, à ce qu'il a pensé ; mais à ce qu'il fait lui-même, afin que son acte soit juste, saint et absolument

bon. Ne jette point les yeux sur les âmes noires ; mais cours droit à la ligne du but, sans te disséminer.

19. Celui qu'exalte la renommée posthume ne se représente pas que chacun de ceux qui se souviendront de lui mourra bientôt lui-même, et qu'ensuite, à son tour, celui qui lui succèdera mourra aussi, jusqu'à ce que cette renommée soit éteinte, passant de l'un à l'autre comme des flambeaux qui s'allument et s'éteignent. Suppose même que soient immortels ceux qui se souviendront de toi, et qu'immortelle soit aussi ta mémoire. Que t'en revient-il ? Et je ne dis pas seulement qu'il n'en revient rien à celui qui est mort ; mais, à celui qui vit, à quoi sert la louange ? A moins que par hasard il n'en fasse un calcul. En attendant, tu négliges inopportunément le don que t'a fait la nature, en tenant compte de toute autre chose que de la raison.

20. D'ailleurs, tout ce qui est beau, de quelque façon que ce soit, est beau par lui-même, se termine à lui-même et n'a pas la louange comme partie de lui-même. L'objet qu'on loue n'en devient en conséquence ni pire ni meilleur. Je dis cela même des choses que l'on qualifie communément de belles, comme les objets naturels et les objets fabriqués. Ce qui est essentiellement beau a-t-il besoin d'autre chose ? De rien de plus que la loi, de rien de plus que la vérité, de rien de plus que la bienveillance ou la pudeur. Quelle est celle de ces choses qui est belle parce qu'on la loue, ou qui se corrompt parce qu'on la critique ? L'émeraude perd-elle de sa valeur, si elle n'est pas louangée ? Et l'or, l'ivoire, la pourpre, une lyre, une épée, une fleur, un arbuste ?

21. Si les âmes survivent, comment, depuis l'éternité, l'air suffit-il à les contenir ? Et comment la terre suffit-elle à contenir les corps de ceux qui sont morts depuis la même éternité ? De même qu'ici-bas, en effet, les corps, après avoir séjourné quelque temps dans la terre, se transforment, se dissolvent et font place à d'autres cadavres : de même, les âmes, transportées dans les airs, après s'y être maintenues quelque temps, se transforment, se dispersent et s'enflamment, reprises dans la raison génératrice du Tout, et, de cette façon, font place aux âmes qui viennent y chercher une autre résidence. Voilà ce qu'on pourrait répondre dans l'hypothèse de la survivance des âmes. Et il ne faut pas considérer seulement la foule des corps ensevelis de cette sorte, mais encore celle des animaux que nous mangeons chaque jour et que dévorent aussi les autres animaux. Car quel nombre en est ainsi consommé et enseveli, pour ainsi dire, dans les corps de ceux qui s'en nourrissent ? Et cependant il y a place pour eux, parce qu'ils se convertissent en sang, parce qu'ils se transforment en air ou en feu. Quel est sur ce point le moyen de découvrir la vérité ? La distinction entre la matière et la cause formelle (42).

22. Ne te laisse point prendre au tourbillon ; mais, dans tout élan, propose-toi le juste ; et, dans toute représentation, sauvegarde ta faculté de comprendre.
23. Tout me convient de ce qui te convient, ô Monde ! Rien pour moi n'est prématuré ni tardif, de ce qui est pour toi de temps opportun. Tout est fruit pour moi de ce que produisent tes saisons, ô nature ! Tout vient de toi, tout réside en toi, tout retourne en toi. Quelqu'un a dit : « Chère cité de Cécrops (43) ! » Et toi, ne diras-tu pas « Chère cité de Zeus ! »
24. « Embrasse peu d'affaires, a-t-on dit, si tu veux vivre en joie (44). » Ne serait-il pas mieux de dire « Fais ce qui est nécessaire, et tout ce que prescrit, et comme elle le prescrit, la raison d'un être sociable par nature ? » De cette manière tu obtiendras non seulement la joie qui provient de bien agir, mais encore celle qui procède d'embrasser peu d'affaires. En effet, la plupart de nos paroles et de nos actions n'étant pas nécessaires, les supprimer est s'assurer plus de loisir et de tranquillité. Il résulte de là qu'il faut, sur chaque chose, se rappeler à soi-même : « Ne serait-ce point là une de ces choses qui ne sont pas nécessaires ? » Et non seulement il faut supprimer les actions qui ne sont pas nécessaires, mais aussi les idées. De cette façon, en effet, les actes qu'elles pourraient entraîner ne s'ensuivront pas.
25. Essaie de voir comment te réussit la vie de l'homme de bien qui a pour agréable la part qui lui est assignée sur l'ensemble, et qui se contente d'être juste dans sa propre conduite et bienveillant dans sa façon d'être.
26. Tu as vu cela ? Vois ceci encore. Ne te trouble pas ; fais-toi une âme simple. Quelqu'un pêche-t-il ? Il pêche contre lui-même. Quelque chose t'est-il arrivé ? C'est bien, tout ce qui arrive t'était destiné, dès l'origine, par l'ordre de l'ensemble, et y était tissé. En somme, la vie est courte. Il faut tirer profit du présent, mais judicieusement et selon la justice. Sois sobre à te donner relâche.
27. Ou un monde ordonné, ou un pêle-mêle entassé, mais sans ordre. Mais se peut-il qu'en toi subsiste un certain ordre et que, dans le Tout, il n'y ait que désordre ; et cela, quand tout est aussi bien combiné, amalgamé, accordé ?
28. Sombre caractère, caractère efféminé, sauvage, féroce, brutal, puéril, lâche, déloyal, bouffon, cupide, tyrannique.
29. Si c'est être étranger au monde que de ne pas connaître ce qui s'y trouve, ce n'est pas être moins étranger aussi que d'ignorer ce qui s'y passe. C'est un exilé, celui qui s'éloigne de la raison sociale ; un aveugle, celui qui tient fermé l'œil de l'intelligence ; un mendiant, celui qui

a besoin d'un autre et qui ne tire pas de son propre fonds tout ce qui est expédient à sa vie. C'est un abcès du monde, celui qui se détourne et se met à l'écart de la raison de la commune nature, parce qu'il est mécontent de ce qui lui est survenu, car la même nature, qui amène ce qui survient, est celle aussi qui t'amena. C'est un membre amputé, celui qui retranche son âme particulière de celle des êtres raisonnables, car l'âme est une.

30. Celui-ci, sans tunique, vit en philosophe ; cet autre, sans livre, et cet autre aussi, presque sans vêtements. « Je n'ai pas de pain, dit-il, mais je reste fidèle à la raison. » Et moi, qui ai les ressources que l'étude procure, je ne lui reste point fidèle.

31. Le petit métier que tu as appris, aime-le et donne-lui tout ton acquiescement. Le reste de ta vie, passe-le en homme qui, de toute son âme, compte sur les Dieux pour tout ce qui le concerne, et qui ne se fait ni le tyran ni l'esclave d'aucun des hommes.

32. Considère, par exemple, les temps de Vespasien, tu y verras tout ceci : des gens qui se marient, élèvent des enfants, deviennent malades, meurent, font la guerre, célèbrent des fêtes, trafiquent, cultivent la terre, flattent, se montrent arrogants, soupçonneux, conspirent, souhaitent que certains meurent, murmurent contre le présent, aiment, thésaurisent, briguent les consulats, les souverains pouvoirs. Eh bien ! toute la société de ces gens-là n'est plus !

Passe maintenant aux temps de Trajan. Ce sont les mêmes occupations, et disparue aussi est cette société. Passe en outre en revue et semblablement les autres documents des temps et des nations entières, et vois combien d'hommes, après avoir tendu toutes leurs forces, sont tombés bien vite et se sont dissous dans les éléments. Surtout, rappelle-toi ceux que tu as connus toi-même et qui, se tiraillant pour rien, négligeaient d'agir conformément à leur propre constitution, de s'y tenir et de s'en contenter. Mais il est nécessaire de se souvenir ici que le soin dont il faut entourer chaque action, doit avoir sa propre estimation et sa proportion. Car, de cette façon, tu ne te décourageras point si tu n'as pas consacré aux choses inférieures plus de temps qu'il ne convenait.

33. Les mots, usuels autrefois, ne sont plus aujourd'hui que termes de lexique. De même, les noms des hommes, très célèbres autrefois, ne sont plus guère aujourd'hui que termes de lexique : Camille, Césion, Volésus, Léonnatus (45) ; puis, peu après, Scipion et Caton ; puis Auguste ; puis enfin Hadrien et Antonin. Tout cela s'efface sans tarder dans la légende, et bientôt aussi un oubli total l'a enseveli. Et je dis ceci au sujet d'hommes qui ont, en quelque sorte, brillé d'un éclat merveilleux, car les autres, dès qu'ils ont expiré, sont « *inconnus, Ignorés* (46) ». Et qu'est-ce donc, somme toute, qu'une éternelle mémoire ? Du vide en somme. A quoi donc faut-

il rapporter notre soin ? A ceci seulement : une pensée conforme à la justice, une activité dévouée au bien commun, un langage tel qu'il ne trompe jamais, une disposition à accueillir tout ce qui nous arrive comme étant nécessaire, comme étant attendu, comme découlant du même principe et de la ; même source.

34. Abandonne-toi de bon gré à Clotho, et laisse-la filer avec tout ce qu'elle veut.

35. Tout est éphémère, et le fait de se souvenir, et l'objet dont on se souvient.

36. Considère sans cesse que tout ce qui naît provient d'une transformation, et habitue-toi à penser que la nature universelle n'aime rien autant que de transformer ce qui est pour en former de nouveaux êtres semblables. Tout être, en quelque sorte, est la semence de l'être qui doit sortir de lui. Mais toi, tu ne comprends sous le seul nom de semences, que celles qu'on jette en terre ou dans une matrice : c'est trop être ignorant.

37. Tu auras tantôt fini de vivre, et tu n'es encore, ni simple, ni calme, ni affranchi du soupçon que peuvent te nuire les choses du dehors, ni bienveillant pour tous, ni habitué à placer la sagesse dans la seule pratique de la justice.

38. Examine avec attention leurs principes directeurs ; examine les sages, ce qu'ils évitent, et ce qu'ils recherchent.

39. Ton mal n'est pas dans le principe qui dirige les autres, ni dans quelque modification et altération de ce qui t'enveloppe. Où est-il donc ? Là où se trouve ce qui en toi sur les maux prononce. Qu'il ne prononce donc pas, et tout est bien ! Quand bien même ton plus proche voisin, le corps, serait découpé, brûlé, purulent, gangrené, que néanmoins la partie qui prononce sur ces accidents garde le calme, c'est-à-dire qu'elle juge n'être, ni un mal ni un bien, ce qui peut tout aussi bien survenir à l'homme méchant qu'à l'homme de bien. Ce qui peut, en effet, tout aussi bien survenir à l'homme qui vit contre la nature qu'à celui qui vit selon la nature, n'est ni conforme à la nature ni contraire à la nature.

40. Représente-toi sans cesse le monde comme un être unique, ayant une substance unique et une âme unique. Considère comment tout se rapporte à une seule faculté de sentir, à la sienne ; comment tout agit par sa seule impulsion, et comment tout contribue à la cause de tout, et de quelle façon les choses sont tissées et enroulées ensemble.

41. « Tu n'es qu'une âme chétive qui soulève un cadavre », comme disait Epictète (47).

42. Aucun mal ne survient aux êtres en voie de transformation, comme aucun bien n'arrive à ceux qui naissent d'une transformation.

43. Le temps est comme un fleuve et un courant violent formé de toutes choses. Aussitôt, en effet, qu'une chose est en vue, elle est entraînée ; une autre est-elle apportée, celle-là aussi va être emportée.

44. Tout ce qui arrive est aussi habituel et prévu que la rose au printemps et les fruits en été ; il en est ainsi de la maladie, de la mort, de la calomnie, des embûches et de tout ce qui réjouit ou afflige les sots.

45. Tout ce qui vient à la suite est toujours de la famille de ce qui vient avant ; car, en effet, il n'en est pas ici comme d'une série de nombres ayant séparément et respectivement leur contenu nécessaire, mais c'est une continuité logique. Et, de même que sont coharmonieusement ordonnées les choses qui sont, les choses qui naissent manifestent, non une simple succession, mais un admirable apparentement.

46. Constamment se souvenir de cette pensée d'Héraclite (48) : « La mort de la terre est de devenir eau, la mort de l'eau est de devenir air, et la mort de l'air, de se changer en feu, et inversement. » Se souvenir aussi « de l'homme qui oublie où le chemin conduit (49) ». Et de ceci encore (50) : « Que les hommes, dans le commerce qu'ils entretiennent continuellement avec la raison qui gouverne le Tout, ne s'accordent pas toujours avec elle, et qu'ils regardent comme étrangers les événements qui chaque jour leur arrivent. » Et, en outre (51) : « qu'il ne faut ni agir ni parler comme en dormant », car il nous semble alors que nous agissons aussi et que nous parlons, « ni comme des fils de menuisiers (52) », c'est-à-dire par routine et comme nous l'avons appris.

47. Si l'un des Dieux te disait : « Tu mourras demain ou, en tout cas, après-demain », tu n'attacherais plus une grande importance à ce que ce soit dans deux jours plutôt que demain, à moins d'être le dernier des rustres, car qu'est-ce que ce délai ? De même, ne crois pas que mourir dans beaucoup d'années plutôt que demain, soit de grande importance.

48. Considère sans cesse combien de médecins sont morts, après avoir tant de fois froncé les sourcils sur les malades ; combien d'astrologues, après avoir prédit, comme un grand événement, la mort d'autres hommes ; combien de philosophes, après s'être obstinés à discourir indéfiniment sur la mort et l'immortalité ; combien de chefs, après avoir fait périr tant de gens ; combien de tyrans, après avoir usé avec une cruelle arrogance, comme s'ils eussent été

immortels, de leur pouvoir de vie et de mort ; combien de villes, pour ainsi dire, sont mortes tout entières : Hélice, Pompéi, Herculanium (53), et d'autres innombrables ! Ajoutes-y aussi tous ceux que tu as vus toi-même mourir l'un après l'autre. Celui-ci rendit les derniers devoirs à cet autre, puis fut lui-même exposé par un autre, qui le fut à son tour, et tout cela, en peu de temps ! En un mot, toujours considérer les choses humaines comme éphémères et sans valeur : hier, un peu de glaire ; demain, momie ou cendre. En conséquence, passer cet infime moment de la durée conformément à la nature, finir avec sérénité, comme une olive qui, parvenue à maturité, tomberait en bénissant la terre qui l'a portée, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a produite.

49. Ressembler au promontoire contre lequel incessamment se brisent les flots. Lui, reste debout et, autour de lui, viennent s'assoupir les gonflements de l'onde. « Malheureux que je suis, parce que telle chose m'est arrivée ! » Mais non, au contraire : « Bienheureux que je suis, puisque telle chose m'étant arrivée, je persiste à être exempt de chagrin, sans être brisé par le présent, ni effrayé par ce qui doit venir. » Chose pareille, en effet, aurait pu survenir à n'importe qui ; mais n'importe qui n'aurait point su persister de ce fait à être exempt de chagrin. Pourquoi donc cet accident serait-il un malheur, plutôt que cet autre un bonheur ? Appelles-tu, somme toute, revers pour un homme, ce qui n'est pas un revers pour la nature de l'homme ? Et cela te paraît-il être un revers pour la nature de l'homme, ce qui n'est pas contraire à l'intention de sa nature ? Eh quoi ! cette intention tu la connais. Cet accident t'empêche-t-il d'être juste, magnanime, sage, circonspect, pondéré, véridique, réservé, libre, et cetera, toutes vertus dont la réunion fait que la nature de l'homme recueille les biens qui lui sont propres ? Souviens-toi d'ailleurs, en tout événement qui te porte au chagrin, d'user de ce principe : Ceci n'est pas un revers, mais c'est un bonheur que de noblement le supporter.

50. Secours vulgaire, mais tout de même efficace, pour atteindre au mépris de la mort, que de se rappeler ceux qui ont voulu s'attacher opiniâtement à la vie. Qu'ont-ils de plus que ceux qui sont morts avant l'heure ? De toute façon, ils gisent enfin quelque part Cadicianus, Fabius, Julianus, Lépidus (54), et tous leurs pareils, qui, après avoir conduit bien des gens au tombeau, ont fini par y être conduits. En somme, l'intervalle est petit, et à travers quelles épreuves, avec quels compagnons et dans quel corps faut-il le passer ! Ne t'en fais donc pas un souci. Regarde derrière toi l'infinité de la durée ; et, devant toi, un autre infini. Dans cette immensité, en quoi diffèrent celui qui a vécu trois jours et celui qui a duré trois fois l'âge du Gérézien (55) ?

51. Va toujours par le chemin le plus court, et le plus court est celui qui va selon la nature. Voilà pourquoi il faut agir et parler en tout de la façon la plus naturelle. Une telle ligne de conduite te délivrera de l'emphase, de l'exagération et du style figuré et artificiel.

V

1. Au petit jour, lorsqu'il t'en coûte de t'éveiller, aie cette pensée à ta disposition : c'est pour faire œuvre d'homme que je m'éveille. Serai-je donc encore de méchante humeur, si je vais faire ce pourquoi je suis né, et ce en vue de quoi j'ai été mis dans le monde ? Ou bien, ai-je été formé pour rester couché et me tenir au chaud sous mes couvertures ?

- Mais c'est plus agréable !

- Es-tu donc né pour te donner de l'agrément ? Et, somme toute, es-tu fait pour la passivité ou pour l'activité ? Ne vois-tu pas que les arbustes, les moineaux, les fourmis, les araignées, les abeilles remplissent leur tâche respective et contribuent pour leur part à l'ordre du monde ? Et toi, après cela, tu ne veux pas faire ce qui convient à l'homme ? Tu ne cours point à la tâche qui est conforme à la nature ?

- Mais il faut aussi se reposer.

- Il le faut, j'en conviens. La nature cependant a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis au manger et au boire. Mais toi pourtant, ne dépasses-tu pas ces bornes, et ne vas-tu pas au-delà du nécessaire ? Dans tes actions, il n'en est plus ainsi, mais tu restes en deçà du possible. C'est qu'en effet, tu ne t'aimes point toi-même, puisque tu aimerais alors, et ta nature et sa volonté. Les autres, qui aiment leur métier, s'épuisent aux travaux qu'il exige, oubliant bains et repas. Toi, estimes-tu moins ta nature que le ciseleur la ciselure, le danseur la danse, l'avare l'argent, et le vaniteux la gloriole ? Ceux-ci, lorsqu'ils sont en goût pour ce qui les intéresse, ne veulent ni manger ni dormir avant d'avoir avancé l'ouvrage auquel ils s'adonnent. Pour toi, les actions utiles au bien commun, te paraissent-elles d'un moindre prix, et dignes d'un moindre zèle ?

2. Qu'il est aisé de repousser et d'abandonner toute pensée déplaisante ou impropre, et d'être aussitôt dans un calme parfait !

3. Juges-toi digne de toute parole et de toute action conformes à la nature. Ne te laisse détourner, ni par la critique des uns, ni par les propos qui peuvent en résulter. Mais, s'il est bien d'agir ou de parler, ne t'en juge pas indigne. Les autres ont leur principe particulier de direction et ont affaire à leur instinct particulier. Quant à toi, ne t'en inquiète pas ; mais poursuis droit ton chemin, en te laissant conduire par ta propre nature et la nature universelle : toutes deux suivent une unique voie.

4. J'avance sur la voie conforme à la nature jusqu'à ce que je tombe et trouve le repos, expirant dans cet air que chaque jour j'aspire, tombant sur cette terre d'où mon père a tiré sa semence, ma mère son sang, ma nourrice son lait, d'où chaque jour, depuis tant d'années, je tiens nourriture et boisson, qui me porte tandis que je marche, et que d'elle je profite de tant de façons.

5. On n'a pas lieu d'admirer ton acuité d'esprit. Soit. Mais il est bien d'autres qualités dont tu ne peux pas dire : « Je n'ai pour elles aucune disposition naturelle. » Acquiers-les donc, puisqu'elles dépendent entièrement de toi : sincérité, gravité, endurance, continence, résignation, modération, bienveillance, liberté, simplicité, austérité, magnanimité. Ne sens-tu pas combien, dès maintenant, tu pourrais acquérir de ces qualités, pour lesquelles tu n'as aucune incapacité naturelle, aucun défaut justifié d'aptitude ? Et cependant tu restes encore de plein gré au-dessous du possible. A murmurer, lésiner, flatter, incriminer ton corps, chercher à plaire, te conduire en étourdi et livrer ton âme à toutes ces agitations, est-ce le manque de dispositions naturelles qui t'y oblige ? Non, par les Dieux ! Et, depuis longtemps, tu aurais pu te délivrer de ces défauts, et seulement, si c'est vrai, te laisser accuser de cette trop grande lenteur et de cette trop pénible difficulté à comprendre. Mais, sur ce point même, il faut t'exercer, et ne point traiter par le mépris cette lourdeur, ni t'y complaire.

6. Celui-ci, lorsqu'il a favorablement obligé quelqu'un, est tout prêt à lui porter en compte ce bienfait. Celui-là n'est pas prêt à se comporter ainsi, mais toutefois il considère, à part lui, son obligé comme son débiteur, et il sait ce qu'il a fait. Cet autre ne sait plus, dans une certaine mesure, ce qu'il a fait ; mais il est semblable à la vigne qui porte du raisin et ne demande rien autre une fois qu'elle a produit son fruit particulier, semblable au cheval qui a couru, au chien qui a chassé, à l'abeille qui a fait son miel. Cet homme, en obligeant quelqu'un, ne cherche pas à en tirer profit, mais il passe à un autre bienfait, comme la vigne qui, la saison venue, produit à nouveau du raisin.

- Il faut donc être de ceux qui agissent, dans une certaine mesure, sans s'en rendre compte ?

- Oui.

- Mais il faut pourtant s'en rendre compte, car c'est le propre, dit-on, d'un être sociable, de sentir qu'il agit pour l'intérêt social, et de vouloir, par Zeus, que son obligé le sente aussi.

- Ce que tu dis est vrai, mais tu interprètes mal ce que je viens de dire. Tu compteras pour cette raison au nombre de ceux dont précédemment je parlais, car ils se laissent, eux aussi, égarer par une certaine vraisemblance logique. Mais si tu veux comprendre ce que j'ai dit, ne crains pas d'être pour cela détourné de quelque action utile au bien commun.

7. Prière des Athéniens : « Fais pleuvoir, fais pleuvoir, ô bon Zeus ! sur les champs et les plaines des Athéniens ! » Ou il ne faut point prier, ou il faut ainsi prier, simplement, noblement.

8. Comme on dit : « Asclépios a ordonné à un tel de monter à cheval, de prendre des bains froids et de marcher pieds nus » ; de même, on peut dire aussi « La nature universelle a ordonné à un tel d'être malade, de perdre un membre, d'être privé d'un organe ou d'être affligé d'une autre épreuve analogue. » Dans le premier cas, « a ordonné » signifie ceci : Asclépios a prescrit à un tel ce traitement comme correspondant à sa santé ; dans le second cas : ce qui arrive à chacun lui a été en quelque sorte prescrit comme correspondant à sa destinée. Tout comme, en effet, nous disons encore que ce qui nous arrive s'harmonise avec nous ; les maçons, de même, disent des pierres taillées qui entrent dans les murs et dans les pyramides, qu'elles s'harmonisent, lorsqu'elles s'ajustent les unes avec les autres dans un certain arrangement. Car, somme toute, il n'y a qu'une unique harmonie ; et, de même que le monde, ce si grand corps, se parfait de tous les corps, de même la Destinée, cette si grande cause, se parfait de toutes les causes. Ce que je dis là, les plus ignorants le conçoivent, car ils disent : « La Destinée lui apportait cela. » Cela donc lui était apporté, et cela lui correspondait. Recevons donc ce qui nous arrive comme nous recevons ce qu'ordonne Asclépios. Bien des choses certes, dans tout ce qu'il ordonne, sont désagréables ; mais nous les accueillons avec empressement dans l'espérance de la santé. Regarde l'achèvement et la réalisation de ce qui a paru bon à la nature universelle, comme tu regardes ta propre santé. Accueille aussi avec autant d'empressement tout ce qui t'arrive, même si tu le trouves trop dur, dans la pensée que par là tu travailles à la santé du monde, à la bonne marche et au bonheur de Zeus. Il n'eût pas, en effet, apporté cet événement à cet homme, si cet apport n'eût pas en même temps importé au Tout, et la nature, telle qu'elle est, n'apporte rien qui ne soit pas correspondant à l'individu qui est régi par elle. Il faut donc aimer pour deux raisons ce qui t'arrive. L'une parce que cela était fait pour toi, te correspondait, et survenait en quelque sorte à toi, d'en haut, de la chaîne des plus antiques causes. L'autre, parce que ce qui arrive à chaque être en particulier contribue à la bonne marche, à la perfection et, par Zeus ! à la persistance même de Celui qui gouverne la nature universelle. L'univers, en effet, se trouverait mutilé, si tu retranchais quoi que ce soit à la connexion et à la consistance de ses

parties, tout comme de ses causes. Or, tu romps cet enchaînement, autant que tu le peux, lorsque tu es mécontent de ce qui t'arrive et que, dans une certaine mesure, tu le détruis.

9. Ne te rebute pas, ne te dégoûte pas, ne te consterne pas, si tu ne parviens pas fréquemment à agir en chaque chose conformément aux principes requis. Mais, lorsque tu en es empêché, reviens à la charge et sois satisfait, si tu agis le plus souvent en homme. Aime ce à quoi tu retournes et ne reviens pas vers la philosophie comme vers un maître d'école, mais comme ceux qui ont mal aux yeux retournent à la petite éponge et à l'œuf (56) ; comme un autre malade, au cataplasme, et comme tel autre, à la compresse humide. En agissant ainsi, tu ne feras point parade de ton obéissance à la raison, mais auprès d'elle tu trouveras le calme. Souviens-toi aussi que la philosophie ne veut pas autre chose que ce que veut la nature, alors que toi, tu voulais quelque chose qui n'était pas conforme à la nature. Et, de ces deux choses, quelle est celle, en effet, qui est la plus apaisante ?

- N'est-ce point, par l'attrait même de cet apaisement, que le plaisir nous égare ?

- Mais examine donc s'il n'y a pas plus d'apaisement dans la grandeur d'âme, la liberté, la simplicité, la bienveillance, la sainteté ? Quant à la sagesse, qu'y a-t-il de plus apaisant, si tu considères la stabilité et la prospérité qui proviennent en toutes tes actions de cette faculté d'intelligence et de science ?

10. Les choses sont, sous un certain aspect, dans une telle obscurité, que des philosophes, et non des moindres, ont opiné qu'elles étaient absolument insaisissables. Les Stoïciens eux-mêmes les ont jugées difficiles à saisir. Tout assentiment que nous leur donnons est modifiable, car où est l'homme qui ne se modifie pas ? Passe maintenant aux objets immédiats : comme ils sont peu durables, communs, et susceptibles de tomber en possession d'un débauché, d'une courtisane, d'un brigand ! Passe ensuite au caractère de tes compagnons : même le plus aimable d'entre eux est difficilement supportable, pour ne pas dire qu'il ne peut aussi que difficilement se supporter lui-même ! Dans une telle obscurité, dans cette fange, dans un pareil écoulement de la substance et du temps, du mouvement et des choses muées, qu'y a-t-il donc qui puisse être estimé ou qui soit susceptible d'un intérêt absolu ? Je ne le conçois même pas. Face à cette occurrence, il faut alors s'exhorter soi-même à attendre la dissolution naturelle et à ne pas s'irriter de son retard, mais trouver apaisement en ces deux seules pensées : l'une, que rien ne m'arrivera qui ne soit conforme à la nature du Tout ; l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien

faire à l'encontre de mon Dieu et de mon Génie. Nul, en effet, ne peut me contraindre à leur désobéir.

11. A quoi donc en ce moment fais-je servir mon âme ? En toute occasion, me poser cette question à moi-même et me demander : « Qu'y a-t-il à cette heure dans cette partie de moi-même, qu'on appelle principe directeur, et de qui ai-je l'âme en cet instant ? N'est-ce pas celle d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette, d'un tyran, d'une tête de bétail, d'un fauve ? »

12. Quelle est la nature de ce que le vulgaire prend pour des biens, tu peux par ceci t'en rendre compte. Si un homme conçoit certaines choses données comme étant de vrais biens, par exemple, la sagesse, la tempérance, le courage, une fois qu'il les aura ainsi conçues, il ne pourra plus entendre ce Vers (57) : « Il a tant de choses... » Ce trait sonnerait faux. Mais s'il conçoit comme biens ce que la foule regarde comme tels, il pourra entendre et facilement accepter, comme dit à propos, ce mot du comique. La foule aussi se fait la même idée de cette différence. Dans le premier cas, en effet, ce vers la choquerait et en serait rejeté, tandis que, s'il s'agit de la richesse et des heureux avantages qui assurent une vie luxueuse ou la célébrité, nous l'admettons comme exact et bien dit. Poursuis donc et demande-toi, s'il faut estimer et envisager comme des biens, ces choses qui, si on les considérait proprement, amèneraient leur possesseur à un tel état de magnificence « qu'il ne saurait plus où aller à la selle ! »

13. Je suis composé d'une cause formelle et de matière. Ni l'un ni l'autre de ces éléments ne s'anéantira dans le non-être, tout comme ni l'un ni l'autre n'est venu du non-être. Ainsi donc, chaque partie de mon être sera répartie, par transformation, en quelque autre partie du monde, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini. C'est par suite d'une telle transformation que je subsiste moi-même, ainsi que mes parents, en remontant vers l'autre infini. Rien, en effet, ne m'empêche de parler ainsi, même si le monde est régi par des périodes à termes définis.

14. La raison et la logique sont des facultés qui se suffisent à elles-mêmes, et aux opérations qui en relèvent. Elles partent d'un point de départ qui leur est propre, et elles marchent tout droit Vers le but qui leur est proposé. Voilà pourquoi les activités de ce genre se dénomment « actions droites », signifiant par un mot la rectitude de leur voie.

15. Il ne faut pas que l'homme vise à l'observance d'aucune de ces choses qui n'appartiennent point à l'homme en tant qu'homme. Elles ne sont pas exigées de l'homme ; la nature de l'homme ne les commande pas, et elles ne sont point l'accomplissement de la nature humaine. La fin de l'homme ne se trouve donc pas en elles, ni le couronnement de cette fin, qui est le bien. De plus, si l'une de ces choses convenait à l'homme, il ne lui appartiendrait, ni de la dédaigner ni de se

tenir en garde à son encontre ; il ne serait pas digne d'être loué l'homme qui prétendrait n'en avoir pas besoin, et celui qui se priverait de l'une ou l'autre d'entre elles ne serait pas homme de bien, si toutefois c'étaient là des biens. Dans ces conditions, plus on se dépouille de ces choses et d'autres semblables, plus on supporte d'en être dépouillé, et plus on est homme de bien.

16. Telles que sont le plus souvent tes pensées, telle sera ton intelligence, car l'âme se colore par l'effet des pensées. Colore-la donc par une attention continue à des pensées comme celles-ci : Là où il est possible de vivre, il est aussi là possible de bien vivre. Or, on peut Vivre à la cour ; donc à la cour on peut aussi bien vivre. Pense, en outre, que chaque être est porté vers le but pour lequel et en raison duquel il a été formé, que c'est dans le but auquel il est porté que réside sa fin, et que, là où est la fin, là est aussi l'intérêt et le bien de chacun. Or, le bien d'un être raisonnable est de vivre en société. Que nous soyons faits pour vivre en société, cela a été depuis longtemps démontré. N'est-il pas d'ailleurs évident que les êtres inférieurs sont faits en vue des supérieurs, et les supérieurs les uns pour les autres. Or, les êtres animés sont supérieurs aux êtres inanimés, et les êtres raisonnables aux êtres animés.

17. Poursuivre l'impossible est d'un fou. Or, il est impossible que les méchants ne commettent point quelques méchancetés.

18. Il n'arrive à personne rien qu'il ne soit naturellement à même de supporter. Les mêmes accidents arrivent à un autre et, soit qu'il ignore qu'ils sont arrivés, soit étalage de magnanimité, il reste calme et demeure indompté. Étrange chose, que l'ignorance et la suffisance soient plus fortes que la sagesse !

19. Les choses elles-mêmes ne touchent notre âme en aucune manière ; elles n'ont pas d'accès dans l'âme ; elles ne peuvent ni modifier notre âme, ni la mettre en mouvement. Elle seule se modifie et se met en mouvement, et les accidents sont pour elle ce que les font les jugements qu'elle estime dignes d'elle-même.

20. Sous un certain rapport, l'homme est l'être qui nous est le plus apparenté : en tant que nous devons faire du bien aux autres et les supporter. Mais en tant que certains d'entre eux font obstacle aux activités qui me sont propres, l'homme devient pour moi un des objets qui me sont indifférents, non moins que le soleil, le vent ou une bête fauve. Ceux-ci peuvent bien entraver quelqu'une de mes activités, mais mon élan spontané et ma disposition ne peuvent être entravés, parce que je puis choisir entre mes actes et renverser l'obstacle. L'intelligence, en effet, pour tendre au but qui la guide, renverse et déplace tout obstacle à son activité, et ce qui suspendait cette action devient action, et route ce qui barrait cette route.

21. Honore ce qu'il y a de plus puissant dans le monde : c'est ce qui tire parti de tout et qui gouverne tout. De même, honore aussi ce qu'il y a en toi de plus puissant, et ceci est de même nature que cela, car c'est ce qui en toi met à profit tout le reste et dirige ta vie.
22. Ce qui ne lèse point la cité ne lèse pas non plus le citoyen. Toutes les fois que tu te figures qu'on t'a lésé, applique cette règle si la cité n'est pas lésée, je ne suis pas non plus lésé. Mais si la cité est lésée, il ne faut pas s'indigner contre celui qui la lèse, mais lui signaler la négligence commise.
23. Médite fréquemment la rapidité avec laquelle passent et se dissipent les êtres et les événements. La substance est, en effet, comme un fleuve, en perpétuel écoulement ; les forces sont soumises à de continuelles transformations, et les causes formelles à des milliers de modifications. Presque rien n'est stable, et voici, tout près, le gouffre infini du passé et de l'avenir, où tout s'évanouit. Comment ne serait-il pas fou, celui qui s'enfle d'orgueil parmi ce tourbillon, se tourmente ou se plaint, comme si quelque chose, pendant quelque temps et même longtemps, pouvait le troubler ?
24. Souviens-toi de la substance totale, dont tu participes pour une minime part ; de la durée totale, dont un court et infime intervalle t'a été assigné ; de la destinée, dont tu es quelle faible part !
25. Un autre commet-il une faute contre moi ? C'est son affaire. Il a sa disposition propre, son activité propre. Pour moi, j'ai en ce moment ce que la commune nature veut que j'aie à ce moment, et je fais ce que ma nature exige qu'à ce moment je fasse.
26. Que le principe directeur et souverain de ton âme reste indifférent au mouvement qui se fait, doux ou violent, dans ta chair ; qu'il ne s'y mêle pas, mais qu'il se délimite lui-même et relègue ces sensations dans les membres. Mais, lorsqu'elles se propagent, par l'effet de la sympathie qui les relie l'un à l'autre, dans la pensée comme dans le corps qui lui est uni, il ne faut pas alors essayer de résister à la sensation, qui est naturelle, mais éviter que le principe directeur n'ajoute de lui-même cette présomption, qu'il y a là bien ou mal.
27. Vivre avec les Dieux. Il vit avec les Dieux celui qui constamment leur montre une âme satisfaite des lots qui lui ont été assignés, docile à tout ce que veut le Génie que, parcelle de lui-même, Zeus a donné à chacun comme chef et comme guide. Et ce Génie, c'est l'intelligence et la raison de chacun.

28. T'emportes-tu contre celui qui sent le bouc ? T'emportes-tu contre celui qui a l'haleine forte ? Que veux-tu qu'il y fasse ? Il a cette bouche ; il a ces aisselles, et il est inévitable que de telles dispositions fassent naître de telles exhalaisons.

- Mais l'homme, dit-on, possède la raison, et il peut, en y réfléchissant, parvenir à comprendre en quoi il est défectueux.

- Bonne réponse ! Ainsi donc, toi aussi, tu possèdes la raison. Provoque alors par ta disposition raisonnable sa disposition raisonnable ; fais-le comprendre ; avertis-le. S'il entend, tu le guériras. Nul besoin de colère.

Ni tragédien, ni courtisane.

29. La vie que tu projettes de vivre une fois sorti d'ici-bas, tu peux ici même la vivre. Si toute liberté ne t'en est point laissée, sors alors de la vie, mais toutefois en homme qui n'en souffre aucun mal. « De la fumée... et je m'en vais (58) ! » Pourquoi considérer ceci comme une affaire ? Mais tant que rien de pareil ne me chasse, je reste libre et rien ne m'empêche de faire ce que je veux. Or, je veux ce qui est conforme à la nature d'un être raisonnable et sociable.

30. L'intelligence universelle est sociable. Aussi a-t-elle créé les êtres inférieurs en vue des êtres supérieurs, et les êtres supérieurs, elle les a groupés en les accordant les uns avec les autres. Vois comment elle a tout subordonné, coordonné, réparti à chacun selon sa valeur, et organisé les êtres les meilleurs pour vivre les uns avec les autres dans la concorde !

31. Comment t'es-tu jusqu'à ce jour comporté avec les Dieux, avec tes parents, tes frères, ta femme, tes enfants, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes familiers, tes serviteurs ? T'es-tu envers tous conduit jusqu'à ce jour selon ce principe : « Ne faire de mal à personne et n'en point dire (59) » ?

Rappelle-toi aussi par où tu as passé et ce qu'il t'a été possible d'endurer ; que l'histoire de ta vie est désormais finie, et ta mission remplie ; combien de beaux exemples tu as montrés ; combien de plaisirs et de douleurs tu as supportés ; combien d'honneurs tu as négligés ; envers combien d'ingrats tu as été bienveillant !

32. Pourquoi des âmes incultes et ignorantes troublent-elles une âme instruite et cultivée ?

- Qu'est-ce donc qu'une âme instruite et cultivée ? C'est celle qui connaît le principe et la fin, et la raison qui se répand à travers l'universelle substance et qui, de toute éternité, organise le Tout, conformément à des périodes définies.

33. Bientôt, tu ne seras plus que cendre ou squelette, un nom et pas même un nom ; et le nom n'est qu'un bruit, un écho. Les choses qui, dans la vie, sont les plus estimées ne sont que vide, pourriture, insignifiance, roquets qui se mordent, enfants qui se chamaillent, qui rient, et qui pleurent aussitôt après. Quant à la bonne foi, la pudeur, la justice et la sincérité, elles s'en sont allées « vers l'Olympe, loin de la terre aux larges routes (60) ». Qu'y a-t-il donc encore qui te retienne ici-bas, si les objets qui tombent sous les sens sont changeants et sans consistance, si les sens sont aveugles et susceptibles de fausses impressions, si le souffle lui-même n'est qu'une vapeur du sang, et si la gloire n'est, de la part de tels hommes, que vanité ? Que faire alors ? Tu attendras avec sérénité, ou de t'éteindre, ou d'être déplacé. Jusqu'à ce que l'occasion s'en présente, que suffit-il de faire ? Quoi d'autre que d'honorer et de bénir les Dieux, de faire du bien aux hommes, de les supporter et de ne pas les prendre en aversion. Et aussi de te souvenir que tout ce que tu vois à portée de ta chair et de ton faible souffle, n'est ni à toi, ni dépendant de toi.

34. Tu peux toujours donner un cours régulier à ta vie, puisque tu peux aussi suivre le droit chemin et que tu peux encore concevoir et agir selon le droit chemin. Voici deux possibilités communes à l'âme de Dieu, de l'homme et de tout être raisonnable : ne pouvoir être entravé par un autre, placer son bien dans une disposition et une façon d'agir conformes à la justice, et reposer là son désir.

35. Si cela n'est ni méchanceté personnelle, ni conséquence de ma méchanceté, ni nuisible à la communauté, pourquoi m'en affecter ? Et quel tort peut-on faire à la communauté ?

36. Ne te laisse pas entraîner tout entier par l'imagination, mais porte secours aux hommes selon ton pouvoir et suivant leur mérite ; et, s'ils ont été lésés en des choses ordinaires, ne t'imagines pas que ce soit un malheur, car on a cette mauvaise habitude. Mais, comme le vieillard qui, en s'en allant, demandait la toupie de son élève, tout en se rendant compte que ce n'était qu'une toupie ; toi aussi, fais de même en l'occurrence Présente (61) ...

- O Homme ! As-tu oublié ce que c'était ?

- Oui ; mais ces gens y ont tant d'intérêt !

- Est-ce une raison pour que tu sois aussi fou ? Je fus autrefois, en quelque lieu qu'on ait pu me surprendre, un homme heureux.

- Mais l'homme heureux, c'est celui qui s'est attribué à lui-même un bon lot, et un bon lot, ce sont de bonnes orientations d'âme, de bonnes tendances, de bonnes actions.

Notes du corpus en français

LIVRE I

1. Dans ce livre, Marc-Aurèle établit ce qu'il doit à chacun de ses aïeux, de ses parents, de ses amis, de ses éducateurs, et se propose comme modèles les exemples qu'ils lui ont donnés.
2. Annius Vérus, dans la maison duquel Marc-Aurèle fut élevé. Ancien préfet de Rome, deux fois consul, élevé au rang des sénateurs, Vérus, après la mort de son propre fils, avait adopté son petit-fils.
3. P. Annius Vérus, qui mourut encore jeune.
4. Domitia Lutina, fille de Celvisius Tullus, qui fut deux fois consul.
5. Il s'agit ici, sans doute, du bisaïeul maternel de Marc-Aurèle, Catilius Sévère, deux fois consul et préfet de Rome.
6. Le nom de ce précepteur nous est inconnu. Les Verts et les Bleus, les Courts Boucliers et les Longs Boucliers sont les couleurs et les armes des gladiateurs ou des cochers du cirque, et le nom des factions de leurs partisans.
7. Diotogène était un peintre et un savant philosophe.
8. Nous ne savons rien de Bacchius et de Tandasis. Marcianus est peut-être Volusius Maecianus, qui enseigna le droit à Marc-Aurèle ?
9. Junius Rusticus, stoïcien et conseiller intime de Marc-Aurèle.
10. Ville de Campanie.
11. Apollonius, de Chalcédoine ou de Chalcis, philosophe stoïcien.
12. Sextus de Chéronée, stoïcien, neveu de Plutarque.
13. Alexandre de Séleucie, grammairien, avait écrit un commentaire des poèmes d'Homère, et appris le grec à Marc-Aurèle.
14. Cornélius Fronton, le plus connu et le plus aimé des maîtres de Marc-Aurèle.
15. Selon Philostrate, cet Alexandre aurait été le secrétaire grec de Marc-Aurèle.
16. Cinna Catulus, stoïcien, inconnu par ailleurs.
17. Domitius est inconnu. Athénodote était le maître de Fronton.

18. Claudius Sévère, péripatéticien. Son fils épousa Fadilla, seconde fille de Marc-Aurèle. Le mot frère est ici un terme d'amitié, ou bien désigne-t-il un cousin, un descendant de Catilius Sévère ?
19. Stoïciens bien connus.
20. Claudius Maximus, stoïcien. Nommé consul par Marc-Aurèle, il fut ensuite légat en Pannonie supérieure, puis proconsul en Afrique.
21. Il s'agit ici du père adoptif de Marc-Aurèle et de son oncle par alliance, l'empereur Antonin.
22. Lorium, sur la voie Aurélia, était une petite bourgade à la frontière de l'Étrurie et du Latium. Antonin y possédait une maison de campagne, où il habitait souvent et où il mourut en 161.
23. Lanuvium, ville du Latium, au sud de Rome.
24. Tusculum, ville du Latium, près de Frascati.
25. Annia Tornificia.
26. Lucius Vère, frère d'adoption de Marc-Aurèle, dont la conduite fut loin d'être exemplaire.
27. Marc-Aurèle eut de Faustine trois fils : Vère et Antonin, qui moururent jeunes, et Commode, qui lui succéda. Il eut aussi trois ou quatre filles : Lucilla, Fadilla, Cornificia.
28. Benedicta et Théodotus nous sont inconnus.
29. Faustine la Jeune.
30. On cite parmi les maîtres que Marc-Aurèle donna à Commode : Onésicrate, Aristius Capella, Atéius Sanctius.
31. Gaète, ville sur la côte du Latium.
32. Les Quades étaient établis à l'ouest du Gran, affluent de la rive gauche du Danube. Marc-Aurèle y était en expédition. Les Quades faisaient partie des peuples germaniques.

LIVRE II

33. Théophraste, l'auteur des Caractères, fut le disciple et le successeur d'Aristote.

34. Expression de Pindare, citée par Platon, Théétète 173 B.
35. Disciple de Diogène et de Cratès, le cynique Monimos partageait sur l'incertitude de la science les opinions des sceptiques.
36. Ville de Pannonie où Marc-Aurèle fit de longs séjours, lors de ses expéditions contre les Quades et les Marcomans.

LIVRE III

37. Atteint d'hydropisie, Héraclite, sur le conseil de ses médecins, s'enduisit de fumier et s'exposa au soleil. La chaleur du fumier devait, d'après eux, faire évaporer l'eau dont il était rempli. Le philosophe en mourut.
38. Selon Diogène de Laërte, Démocrite mourut de vieillesse. Socrate mourut d'une autre sorte de vermine, du fait des délateurs.
39. Cf. PLATON, Timée 61 D.
40. Marc-Aurèle avait écrit l'histoire de sa vie. Cet ouvrage est perdu.

LIVRE IV

41. Pensée de Démocrite. Cf. DEMOCRITE, dans Diels, frag. 115.
42. Les Stoïciens distinguaient la cause efficiente de la cause formelle. L'une fait que j'existe ; l'autre, que j'ai forme d'homme.
43. D'un poète inconnu. Peut-être d'Aristophane ?
44. Pensée de Démocrite. Cf. DÉMOCRITE, dans Diels, frag. 3.
45. Camille préserva Rome des Gaulois, Césion est sans doute Caeson Fabius, le chef des trois cents Fabii, qui se firent massacrer dans la guerre contre Véies. Léonnatus, peut-être Dentatus, et le vainqueur de Pyrrhus. Volésus est un chef sabin.
46. Cf. HOMERE, Odyssée, I, 242.
47. Cf. ÉPICTÈTE, Fragments, 26, Schenkl.
48. Cf. HÉRACLITE, dans Diels, frag. 76.
49. Cf. HÉRACLITE, dans Diels, frag. 71.
50. Cf. HÉRACLITE, dans Diels, frag. 72.

51. Cf. HÉRACLITE, dans Diels, frag. 73.
52. Cf. HÉRACLITE, dans Diels, frag. 74.
53. Hélice est une ville d'Achaïe, qui fut engloutie par la mer, en 373 avant Jésus-Christ. Le Vésuve détruisit Pompéi et Herculaneum en 79 après Jésus-Christ.
54. Lépидus, le triumvir, garda longtemps le grand pontificat. Cadicianus, Fabius et Julianus ne nous sont pas identifiables, car trop de gens ont porté de tels noms.
55. Ce Générien, qui vécut trois âges d'homme, est Nestor. Cf. HOMERE, Iliade, I, 262.

LIVRE V

56. Sur l'emploi de l'œuf dans les maux d'yeux, cf. PLINE, Histoire naturelle, XXIX, 3.
57. Allusion à un vers de Ménandre : « crois-moi : il y a tant de choses précieuses chez toi, que tu es encombré jusqu'en tes latrines. » Cf. MENANDRE, dans Kock, frag. 530.
58. Locution proverbiale.
59. Cf. HOMERE, Odysée, IV, 690, ou XI, 15.
60. Cf. HESIODE, Les Travaux et les Jours, vers 197, éd. Mazon.
61. Le texte, corrompu sans doute, contient ici, de plus, une allusion devenue incompréhensible pour nous.

Biographie de Marc-Aurèle

Marc-Aurèle naquit, à Rome, le 26 avril de l'an 121 de notre ère. Son père s'appelait Annius Verus ; sa mère, Domitia Lucilla. Fixée en Italie depuis près d'un siècle, mais originaire de Succubo, dans la province espagnole de Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, la famille du futur Empereur habitait, sur le mont Cœlius, une magnifique demeure entourée de jardins. Marc Aurèle perdit son père de bonne heure, mais à un âge assez avancé cependant pour se rappeler et se proposer comme exemples « la réserve et la force virile » d'Annius Verus. Sa mère, noble et riche Romaine, lui laissa le souvenir d'une femme pieuse, libérale, avenante, simple, s'abstenant non seulement de mal faire, mais de s'arrêter encore sur une pensée mauvaise. D'une rare finesse de traits, Domitia Lucilla joignait, aux avantages du corps, la grâce plus parfaite d'une âme cultivée. Elle écrivait la langue grecque avec une telle pureté que Fronton lui-même, cet illustre rhéteur dont Aulu-Gelle exalte l'érudition et le style élégant, n'était pas sans appréhension, lorsqu'il se servait de cette même langue pour lui écrire. Craignant pour son fils, qui était né malingre, la rudesse et la promiscuité des écoles publiques, Domitia Lucilla obtint que Marc Aurèle ne les fréquentât point, et qu'il pût faire, avec de bons et sages précepteurs, son éducation dans la maison natale.

Dès son enfance, le futur empereur-philosophe s'était fait remarquer par sa gravité naturelle, sa sincérité, sa rigoureuse application, et par son goût prononcé, qui ne fit que s'accroître, pour la philosophie. Aussi fut-il initié, de bonne heure et sans peine, aux vertus de ce qu'il appelle *la discipline hellénique*, c'est-à-dire à cette méthode d'éducation qui visait tant à la plus entière formation de l'esprit qu'à l'harmonieux équilibre des membres, tant à la souplesse de l'âme qu'à l'intelligence et stricte docilité du corps.

Fait chevalier à six ans, admis à huit dans le collège sacerdotal des Saliens, Marc-Aurèle atteignait ses douze ans, lorsqu'il voulut échanger, pour le manteau de laine grossière des philosophes, la robe blanche et bordée de pourpre que portaient d'habitude les fils des patriciens. Et, en dépit de sa santé délicate, il prétendit dès lors vivre selon la norme austère et rigoureuse de l'ascétisme stoïcien et coucher sur la dure.

A l'éducation littéraire, les lettres et les arts ne purent pas cependant retenir bien longtemps l'attention de celui qui se sentait porté, par instinct et par goût, à de plus solides et de plus hautes disciplines. Dès son jeune âge, en effet, Marc-Aurèle avait été attiré et séduit par la philosophie. Or, comme l'esprit de son temps et les aspirations du milieu dans lequel il vivait inclinaient fortement vers le stoïcisme, ce fut cette doctrine, si particulièrement adaptée au robuste et actif

tempérament des Romains, que s'attacha l'âme du futur empereur. Sans négliger les enseignements du platonisme et du péripatétisme, que lui donnèrent Maxime de Tyr et Claudius Severus. Mais entre tous les maîtres qu'a eu Marc-Aurèle, le plus cher à son cœur fut sans aucun doute ce grand honnête homme qui répondait au nom de Cornélius Fronton, qui le forma à l'art de parler et d'écrire, mais pas que.

Marc-Aurèle était encore en pleine adolescence, lorsque l'empereur Hadrien mourut, après avoir désigné comme son successeur celui que ses contemporains devaient surnommer *le Père du genre humain*, ou Antonin le Pieux. Mais, comme Antonin n'avait pas d'enfants, Hadrien lui demanda d'adopter Marc-Aurèle et Lucius Verus, en lui laissant la possibilité de les désigner tous deux au gouvernement de l'Empire, ou d'en nommer qu'un seul. Antonin élimina Verus ; et, dans un conseil qu'il réunit à cette fin, il présenta Marc-Aurèle comme son seul et digne successeur. Investi du titre de *César*, c'est-à-dire de prince héritier, Marc-Aurèle quitta les jardins du Cœlius et est allé habiter sur le mont Palatin.

Jusqu'à la mort d'Antonin, Marc-Aurèle partagea le temps qu'il ne donnait pas à sa chère famille entre les affaires de l'Etat, que l'empereur lui abandonnait peu à peu, et le soin continu qu'il apportait à l'étude des lois et de la philosophie. Lorsqu'il se sentit sur le point de mourir, Antonin fit porter, dans l'appartement de son fils adoptif, la statue d'or, Victoire ou Fortune, qui servait de génie tutélaire au pouvoir impérial. Marc-Aurèle avait quarante ans. Il conféra à son frère adoptif, Lucius Verus, le titre d'Auguste ; et, l'associant à sa fortune, le plaça près de lui sur un pied d'égalité complète.

L'autorité suprême ne changea pas l'homme simple, familier, abordable, à l'âme droite et au cœur généreux qu'était Marc-Aurèle. Insensible aux séductions de la gloire et de la volupté, il sut prêter toujours l'oreille à son devoir. Aux soucis inhérents à la charge qu'il assumait sans l'avoir recherchée, mais qu'il remplit en s'y dévouant tout entier et en y apportant toute la conscience d'un chef dont la pensée s'était depuis longtemps nourrie des maximes de toutes les sagesse, vinrent bientôt s'ajouter les tristesses qu'amènent les deuils, les calamités, les épidémies et les guerres.

Que cette âme ait été « grande et bonne », comme le reconnaissent les auteurs ecclésiastiques eux-mêmes, et que le monde, comme l'écrit Renan, « ait été un moment, grâce à lui, gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle », il suffit d'ouvrir au hasard le livre des *Pensées* pour s'en apercevoir.

Elève des stoïciens, Marc-Aurèle avait choisi, dès sa tendre jeunesse, de régler sa conduite et sa vie sur les maximes du Portique. Le journal de sa pensée intime nous atteste qu'il ne faillit jamais à l'adhésion totale qu'il leur avait donnée. L'originalité de Marc-Aurèle provient donc beaucoup plus de la façon dont il mit la morale stoïcienne en pratique, que de celle qu'il eut d'en concevoir les principes.

Pour les stoïciens, la philosophie comprenait trois parties : la physique, la logique et l'éthique. Préoccupé avant tout de sagesse effective, Marc-Aurèle semble bien n'avoir eu de curiosité pour les théories physiques et logiques de ses maîtres, que dans la mesure où il pouvait en tirer des préceptes de perfection humaine et d'immédiate application pratique.

Hyppolite Taine écrira à propos de Marc-Aurèle qu'il : « *est l'âme la plus pure qui ait vécu* » et, sa vie en est la preuve. Ou comme l'écrit Montesquieu : « *on sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement ; tel est l'effet qu'elle produit qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes* »¹

Marc-Aurèle mourut le 17 Mars 180, à l'âge de cinquante-huit ans environ. Si la date ne fait pas débat, il n'en va pas de même pour son lieu de décès, une question qui reste non tranchée entre différentes localités de Pannonie où l'empereur mène campagne contre les sarmates : si plusieurs sources situent sans précision la mort de l'Auguste dans cette région, son contemporain, l'apologiste chrétien Tertullien, situe son décès plus précisément apud Sirmium, ce qui peut se traduire « à » ou « près de » Sirmium (Sremska Mitrovica, dans l'actuelle Serbie), une ville qui accueillait un palais impérial et qui servait de quartier général hivernal à ses troupes.²

¹ MARIO Meunier, 1992, Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, suivi du manuel d'Epictète, Paris, Flammarion, pp. 9-29.

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Marc_Aur%C3%A8le

Biographie de Mario Meunier

Mario Meunier naquit le 12 Décembre 1880 à Saint-Jean-Soleymieux, petit chef-lieu de canton des Monts du Forez, Il était l'aîné de huit enfants. Son père exerçait le métier de boulanger. Très attaché à son pays natal, Mario Meunier en parlait avec émotion :

« Mes premières années, écrivait-il à un ami, se passèrent dans ces sites montagneux qui me remplissaient d'admiration, à tel point qu'il m'arrivait de pleurer quand le soleil du soir revêtait de splendeur et de sérénité leur sauvage rudesse, leur âpre solitude ».

Le petit Mario Meunier fréquente jusqu'à 12 ans l'école de St-Jean-Soleymieux, alors tenue par les frères maristes. Il obtient son certifi-cat d'études qui demeure son seul titre universitaire. Il est enfant de chœur dans la belle église du XV^{ème} siècle en gothique forézien et c'est son curé, l'abbé Grimaud, qui lui apprend le latin.

Ses maîtres ayant remarqué son intelligence l'envoient à la Maison-Mère des Maristes, à la Valla, près de St-Chamond, puis, de là, à la Trappe d'Aiguebelle, enfin auprès des Bénédictins de Marseille où il aborde l'étude du grec. Son professeur connaît à fond la langue d'Homère. Il lui en dévoile tous les secrets et lui communique son enthousiasme.

« Grâce à lui, dit Mario Meunier, je n'ai pas connu l'ennui de feuilleter désespérément un dictionnaire. Nous lisions ensemble les auteurs grecs et, quand un mot m'arrêtait, cet admirable maître s'essayait d'abord à m'en faire deviner le sens, puis me le découvrait lui-même si ma jeune science restait à court. A chaque beau passage, à chaque image émouvante, il m'arrêtait, commentait, citait les auteurs français, jusqu'aux plus modernes, qui s'en étaient inspirés. Ainsi, je fus pénétré de l'importance de la littérature grecque ; je sentis quelle avait été son influence sur notre culture, sur la formation de notre âme, et je compris que le maintien de cette culture était la condition du développement harmonieux de tout notre être. »

Mario Meunier porta lui-même la robe de Bénédictin mais ne pro-nonça pas de vœux. Pendant qu'il résidait à Marseille, il fonda avec Émile Sicard, Valère Bernard, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre la revue *Le Feu*. C'est également pendant son séjour à Marseille qu'il publia sa première traduction de grec, *Antigone* parue en 1907.

De 1912 à 1914, Mario Meunier fut à Paris le secrétaire du grand sculpteur Rodin qu'il aida dans la rédaction de son livre sur les cathédrales. De cette époque date son amitié avec Francis Carco qui, l'ayant accueilli à son arrivée à Paris, lui fit les honneurs nocturnes de la capitale.

« Rodin, écrit Mario Meunier, m'a produit une impression formidable et il a eu sur moi une bienfaisante influence. C'était une puissance spontanée, une force instinctive qui devinait tout et qui possédait un goût et un don d'admiration inépuisable. Aucun écrivain ni personne n'a produit sur moi pareille impression. Personne ne m'a donné à ce point la sensation du génie. »

La guerre vint mettre fin à cette collaboration. Sergent au 16^e d'Infanterie à Montbrison, Mario Meunier partit dès les premiers jours avec son régiment. Il fut fait prisonnier en septembre 1914 à Oreslincourt (Aisne). Envoyé en 1916 dans un camp de représailles sur le front russe, il y scella deux solides amitiés : celle de l'imprimeur Marcel Seheur et celle du bon imagier Lucien Boucher. Aussi bien, lorsque, sorti de l'enfer, il reprendra son activité littéraire, ses premières œuvres seront illustrées par Lucien Boucher et éditées par Marcel Seheur. De son séjour en Allemagne, que vint interrompre, heureusement son transfert en Suisse, il a rapporté les éléments d'une émouvante plaquette : Un camp de représailles FR K III, publié en 1919.

Dès lors, ses œuvres vont se succéder : « *Les lettres anciennes*, écrit Roger Giron, *constituent son domaine, le beau jardin où il promène avec ferveur ses pensées et ses rêves* ». Traducteur de Platon, de Sophocle, de Sappho, de Nonnos, d'Euripide, de Pythagore, d'Hiérocles, de Proclus, il rend aux textes anciens une jeunesse éternelle. En 1921, il offre au grand public une esthétique lyrique de la vie intitulée : *Pour s'asseoir au foyer de la maison des dieux*. En 1924, l'Académie couronne sa traduction d'*Isis et d'Osiris* de Plutarque ; en 1925, celle des *Vers d'Or* de Pythagore.

Mario Meunier entreprend alors sa grande « *Légende dorée des Dieux et des Héros* », en deux tomes, puis « *Les Légendes épiques de la Grèce et de Rome* », les « *Récits sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament* », sorte d'anthologie des Livres Saints, enfin « *La Légende de Socrate* ». Il collabore en même temps aux *Nouvelles Littéraires*, au *Mercure de Franc*", au *Figaro* et autres grandes revues françaises. Ses voyages en Grèce sont nombreux, et là aussi, il lie de solides amitiés.

En 1943 il publie chez « Union latine d'éditions » une très belle traduction de l'Iliade et de l'Odyssée, illustrée par Berthol-Mahn.

Il est vraiment épris de ce peuple et de sa culture. Il écrit :

« Les lettres grecques sont les gardiennes de la civilisation. Elles sont indispensables à la haute éducation intellectuelle. Comment s'appuyer pour former une âme d'homme sur des systèmes d'éducation qui sont sans racines dans le passé et qui ne sont fondés que sur le caprice passager d'une hypothèse plus ou moins scientifique qui, comme toutes les hypothèses, ne saurait vivre longtemps... »

« ...Plus que tous les autres peuples, les Grecs ont su mettre du mouvement et de l'ordre dans leur pensée et, par cela même, la rendre vivante. Aussi, si l'on veut arriver à pénétrer cette pensée, c'est par la voie des lettres qu'il faut s'y engager. D'ailleurs, le latin et le grec ont, de par leur propre étude, une valeur éducative incomparable. Les habitudes de réflexion, de méthode et d'analyse auxquelles l'esprit doit se plier s'il veut saisir tout le mécanisme de ces langues, en font une des disciplines les plus robustes et les plus stimulantes de l'esprit. »

Mario Meunier qui effectua de nombreux séjours dans son pays natal n'y termina cependant pas sa vie. C'est en pays roannais, au Crozet, qu'il passa ses dernières années, dans une belle maison ancienne dite du Connétable où il s'éteignit le 5 août 1960 entouré de l'affection de son épouse, de ses deux filles et de son fils.

A ses obsèques, auxquelles assistaient de nombreuses personnalités du monde des lettres, l'amitié du peuple hellène fut manifestée par M. Commandopoulos, attaché d'ambassade, qui déposa sur le cercueil les insignes de Grand Officier de l'Ordre du Phénix. M. Mario Meunier, commandeur de la Légion d'Honneur, était déjà officier de l'Ordre du Sauveur de Grèce. Il avait reçu, en 1931, le grand prix de la Société des Gens de lettres de Francs.

La ville de Montbrison possède un bronze de cet illustre écri-vain, œuvre du sculpteur grec Costas Dimitriadis, qui figurait précédemment au musée du Luxembourg.

Par délibération du conseil municipal du 23 décembre 1963, la Ville décidait de donner le nom de "Mario Meunier" à son collège municipal le plaçant ainsi sous le vocable d'un des plus grands hellénistes du monde, né au pays de Forez.¹

Marguerite FOURNIER²

¹ <http://homere.iliadeodysee.free.fr/traducteur/meunier/meunier01.htm>

² Journaliste et historienne, née le 19 Février 1901, morte le 04 Juillet 1997. Tirée de : https://data.bnf.fr/fr/16238110/marguerite_fournier/

Introduction générale : pp. 6-7

Problématique

Hypothèses

Motivation et choix du sujet

Objectifs

Organisation du travail

Chapitre premier : Eléments théoriques et méthodologiques

I.	Qu'est-ce que traduire ?.....	9
II.	Le processus de traduction selon la théorie interprétative.....	10
	1. La compréhension du texte original.....	10
	2. La déverbalisation.....	11
	3. La réexpression des idées et sentiments connus dans le texte.....	11
	4. L'application de cette théorie par M. OUSSALEM sur la traduction vers tamazight.....	12
III.	Etat des lieux de la traduction dans l'écriture amazighe (kabyle) : synthèse et critiques.....	17
	1. Ce qui est traduit de la littérature étrangère vers le berbère (kabyle).....	17
	2. La traduction de l'arabe vers le berbère.....	17
	3. Qui traduit et de quelle langue ?.....	18
	4. Pourquoi traduire vers le berbère ?.....	19
	5. Critiques	20
IV.	Présentation du corpus.....	21

Chapitre deuxième : Analyse traductologique

I.	Les procédés de traduction utilisés dans la traduction de l'œuvre « <i>Pensées pour moi-même</i> »	
	1. L'emprunt.....	25
	2. Le calque.....	25
	3. La traduction littérale.....	26
	4. La transposition.....	26
	5. La modulation.....	28
	6. L'équivalence.....	28

7. L'adaptation.....	29
II. Lexique et traduction.....	29
1. Les néologismes.....	29
2. Les xénismes.....	30
3. Les emprunts.....	30
4. Les archaïsmes.....	31
III. Difficultés rencontrées lors de la traduction.....	32

**Chapitre troisième : Essai de traduction de cinq chapitres de l'œuvre de
Marc-Aurèle « *Pensées pour moi-même* »**

I. Corpus traduit.....	38
Conclusion générale.....	73
Bibliographie.....	74
Annexes.....	76

Corpus

Biographie de Marc Aurèle

Biographie de Mario Meunier

Photo de la couverture du livre